LA POURVOIRIE
DE L'ESPRIT
J.P. Labonté
POLAR

Jean-Pierre Labonté

La pourvoirie de l'esprit

© Jean-Pierre Labonté, 2022

Auteur/Éditeur: Jean-Pierre Labonté

Conception graphique: Jean-Pierre Labonté

Images sous licence: Pixabay, iStock

Cartes géographiques: © OpenStreetMap contributors

ISBN 978-2-9813384-7-1

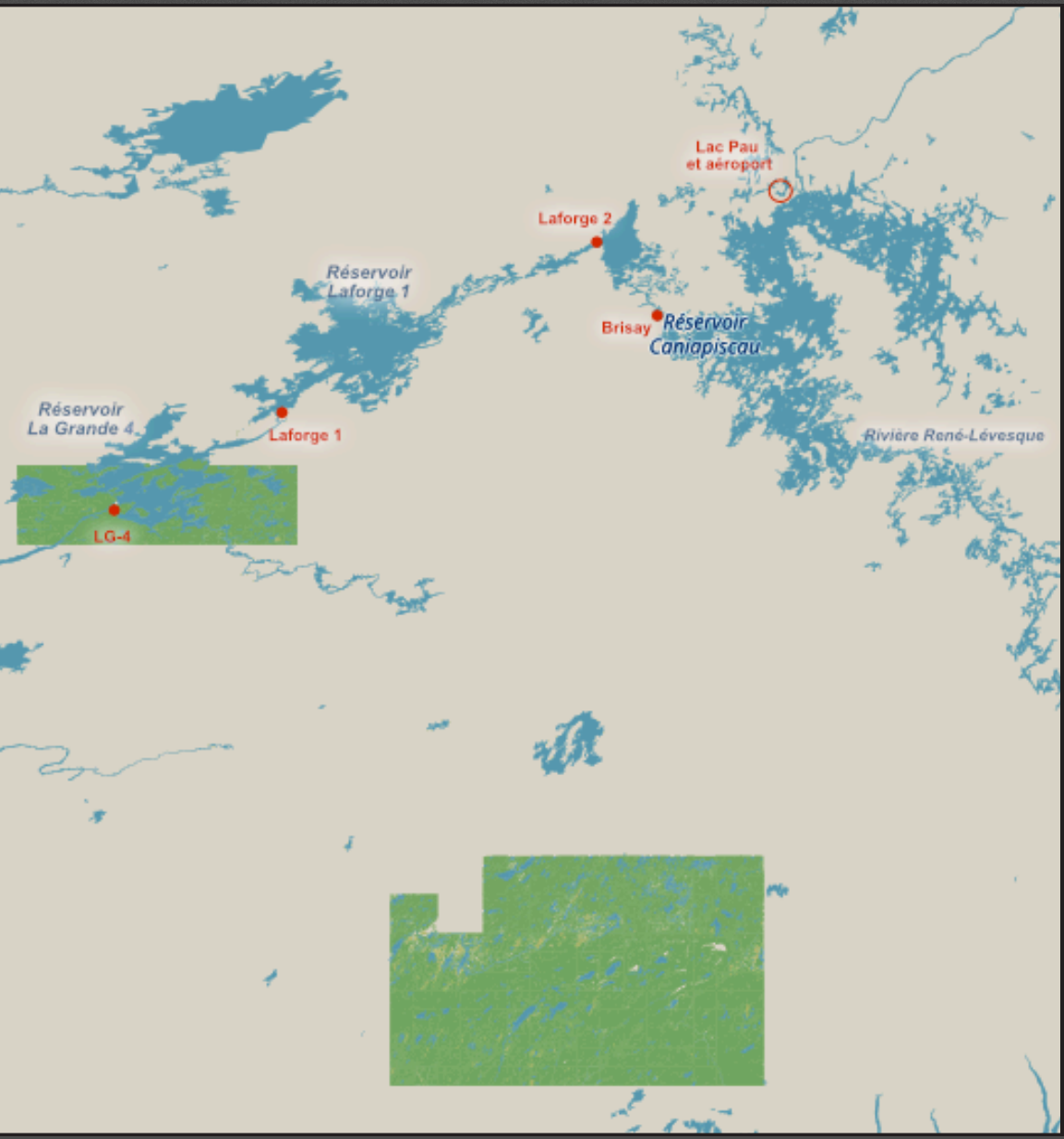
Dépôt légal, Bibliothèque et Archives Nationales du Québec, 2022

Préambule

Bien que ce texte prenne la forme d'un roman policier dont l'intrigue et les personnages sont fictifs, il intègre plusieurs éléments historiques et techniques relatifs aux territoires nordiques du Québec. En particulier, il se veut un hommage au courage et à la détermination des défricheurs, bâtisseurs, travailleurs, politiciens et peuples autochtones qui ont contribué à concrétiser le pharaonique projet hydroélectrique qui caractérise la région Eeyou Istchee Baie-James.

Ce texte rend aussi hommage aux auteures et auteurs québécois dont les œuvres se sont frayé un chemin sur ce territoire en inspirant la dénomination de 101 iles de l'immense Réservoir de Caniapiscau, situé à cheval sur les régions Eeyou Istchee Baie-James et Côte-Nord. Ce sont d'ailleurs ces iles qui ont inspiré le présent roman.

© OpenStreetMap contributors (https://www.openstreetmap.org/copyright)



© OpenStreetMap contributors (https://www.openstreetmap.org/copyright)

1.

Elle avait un peu la nausée, mais pas autant qu'elle aurait pu s'y attendre. C'était son lot, et cela depuis sa naissance. Cet heureux évènement s'était produit un certain lundi soir de novembre, le soir où René Lévesque fut élu député de Taillon, défaisant le parti de Robert Bourassa pour effectivement devenir premier ministre du Québec. Les soubresauts de l'hélicoptère et les trop-nombreux-à-son-gout atterrissages et décollages, nécessaires au ravitaillement en carburant, auraient dû venir à bout de sa résistance. Mais non. Elle ne cèderait pas. Le truc consistait à s'occuper l'esprit, ériger des digues pour contenir et rediriger le flot des idées loin des centres initiateurs de la cinétose.

Elle était née dans Taillon, à Longueuil, y avait grandi. Jamais elle ne s'était réellement éloignée. Elle vivait depuis toujours dans l'orbite de la métropole. Son univers se résumait à un amalgame de bitume, de béton, d'embouteillages et de criminels. Particulièrement de criminels.

Quelques centaines de mètres plus bas, l'austère taïga exposait sa virginité. L'épinette noire, le pin gris et le sapin baumier dominaient ce royaume, mais l'eau y demeurait souveraine. Les Naïades pouvaient s'enorgueillir : lacs et rivières foisonnaient, s'employaient sans relâche à répandre le précieux liquide ; les tourbières, plus avares, se contentaient d'abreuver sphaignes, mousses et autres végétaux qui s'y implantaient. Malheureusement, les filles de Zeus n'avaient su défendre leur paradis contre l'avancée de la race humaine.

« Ça va, Phil ? Tu penses à quoi, là ? »

Elle se tourna vers celle qui l'interpelait, Myriam Azul, assise à ses côtés. La jeune femme grignotait des croustilles barbecue, ce qui faillit ouvrir une brèche dans l'une de ses digues.

« À rien. À Robert Bourassa. »

Elle grimaça à la vue de la nourriture et porta de nouveau son attention vers l'extérieur.

Azul n'insista pas. Elle savait que sa collègue luttait contre le mal des transports. Ce n'était pas la première fois qu'elles voyageaient ensemble, habituellement sur de courtes distances, jamais pour un tel périple. Les crimes violents étaient généralement l'apanage des grands centres.

Il s'avérait difficile de ne pas penser à Robert

Bourassa après que le pilote eut cédé aux suppliques d'Azul et accepté de survoler les installations hydroélectriques du même nom, installations que plusieurs désignaient toujours sous le vocable d'origine : LG-2 (La Grande-2), la plus importante centrale souterraine du monde. C'était il y a quelques heures déjà. Encore loin de leur destination.

Ils avaient plus ou moins suivi la route de la Baie-James, qui s'étend sur six-cent-vingt kilomètres de Matagami jusqu'au barrage. On avait récemment rebaptisé cette route en l'honneur du défunt chef du Grand Conseil des Cris, Billy Diamond, un des signataires de la Convention de la Baie-James de 1975. Ils avaient croisé à quelques reprises la ligne à haute tension, cette interminable rallonge électrique reliant la colossale source d'énergie à la civilisation. Cela ne la rassurait pas. Elle ne faisait pas confiance aux rallonges. Le monde sans pétrole, le rêve des environnementalistes, exposait sa fragilité.

Après un court arrêt à l'aéroport *La Grande-Rivière*, en deçà du complexe Robert Bourassa, situé une trentaine de kilomètres plus loin, le pilote avait donc dirigé son appareil de façon à survoler l'ouvrage légendaire : le réservoir qui s'étendait à perte de vue, le barrage de trois kilomètres de longueur, et l'évacuateur de crues, appelé « l'escalier

de géant », composé de dix marches de dix mètres de hauteur et plus de cent mètres de largeur.

Le barrage lui-même ne l'avait pas impressionnée.

« Quoi ? Cette montagne de cailloux ? C'est ça le fameux barrage !

— Oui, je sais, c'est un peu décevant, acquiesça Azul. C'est la raison pour laquelle les photos de LG-2 se concentrent généralement sur l'évacuateur de crues. Pas de mur de béton photogénique comme le barrage Daniel-Johnson ici, seulement une digue géante en remblai. »

L'hélicoptère avait ensuite rebroussé chemin sur quelques dizaines de kilomètres pour atteindre l'intersection de la route Billy-Diamond avec la mythique route Transtaïga, qui s'enfonce dans la forêt boréale vers l'est sur une distance de 666 kilomètres, et qui donne accès aux complexes hydroélectriques LG-3, LG-4, Laforge-1, Laforge-2 et Brisay. Azul lui fit remarquer que l'extrémité de la Transtaïga, le kilomètre 666, est réputée être le point le plus éloigné de toute ville par la route en Amérique du Nord.

La marque de la bête, pensa-t-elle.

Outre la connotation satanique, la Transtaïga lui était apparue incongrue. Le propre des routes, à

l'instar d'autres systèmes circulatoires, de sève ou de sang, est d'engendrer des embranchements vers des voies secondaires, elles-mêmes subdivisées en voies plus étroites, et ainsi de suite. Une route de plus de six-cents kilomètres comme ça, isolée au milieu de nulle part, devait enfreindre une quelconque loi fractale.

Et puis il y avait l'eau, ces immenses réservoirs que la Transtaïga longeait sur des dizaines et des dizaines de kilomètres, chacun d'eux alimentant une centrale ou une autre. Elle réfléchit un moment à propos du mot « réservoir », qui désigne un lieu ou bassin où on conserve un liquide. L'utilisation de ce terme lui semblait pour le moins faire preuve de réserve. En réalité, ces réservoirs avaient pour origine une inondation provoquée par l'humain, une inondation à l'échelle surhumaine : des milliers de kilomètres carrés de forêts englouties, le résultat de la dérivation de rivières et de la construction de digues et de barrages. Le mot « tsunami » lui paraissait plus approprié pour souligner cette dévastation, à tout le moins au sens figuré.

Le pilote annonça finalement qu'on arrivait à destination : un petit aérodrome adjacent à la route qui se terminait un peu plus loin. Ils avaient atteint le bout du monde. L'hélicoptère descendit lentement pendant que les occupants fixaient l'immense mer

qui se trouvait immédiatement au sud-est de leur position : le réservoir de Caniapiscau, la plus grande étendue d'eau douce du Québec. Cette masse liquide formait un fer à cheval autour d'une large presqu'ile, le tout s'inscrivant dans un cercle d'un diamètre d'environ cent-vingt-cinq kilomètres. Ils se posèrent non loin du sommet de ce fer à cheval, en face de la pointe de la presqu'ile qui sépare les deux branches du réservoir. Elle pouvait apercevoir plusieurs iles poindre à la surface de l'eau, survivantes in extrémis du tsunami qui avait ravagé la région.

Impatiente de finalement mettre les pieds sur la terre ferme, elle fut la première à s'extirper de la cabine, suivie d'Azul, ainsi que d'un jeune homme qui était resté silencieux pendant tout le voyage, plongé dans un roman de Stephen King. Elle remarqua immédiatement un VUS stationné aux abords de la piste. Celui-ci arborait, comme l'hélicoptère, les couleurs de la Sûreté du Québec. Un policier en uniforme se tenait debout près du véhicule. Elle marcha rapidement dans sa direction et lui tendit la main.

« Je suis la sergente-détective Phil Barbeau. Homicides.

— Agent Bienvenu Larose. Je vous souhaite la bienvenue à Eeyou Istchee Baie-James, bien que

techniquement parlant, vous vous trouviez depuis quelques kilomètres sur le territoire de la Côte-Nord. »

Elle hésita un instant devant le double bienvenu de l'agent Larose, puis se tourna vers ses compagnons de voyage.

« Voici la docteure Myriam Azul, pathologiste. Et les deux gars là-bas, près de l'hélico, sont respectivement un spécialiste en scènes de crime, Marc, et le pilote, Robert. »

Ils chargèrent le VUS avec équipement et affaires personnelles et montèrent dans le véhicule. L'agent Larose les mena en direction nord jusqu'à une petite route en piètre état et roula sur une distance d'un kilomètre, pour émerger aux abords du lac Pau. Une pancarte décolorée annonçait la pourvoirie *Les Ursidés*. Plusieurs chalets faisaient croire qu'on avait miraculeusement atteint la civilisation. Une entreprise y opérait même un service aérien par hydravion.

Le VUS s'arrêta devant l'un des chalets. Larose sortit une clé de sa poche et la remit à Barbeau.

« Mesdames, voici votre résidence d'été. Nous, les garçons, nichons à côté. »

Il pointa vers un chalet un peu plus grand à une dizaine de mètres du premier.

« C'est comme *Occupation Double* », commenta Azul, peu soucieuse de créer un malaise en évoquant la téléréalité québécoise.

Ils s'approprièrent rapidement les lieux, placèrent leurs effets personnels dans leur chambre respective, et se retrouvèrent tous, sauf le pilote, dans le VUS de Larose. Ce dernier emprunta la route par laquelle ils étaient venus. Barbeau, assise devant, s'adressa au policier :

« Bienvenu, ce n'est pas très fréquent ça, surtout pour un jeune homme.

— Je suis le seul né au Québec en 1993, ce qui est déjà beaucoup puisqu'il n'y en a habituellement aucun. Mes parents tenaient à ce que je me sente désiré. »

Il sourit, pas le moins du monde agacé par cette distinction, puis continua.

« Avouez que Phil n'est pas très fréquent pour une femme non plus.

— C'est un diminutif.

— De Philippe ?

— Non… de Philomène.

— Ah, je vois.

— Que voyez-vous, au juste ?

— Vous craignez d'être associée à Philomène, la petite grosse frisée des bandes dessinées. On vous achalait avec ça à l'école ?

— D'abord, je suis surprise que vous connaissiez cette bande dessinée. Il y a belle lurette que je ne l'ai pas vue, cette belle Philomène. Ensuite, d'où vous vient cette idée que je suis petite et grosse ? Vous me trouvez trapue ?

— Mon père collectionnait les bandes dessinées, qu'il découpait des journaux pour les ranger dans des boites au sous-sol. Que de plaisir lorsque j'ai enfin mis la main sur ce trésor ! Je devais avoir huit ou neuf ans… et de toute évidence vous n'êtes pas petite et grosse, ni trapue. Je voulais seulement dire que…

— Ça va, coupa Barbeau, je vous fais marcher un peu. Il semble que mes camarades de classe n'avaient pas un penchant pour les bandes dessinées. Ils se plaisaient plutôt à transformer Philomène Barbeau en Phénomène Barbu. »

Elle réfléchit un instant avant de continuer.

« Dans la bande dessinée originale américaine, Philomène se nommait Nancy. Les traducteurs

québécois auraient pu trouver mieux pour désigner leur héroïne ! »

Ils dépassèrent l'aérodrome et poursuivirent leur route sur une distance de quelques kilomètres, jusqu'à atteindre le pourtour du réservoir de Caniapiscau lui-même. L'endroit comportait une rampe de mise à l'eau. Plusieurs petites embarcations, amarrées à un quai, dodelinaient paresseusement sur la nappe liquide. Un bateau à moteur aux couleurs de la Sûreté du Québec s'y trouvait aussi. Un peu plus loin, quelques camionnettes et des remorques attendaient leur propriétaire. L'agent Larose coupa le contact.

« Nous y voilà. *Le Jardin au Bout du Monde*.

— Tu te sens une âme de poète, tutoya Barbeau.

— Non, pas du tout. C'est le nom officiel de l'endroit. L'archipel *Le Jardin au Bout du Monde* désigne les quelque trois-cents iles créées avec l'ennoyage du territoire qui a formé le réservoir de Caniapiscau. »

L'ennoyage. Elle appréciait la connotation dramatique du terme, qui liait son tsunami avec la mort. C'est Azul qui interrompit sa rêverie linguistique.

« Bon, je veux bien croire qu'on se trouve dans un climat subarctique, mais il faudrait quand même y

aller si on veut que les insectes nous laissent des restes à examiner. »

Nous étions début juin. La température atteignait dix ou douze degrés le jour et se maintenait à peine au-dessus du point de congélation la nuit. Les mouches noires et maringouins se tenaient aux aguets, prêts à fondre sur tout animal à sang chaud, comme les visiteurs avaient d'ailleurs pu le constater à leurs dépens depuis leur arrivée dans ce territoire inhospitalier. Heureusement que les chalets de la pourvoirie *Les Ursidés*, en plus d'un garde-manger bien garni, offraient aussi un choix de produits antimoustiques qu'ils n'avaient pas manqué d'appliquer sur toute partie du corps exposée à l'air libre. Malgré cela, une nuée d'hexapodes affamés accompagnait tout déplacement extérieur.

Ils embarquèrent dans le bateau de la SQ, prenant d'abord soin d'y transférer l'équipement nécessaire, et enfilèrent des vestes de sauvetage avant de s'engager sur l'immense lac artificiel.

L'agent Larose s'installa à la barre du bateau à console centrale, alors que les trois autres membres de l'équipe optèrent pour l'avant. Tous demeuraient silencieux, laissant toute la place aux pétarades réconfortantes du moteur. Le soleil baissait à l'horizon et ses rayons ricochaient sur les eaux en une multitude de reflets colorés. Barbeau se surprit à

savourer cette rare escapade loin de la captivité de la ville. Ses paupières s'alourdissaient. Ils avaient quitté Montréal au milieu de la nuit précédente, quelques heures après qu'on les eut informés de la situation. Elle était épuisée.

Après une dizaine de minutes, un changement de régime du moteur annonça l'arrivée à destination. Elle ouvrit les yeux (avait-elle dormi ?). Une ile, cinq-cents mètres de diamètre tout au plus, se dessinait devant l'embarcation. Quelques minutes de plus et elle distingua la présence d'un quai flottant rudimentaire, puis d'un bateau de la SQ amarré à ce quai. Ce bateau lui-même dissimulait un canot pneumatique doté d'un moteur hors-bord de faible puissance.

« Pas aussi isolée qu'on pourrait le croire, cette ile, commenta Azul. Il ne manque que les danseuses hawaïennes pour nous accueillir avec des colliers. »

Au moment d'accoster, un policier de la SQ émergea d'un sentier étroit qui disparaissait parmi les conifères. Bienvenu Larose introduisit le nouveau venu auprès du groupe : l'agent Peter Moss, un anglophone d'une cinquantaine d'années qui se débrouillait quand même bien en français.

Barbeau évita le regard d'Azul qui, comme elle, devait se demander quelle divinité attribuait les

noms aux agents de la paix du coin. Rondelet à souhait, Pete Moss avait la consistance de son homophone.

Guidés par les deux policiers en uniforme, ils s'engagèrent sur le sentier. À peine une vingtaine de mètres plus loin, celui-ci débouchait sur une petite cabane au centre d'une minuscule clairière. Sur la devanture se trouvait une porte avec des carreaux. Une fenêtre flanquait la porte sur la droite.

« Pour la pêche aux petits poissons des chenaux ? », s'enquit Azul. La cabane rappelait en effet celles qu'on retrouve à Sainte-Anne-de-la-Pérade.

On avait apposé une affiche à gauche de la porte. Ils s'approchèrent jusqu'à pouvoir y lire le texte, formé de larges caractères : « 66 — Le Soleil des Gouffres ». La fréquence du chiffre 6 commençait à agacer Barbeau. Elle se tourna vers Larose.

« Qu'est-ce que c'est, une adresse ? Je doute qu'Amazon dépêche ses drones jusqu'ici.

— C'est un peu ça, oui. Cette ile se nomme *Le Soleil des Gouffres*.

— Encore de la poésie, à ce que je vois. On baptise toutes les iles par ici ? Une coutume locale ?

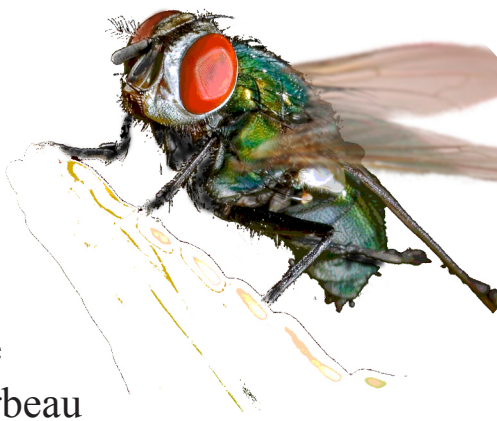
— En 1997, la Commission de toponymie a

nommé cent-une iles de l'archipel pour souligner le vingtième anniversaire de la Charte de la langue française, la loi 101. Ces noms sont tous tirés de la littérature québécoise. C'est ce qu'ils appellent un poème géographique.

— Ah bon, et que signifie le nombre 66 ?

— Entrez d'abord, je vous explique ensuite. »

Barbeau, Azul et le technicien en scènes de crime enfilèrent combinaisons de Tyvek, gants et masques, et s'approchèrent de la cabane. Des mouches arpentaient la surface extérieure vitrée de la porte, confiantes dans leur capacité à ouvrir une brèche dans la frontière invisible. D'autres s'agitaient sur la surface intérieure, se préparant sans doute à repousser les migrants envahisseurs. Le technicien, Marc, ouvrit. Bienvenu Larose et Peter Moss ne purent parer l'assaut du souffle nauséabond qui les assiégea. Les bactéries avaient déjà commencé leur travail. Le reste de l'équipe, en costumes d'essuietouts, se trouvait partiellement protégé d'une telle agression, mais les insectes qui tournoyaient autour d'eux furent un instant désorientés par l'odeur de bonne chère à proximité. Barbeau



compléta un examen sommaire de la scène de crime et laissa ensuite ses deux collègues procéder à une analyse plus détaillée, heureuse de se retrouver à l'air libre en compagnie des deux agents.

2.

Assis à la table de piquenique devant le chalet des filles, Larose, Barbeau et Azul sirotaient un café tiédasse alors que le soleil se pointait à peine à l'horizon. Ils contemplaient les nappes de brume qui s'élevaient du lac Pau et prenaient d'assaut les berges, enveloppant arbres, arbustes et humanoïdes transis d'un nuage vaporeux. Les lamentations d'un huart à collier ajoutaient une note dramatique à ce décor onirique.

Ils avaient regagné la pourvoirie un peu après minuit. Larose et Barbeau avaient voyagé dans l'une des embarcations de la SQ, à laquelle on avait attaché le canot pneumatique qui, de toute évidence, avait permis à la victime de se rendre sur l'ile. Azul, le technicien et Pete Moss les avaient suivis dans l'autre embarcation, transportant avec eux le sac mortuaire qu'on avait par la suite placé dans un hangar désaffecté réquisitionné plus tôt par Larose.

« Bon ! Le pire est fait. Maintenant, récapitulons. Toi d'abord, Bienvenu.

— Nous sommes le 4 juin. On m'a informé de la découverte du corps dans la soirée du 2 juin.

— Tu te trouvais à Radisson ?

— Non, heureusement ! »

Larose expliqua que le poste de Radisson desservait une partie importante de Eeyou Istchee Baie-James, et devait composer avec de maigres ressources et un immense territoire.

« Deux agents sont assignés en permanence à la route Transtaïga.

— Seulement deux pour plus de six-cents kilomètres ?

— Il y a très peu de trafic sur cette route, et la plupart des gens qui l'utilisent régulièrement sont associés à Hydro. La société d'État emploie des constables spéciaux pour assurer la sécurité de ses installations. Celles-ci sont généralement inaccessibles au public, incluant de véritables petits villages pour loger la main-d'œuvre.

— Je vois. Tu roulais donc sur la Transtaïga.

— J'avais terminé ma journée et je me trouvais dans l'une de ces résidences réservées au personnel, à Laforge-2. Une entente avec Hydro nous permet d'y passer la nuit. Cette semaine, on m'avait assigné le secteur est, du kilomètre 358 au kilomètre 666.

Moi, mon VUS et mon téléphone satellitaire — les cellulaires fonctionnent aussi, mais seulement à proximité de la Transtaïga. Alors voilà, paix et tranquillité.

— Monotonie et ennui, corrigea Azul.

— On s'y habitue… Donc je reçois un appel du poste de Radisson vers 20 h 40 pour m'informer de la découverte d'un corps.

— Fébrilité et trépidation, j'imagine. »

Barbeau afficha une mimique réprobatrice à l'endroit de la pathologiste.

« Bon ça va, je me tais.

— Qui a téléphoné au poste, demanda Barbeau ?

— Le propriétaire de *Pèlerinage au bout du monde*.

— Hein ?

— C'est une entreprise installée tout près d'ici, de l'autre côté de cette bande d'épinettes là-bas. Ils offrent des forfaits semblables à ceux offerts par une pourvoirie, sauf qu'on y met l'accent sur la spiritualité, le ressourcement, le retour aux valeurs fondamentales… enfin vous voyez ce que je veux dire.

— Non, pas très bien. Que proposent-ils au juste ?

— Un pèlerinage dont l'itinéraire comprend les cent-une iles nommées du *Jardin au Bout du Monde*. L'ile où on a trouvé la victime, *Le Soleil des Gouffres*, est la soixante-sixième du parcours. Un abri se trouve sur chacune des iles, permettant aux participants d'y passer la nuit. Ceux-ci doivent signaler leur position avant 18 h par téléphone satellitaire, sinon on déclenche une opération de recherche. C'est ce qui s'est produit ce soir-là. Comme je vous le disais, je me trouvais alors à environ cent-cinquante kilomètres d'ici. J'ai pris la route aussitôt l'appel reçu. Pendant que mon collègue Pete Moss (assigné au secteur ouest de la Transtaïga) se rendait au kilomètre 358 pour prendre notre bateau à moteur entreposé à cet endroit, j'ai récupéré la deuxième embarcation que nous laissons dans un hangar, ici même, aux *Ursidés*. J'ai rejoint le propriétaire de *Pèlerinage au bout du monde* aux abords du réservoir de Caniapiscau. Ce dernier m'a conduit à l'ile, où j'ai constaté le décès de la victime, un certain Armand Lessard de Montréal, soixante ans. Ses papiers ainsi qu'un montant en argent de plus de quatre-cents dollars se trouvaient dans un portefeuille près de lui. Vous connaissez le reste. »

Un hydravion s'ébranla sur le lac. Ses deux flotteurs fendirent d'abord paresseusement les flots, puis acquirent plus d'assurance pour finir par

s'arracher à la masse liquide. Quelques bernaches étirèrent le cou, l'air officiel, histoire d'évaluer les prouesses de l'oiseau métallique.

« On a averti la famille ?

— Le gars est un haut dirigeant d'Hydro. Selon *Pèlerinage au bout du monde*, ce n'était pas la première fois qu'il participait au pèlerinage. Il avait déjà parcouru quelques iles lors de voyages précédents.

— Et il en était à l'ile 66 ?

— J'imagine que oui.

— La famille ?

— J'y arrive. Lessard voyageait ordinairement seul, mais pas cette fois. Il avait réservé pour deux à *Pèlerinage au bout du monde* : lui et son épouse. Ils étaient débarqués dans une résidence d'Hydro au complexe hydroélectrique Brisay.

— Son épouse l'accompagnait au pèlerinage ?

— Non, il s'est finalement présenté seul au pèlerinage, mais celle-ci se trouve bel et bien à Brisay, à moins de cent kilomètres d'ici. On a pu la joindre hier. Elle est bouleversée. Pete est déjà en route pour la prendre et la ramener ici.

— Ici ?

— Oui, elle voulait voir l'endroit. Son mari lui parlait souvent du pèlerinage, mais c'était sa première visite dans le coin.

— Parfait, on la questionnera plus tard. À ton tour, Myriam. »

Azul ouvrit un cahier de notes, repoussa une mèche de cheveux noirs derrière son oreille, et communiqua les conclusions de son examen de la scène du crime.

« Comme vous avez pu le constater, l'arme qui a causé sa mort semble être un pieu fabriqué à partir du tronc d'un petit arbre. Ce pieu mesure une trentaine de centimètres et a transpercé le cœur de la victime. L'instrument était aiguisé en pointe à une extrémité et scié net à l'autre. Les dommages à l'extrémité plate indiquent qu'on a utilisé un objet contondant pour l'enfoncer. Je n'ai pas observé d'autres traces de violence. Lessard était étendu sur le dos, sur l'un des deux lits de camp, comme si on l'avait tué dans son sommeil.

— Tué à la manière d'un vampire…

— Tu ne crois pas si bien dire. La bouche de la victime était bourrée d'ail, ce qui encore une fois nous ramène au mythe des vampires. »

Azul déclina ce détail avec enthousiasme, de toute évidence excitée par la nature bizarre du crime.

« Bon, calmons-nous, là. Ce Lessard n'était tout de même pas un vampire ! Tu as aussi noté ses longues incisives, peut-être ?

— Précisément !

— Quoi !?

— De longues incisives, oui, mais pas exactement celles que tu crois. Notre Lessard cachait un épouvantable tatouage au centre du dos, entre les omoplates.

— Et alors ?

— Un tatouage du visage de Dracula, bouche ouverte, incisives souillées de sang, prêt à fondre sur sa victime pour l'enlacer dans une étreinte érotique et mortelle.

— Tu peux t'en tenir aux faits, s'il te plait ? »

Azul ne répondit pas. Elle exhiba son iPad et afficha une photo du tatouage en question. Barbeau réfléchit un instant avant de poursuivre.

« À quand remonte le décès ?

— Je dirais entre 16 h et 19 h, le 2 juin.

— On a donc un homme de soixante ans, gisant sur son lit, qui ne semble pas

s’être défendu lorsque son agresseur lui a tranquillement enfoncé un pieu au cœur. Aucun signe d’altercation dans la pièce. Dormait-il, épuisé après une longue journée ?

— Il a peut-être été drogué. Les analyses toxicologiques nous le diront. En attendant, le corps est sur la glace et nous devons l’acheminer à Montréal. Les photos de la victime permettront à son épouse de confirmer son identité.

— Bon, c’est tout ? »

Azul exhiba un large sourire.

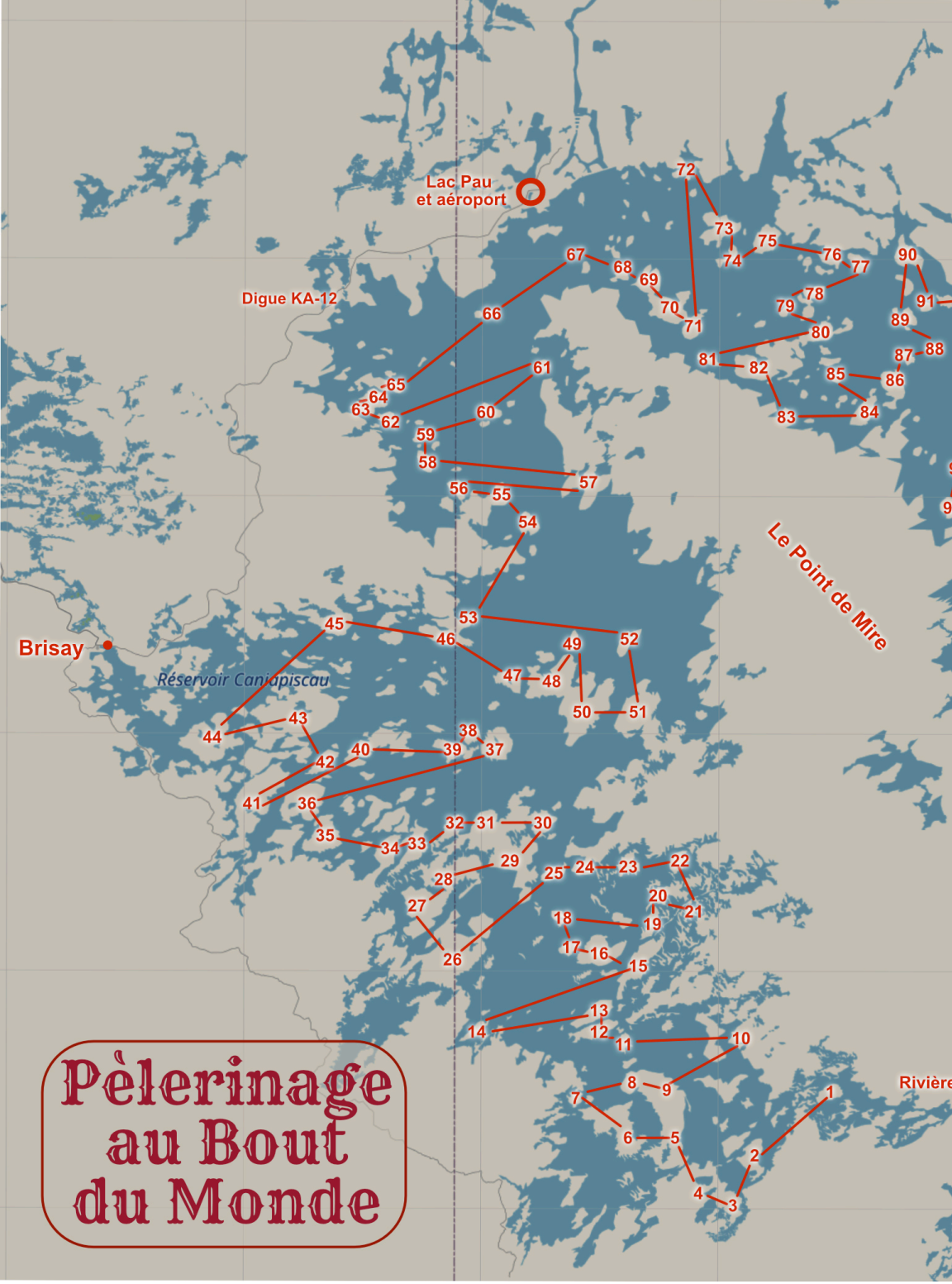
« Non, j’ai gardé le meilleur pour la fin. À propos du pieu, on n’a pas utilisé un outil tels un couteau ou une hache pour l’aiguiser. Cela reste à vérifier, mais je crois que c’est plutôt l’œuvre d’un rongeur, plus exactement d’un castor. »

Barbeau leva les yeux au ciel et hocha la tête en signe d’incrédulité. Les crimes qui impliquent vampires et castors n’abondaient pas dans la carrière d’une enquêteuse.

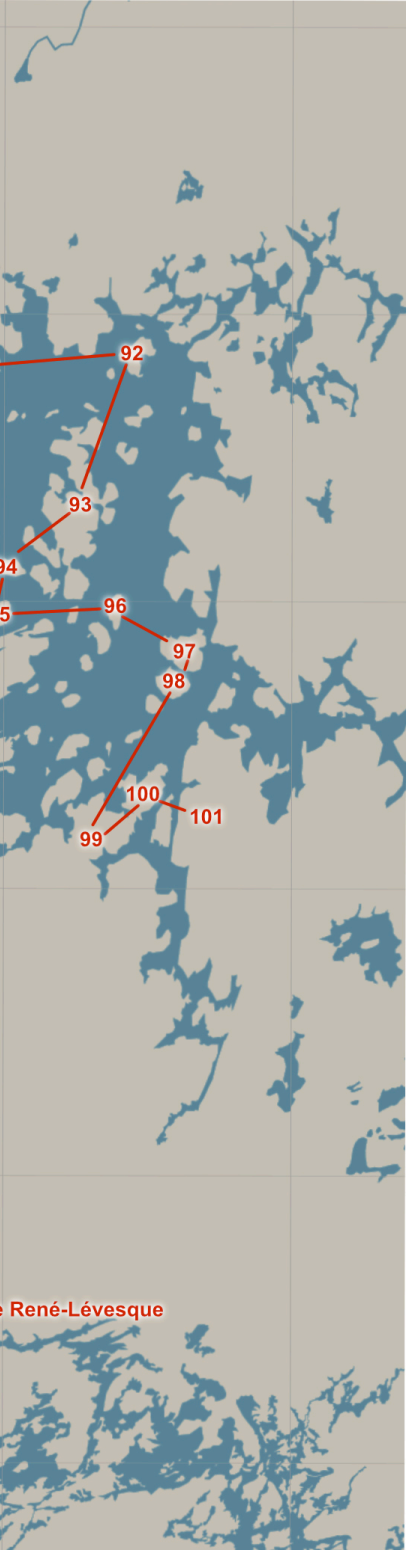
3.

Barbeau et Azul fixaient l'immense carte géographique affichée au mur : le *Jardin au Bout du Monde*. Le réservoir de Caniapiscau y occupait tout l'espace, avec sa myriade d'iles distribuées sur toute sa superficie, autour de la presqu'ile *Le Point de Mire*, rappelant le magazine télévisé animé par René Lévesque dès 1956. À la base de ladite presqu'ile se trouvait l'embouchure de la rivière René-Lévesque. La détective ressentit une certaine fierté à la vue de ce nom. Cette rivière alimentait la source hydrique du vaste complexe hydroélectrique, qui culminait des centaines de kilomètres à l'ouest avec l'aménagement Robert-Bourassa. C'était comme si les deux regrettés premiers ministres continuaient, dans leur paisible au-delà boréal, à veiller sur leur population.

Les cent-une iles qui constituaient le parcours du pèlerinage y étaient clairement identifiées par noms et numéros. Une ligne rouge zigzaguait entre les iles, de *La Fleur de Lyse* (n° 1) jusqu'au *Paradis Perdu*



© OpenStreetMap contributors (https://www.openstreetmap.org/copyright)



1. La Fleur de Lyse
2. L'Herbe Rebelle
3. L' Incroyable Odyssée
4. L'espace d'un Destin
5. L'Ange du Matin
6. L'Oubli des Sages
7. La Petite Patrie
8. La Neigerie
9. Le Brasier des Vents
10. Le Survenant
11. Le Grand Brûle-Veine
12. La Bête Céleste
13. Le Lion à la Tête Coupée
14. La Statue de Fer
15. La Charpente Charnelle
16. Le Fracas des Passions
17. Le Coeur Éclaté
18. Le Tonnerre Sousterrain
19. La Traversée de la Nuit
20. La Saison des Belles
21. La Marie-Tempête
22. La Femme de Sable
23. La Belle Brume
24. L'Insoumise
25. La Fée des Étoiles
26. Le Chant des Sirènes
27. L'Arioso
28. L'Adidouce
29. La Karizdondelle
30. La Grande Demande
31. La Fin des Dieux
32. Le Pardon Refusé
33. La Copie Carbone
34. L'Enfirouapé
35. L'Approxination
36. La Démanche
37. La Chambre Fermée
38. Le Pavillon des Miroirs
39. Le Milieu du Jour
40. L'Archange du Faubourg
41. L'Été des Baleines
42. Le Bal des Chenilles
43. L'Oursiade
44. La Vingt-Septième Lettre
45. La Première Nocturne
46. L'horloge-Qui-Boite
47. La Trace Obtuse
48. Le Portrait d'Intérieur
49. Le Parapluie de ma Tante
50. Le Cavalier au Tricorne
51. L'Amante Éphémère
52. Le Chapeau du Soir
53. Le Visage Clos
54. La Coquille Refermée
55. Le Vieux Chagrin
56. La Vie à Rebours
57. Le Nid du Silence
58. La Fragilité des Choses
59. Le Déversoir de Larmes
60. Le Poids des Ombres
61. La Malebête
62. La Dalle des Morts
63. La Belle Épouvante
64. L'Épormyable
65. L'Ouragane
66. Le Soleil des Gouffres
67. Le Vent du Diable
68. Le Vacarme du Chaos
69. Le Haut des Limbes
70. La Petite Extrace
71. La Mémoire de l'Eau
72. L'Ancre à Voiles
73. La Mouette et le Large
74. La Dérive Douce
75. La Calliope
76. L'Indolence des Grèves
77. Le Chuchotis des Rives
78. Le Caillou de Barbarie
79. La Pierre Nue
80. Le Désert Mauve
81. La Failloise
82. La Pelure de Ciel
83. La Porte du Songe
84. L'École des Rêves
85. Le Déjeuner de Noël
86. La Terre de Médilhault
87. La Lune-Où-Il-Gèle
88. Le Pont du Froid
89. Le Chevalier de Neige
90. Le Quatrième Roi Mage
91. L'Emmitouflé
92. L'Inuk Inouï
93. La Vigie d'Iriook
94. La Fille de Personne
95. L'Indigo Nuit
96. L'Avant-Dernier Dodo
97. L'Édredon Rouge
98. Le Tendre Matin
99. Le Souvenir Certain
100. La Banquise-Qui-Chante
101. Le Paradis Perdu

(nº 101), et la distance entre chacune d'elles était inscrite. Barbeau avait trouvé bizarre le choix de la dernière ile, et cela pour deux raisons. D'abord parce qu'elle crut un instant que l'œuvre de Milton en était l'inspiration, en dépit du fait que le Londonien n'avait rien d'un Québécois ! Leur interlocutrice, Gabrielle Phéron, expliqua qu'on faisait plutôt référence à une pièce de théâtre de Marcel Dubé[1]. Ensuite, on nomma ces iles peu de temps après le référendum de 1995 sur l'indépendance du Québec. Le *Paradis Perdu* faisait-il allusion à la défaite du oui ?

Phéron pointa vers le haut de la carte. Mince et de courte stature, la femme portait de longs cheveux pâles qui couvraient ses épaules. Elle possédait la silhouette d'une adolescente, mais devait avoir atteint le début de la quarantaine.

« Lessard avait réservé pour une seule nuit. Nous l'avons déposé tôt le matin à *La Dalle des Morts* (nº 62). Il devait ensuite se rendre à *La Belle Épouvante* (nº 63), à *L'Épormyable* (nº 64), à *L'Ouragane* (nº 65), pour finalement aboutir au *Soleil des Gouffres* (nº 66). Il planifiait y passer la nuit, avant de terminer son périple au *Vent du Diable* (nº 67) le lendemain, où nous devions le prendre. »

Barbeau et Azul suivaient le trajet sur la carte.

Une courte distance séparait les premières iles (nº 62 à nº 65), alors que onze kilomètres séparaient *L'Ouragane* du *Soleil des Gouffres*. Armand Lessard ne se rendrait jamais à la dernière destination, *Le Vent du Diable*, aussi un trajet d'une douzaine de kilomètres.

« Commencer sa journée à *La Dalle des Morts* n'annonce jamais rien de bon, commenta Azul.

— Le vent du mal souffle en tous lieux, laissa tomber Phéron d'une voix sombre. Parfois il corrompt, parfois il libère.

— Que voulez-vous dire ? demanda Barbeau.

— Le mal corrompt l'âme ou inflige des souffrances au corps, mais les souffrances extrêmes à leur tour libèrent le corps de l'âme corrompue. Le mal est gangrène et cure. »

Déconcertées par le discours de Phéron, Barbeau et Azul échangèrent un regard incrédule. Ils se trouvaient dans le chalet principal, qui faisait office de quartier général pour *Pèlerinage au bout du monde*. Bienvenu Larose avait accompagné les deux femmes, mais il était sorti pour chercher le conjoint de Phéron, qui selon cette dernière effectuait des travaux dans un chalet à proximité. Vu de l'extérieur, le regroupement de bâtiments ressemblait à n'importe quelle autre pourvoirie, mais cela ne

s'avérait plus lorsqu'on pénétrait au cœur de l'entreprise. La rusticité de la vie en forêt, ordinairement illustrée par le bois brut, les odeurs naturelles, les accessoires de chasse et pêche, les affiches prometteuses qui annoncent de bonnes prises, et les spécimens empaillés qui témoignent de telles prises, faisait place ici à un environnement aseptisé, lisse, blanc.

« On se croirait dans un spa », avait chuchoté Azul en entrant dans l'immense salle. Un comptoir moderne longeait le mur du côté droit. Au fond, disposés autour d'un foyer circulaire, se trouvaient plusieurs fauteuils inclinables protégés par une coquille blanche en forme d'œuf. Le discret effluve floral qui parfumait la pièce et le mystérieux murmure d'un ruisseau fantôme contribuaient à créer une ambiance apaisante. À leur arrivée, Phéron avait émergé de derrière le comptoir, où elle s'affairait devant un écran d'ordinateur, pour accueillir les nouveaux venus.

Avant d'aller plus loin, Barbeau désirait comprendre en quoi consistait *Pèlerinage au bout du monde*.

« Madame Phéron, pourriez-vous nous expliquer succinctement le fonctionnement de votre entreprise ?

— Nous traitons l'esprit par introspection dirigée. »

Elle se tut, comme si ces quelques mots suffisaient à éclairer la détective.

« Euh… vous pouvez préciser ?

— L'introspection consiste en une observation de soi-même, de sa conscience.

— Comme la méditation.

— La méditation nous amène dans un état second, ce n'est pas du tout la même chose, réprimanda-t-elle avec autorité. L'introspection requiert une réflexion à propos de soi. Pour y arriver, on doit bien sûr chasser de son esprit les préoccupations quotidiennes. L'isolement géographique de Caniapiscau aide à ce processus. Nous encourageons aussi nos clients à se détendre ici la veille de leur pèlerinage. »

Elle pointa en direction des fauteuils avant de continuer.

« Vous voulez essayer ? »

Barbeau allait refuser, mais Azul la devança.

« Certainement ! »

Quelques instants plus tard, Azul s'enfonçait dans un siège enveloppant, les yeux clos.

« Il y a une série de boutons à votre droite, si vous voulez expérimenter. »

Azul adorait expérimenter. Elle activa le premier bouton. Une force invisible commença l'ascension de son dos, le long de son épine dorsale, puis inversa sa direction une fois arrivée à la hauteur des épaules. Tourner le deuxième bouton modifiait l'éclairage à l'intérieur de la coquille, comme si on naviguait sur un arc-en-ciel. D'autres contrôles permettaient de sélectionner et de manipuler une panoplie de sons étranges ou de musiques sacrées. Des hautparleurs au niveau de la tête assuraient une écoute individuelle, sans crainte de déranger les voisins. Le plus étonnant demeurait la fonctionnalité qui permettait de choisir l'odeur qui régnait dans la coquille parmi dix possibilités.

« Massothérapie, chromothérapie, sonothérapie, musicothérapie et aromathérapie, annonça fièrement Phéron. Tout cela pour vous aider à relaxer en préparation pour le pèlerinage. »

Barbeau n'était nullement impressionnée. Tout cela sentait l'arnaque. Certaines de ces thérapies pouvaient produire des effets positifs si prodiguées par des professionnels, mais elle doutait fort que ces fauteuils-couteaux-suisses y arrivent.

« C'est vraiment super ! » s'exclama Azul, sous

un éclairage vert qui laissait croire qu'elle s'apprêtait à vomir.

« Désolée d'interrompre ta séance de bronzage sur Mars, Myriam, mais nous avons un meurtre à élucider.

— Pas de problème. Je sors de mon œuf et je te suis. »

Elle s'extirpa du siège magique, s'étira un peu, et s'avança vers les deux autres femmes. Barbeau se tourna vers Phéron.

« Donc les clients se reposent dans ces fauteuils. Et ensuite ?

— Ils passent la nuit dans un des chalets. Tôt le matin nous les amenons à l'ile qu'ils ont choisie, en bateau ou en hydravion, selon la distance à parcourir.

— Lessard s'est rendu à *La Dalle des Morts* en bateau ?

— Oui, mon conjoint l'y a mené.

— Qu'arrive-t-il par la suite ?

— Nous laissons un canot pneumatique aux pèlerins pour voyager d'une ile à l'autre. Ils peuvent utiliser le moteur hors-bord, mais nous leur suggérons aussi de ramer. L'exercice permet aux muscles de mieux se relaxer, lorsqu'en période d'introspection.

— Et cette période d'introspection a lieu sur chacune des iles. Comment cela se passe-t-il ?

— La plupart des gens ne savent pas comment réfléchir à propos d'eux-mêmes. Cela requiert de se situer par rapport au monde extérieur, à la nature, au bien, au mal, à la vie, à la mort, à l'amour ou à l'art. C'est là que l'introspection dirigée apporte son aide. Chacune des iles a reçu un nom commémoratif qui correspond à une œuvre de la littérature québécoise. Ces noms à eux seuls incitent à la réflexion. »

Elle s'adressa alors à Azul.

« Que représente *La Dalle des Morts* pour vous ?

— Ma table d'autopsie.

— Et pour vous ?

— Une dalle de pierre qui recouvre une tombe égyptienne.

— Comme vous le voyez, ces noms dirigent l'introspection vers des mondes uniques à chacun.

— Si je comprends bien, une fois sur une ile les pèlerins doivent se concentrer sur le nom de celle-ci et laisser leur imagination les guider, c'est ça ?

— En partie, oui. Mais ce n'est pas tout. On retrouve sur chacune des iles une cabane dans laquelle attend un exemplaire de l'ouvrage à l'origine du nom de l'ile. On entre alors dans

l'imaginaire des auteurs, ce qui permet d'explorer un thème similaire pendant l'introspection. Par exemple, la pièce de théâtre *La Dalle-des-Morts*, de Félix-Antoine Savard[2], évoque un passage dangereux sur le fleuve Columbia. Nous gardons également des exemplaires de ces ouvrages ici, pour qui désire se familiariser avec leur contenu tout en relaxant dans nos fauteuils la veille du départ. »

Barbeau ne se souvenait pas avoir vu un livre dans la cabane où on avait trouvé le corps de Lessard. Azul confirma. Personne ne s'était plaint non plus de l'absence d'un livre. Elle demanda si elle pouvait emprunter temporairement un exemplaire de l'ouvrage qui devait se trouver sur *Le Soleil des Gouffres*. Phéron disparut quelques instants derrière une porte close de l'autre côté du comptoir et revint avec un roman.

« Voilà. *Le Soleil des gouffres* de Louis Hamelin[3]. »

C'est à ce moment que Bienvenu Larose entra avec Louis D'Amour, le conjoint de Phéron.

1. Marcel Dubé, *Paradis Perdu*, Leméac, 1972.

2. Félix-Antoine Savard, *La Dalle-des-Morts*, Montréal et Paris, Fides, 1965.

3. Louis Hamelin, *Le Soleil des gouffres*, Montréal, Boréal, 1996.

4.

Un homme au physique imposant, le visage parcheminé de celui qui vit au grand air, D'Amour devait avoir quelques années de plus que Phéron. Il arborait une casquette des Canadiens de Montréal, ce qui étonna d'abord Barbeau. Elle ne pouvait se résigner à l'idée que ce bled se trouvait toujours au Québec.

Après avoir abordé avec lui la question du roman manquant, ce qui ne mena à rien, elle lui demanda de relater en détail le cours des évènements du 2 juin. Lessard avait dormi dans le chalet n° 6 — Bienvenu Larose avait fouillé les lieux le jour précédent — et avait rejoint D'Amour au chalet principal vers 7 h. Les deux hommes avaient voyagé en camionnette, empruntant la Transtaïga sur une distance d'une trentaine de kilomètres, jusqu'à un point où la route s'approche du réservoir lui-même. Une rampe de mise à l'eau à cet endroit permettait un accès relativement rapide par bateau à moteur à *La Dalle des Morts*, située à une douzaine de kilomètres.

D'Amour y avait laissé Lessard avec son matériel — eau, aliments lyophilisés, sac de couchage, etc. —, un canot pneumatique pour se déplacer d'une ile à l'autre, et un téléphone satellitaire qu'il devait utiliser entre 16 h et 18 h pour confirmer son arrivée sur l'ile où il devait passer la nuit. N'ayant pas reçu l'appel convenu, D'Amour avait tenté de joindre Lessard sans succès et avait fini par quitter le chalet vers 20 h pour se rendre au *Soleil des Gouffres*, où il fit la macabre découverte. Cette fois, il avait mis à l'eau au même endroit que Barbeau et ses collègues la journée précédente. D'Amour affirma n'avoir rien touché. Il avait immédiatement constaté le décès de la victime, et avait rapidement quitté les lieux pour contacter les policiers. Revenu à son point de départ, il avait conduit sa camionnette jusque chez lui pour informer Phéron de la situation, et était retourné aux abords du réservoir pour attendre l'arrivée de Bienvenu Larose.

« Pourquoi revenir jusqu'ici ? demanda Barbeau. Vous auriez pu utiliser votre téléphone. »

D'Amour parut surpris par la question.

« Gabrielle connaissait ce Lessard mieux que moi. Je ne voulais pas lui annoncer quelque chose d'aussi tragique au téléphone.

— Et énervé comme il était, enchaina Phéron, il a

bien fait de revenir ! Je l'ai assis dans un de nos fauteuils avec une musique apaisante. Il m'a demandé de lui préparer un thé, ce que j'ai fait à notre chalet personnel, le chalet n° 2. Une infusion d'ambroisie, un thé mexicain. Vous savez que l'ambroisie servait de nourriture aux dieux de l'Olympe, et conférait l'immortalité ?

— Et vous savez sans doute que les feuilles de cette plante n'ont rien à voir avec le liquide légendaire, rectifia Azul.

— De toute façon, à mon retour Louis était déjà parti !

— Quelle heure était-il, demanda Barbeau ?

— Oh, il a dû arriver vers 20 h 40 ou 20 h 45, et je suis revenu avec le thé un peu après 21 h. C'est l'heure à laquelle nous fermons habituellement. »

Barbeau questionna D'Amour du regard.

« Bien… la musique m'a calmé et je me suis rendu compte que je ne savais pas quand les policiers se pointeraient. Je leur avais dit que j'attendrais près du réservoir, alors j'ai décidé d'y retourner le plus vite possible. »

On avait retrouvé le téléphone satellitaire de Lessard sur les lieux du crime, près du lit de camp. La SQ à Montréal avait déjà entrepris les démarches

juridiques en vue d'obtenir du fournisseur la liste des appels passés et reçus par celui-ci et D'Amour ce jour-là. Lessard n'avait pas eu le temps de préparer un repas. Barbeau se dit qu'il était peut-être au beau milieu d'une séance d'introspection dirigée, ce qui ramena au premier plan l'agaçant problème de l'absence du roman de Hamelin.

« De quoi avez-vous parlé avec Lessard, ce matin-là ? »

D'Amour retira sa casquette le temps de passer une main dans sa chevelure clairsemée. Il sembla fouiller dans ses souvenirs, comme si on lui avait demandé un compte-rendu de ses allées et venues le matin de ses vingt ans.

« Je pense qu'on a parlé de madame Lessard. Il croyait qu'elle aurait aimé l'accompagner.

— Que disait-il à propos de sa conjointe ?

— Oh, rien de méchant. Il était juste un peu frustré qu'elle ne veuille pas participer au pèlerinage. Je ne me souviens pas exactement de ce qu'il disait. Vous savez, les femmes sont difficiles à satisfaire et… »

Il s'interrompit alors que trois paires d'yeux féminins le foudroyaient du regard. Il jeta un œil vers Bienvenu Larose dans l'espoir d'obtenir un quelconque support, mais le policier se limita à un

haussement d'épaules accompagné d'un mouvement des mains repoussant sa demande. C'est sa conjointe qui vint finalement à son secours.

« C'est moi qui l'ai accueilli la veille de son départ. Le pauvre homme était tellement déçu. Il avait passé plusieurs jours au pèlerinage l'été dernier, toujours seul. Ça lui avait fait du bien, qu'il disait. Il apprenait à se connaitre et arrivait à mieux contrôler le mal qui hantait son âme. Il voulait maintenant partager cette expérience avec sa conjointe. Il lui fit la surprise à la dernière minute, à Brisay, la veille de son arrivée ici. Malheureusement, cette femme ne comprenait rien. Une impie, incapable d'apprécier la complexité de l'âme et son lien avec le corps. »

Elle avait prononcé ces dernières paroles d'un ton méprisant. Visiblement, Gabrielle Phéron n'affectionnait pas ceux qui doutaient de ses croyances.

« Vous avez déjà rencontré madame Lessard ? demanda Barbeau.

— Non, mais monsieur Lessard aurait été beaucoup mieux sans elle.

— Elle corrompait son âme, c'est ça ? »

Phéron détecta l'ironie dans la question de

l'enquêteuse. Elle lui lança un regard hostile, mais ne répondit pas. Barbeau continua.

« Quel était donc ce "mal qui hantait son âme" ? »

Phéron hésita, jeta un coup d'œil vers son conjoint.

« Je ne sais pas si je devrais… ce sont des informations confidentielles.

— Madame Phéron, êtes-vous membre d'un ordre professionnel ? Êtes-vous tenue au secret en conformité avec le Code des professions du Québec ?

— Euh… non.

— Alors, répondez à ma question. »

Phéron considéra la situation un instant, puis continua.

« Lessard était un homme tourmenté. Il disait faire d'étranges cauchemars, dans lesquels une force maléfique le forçait à rôder dehors la nuit pour s'attaquer aux gens.

— Quel genre d'attaque ?

— Je ne sais pas exactement, mais il prétendait tuer lors de ces attaques. »

Barbeau nota le regard intrigué d'Azul. Elle se tourna vers D'Amour.

« Vous avez discuté de ce genre de chose avec Lessard lors de votre balade en camionnette ?

— Non, pas du tout. Ces choses-là, l'esprit, les rêves, la spiritualité, les pèlerinages, je ne connais pas vraiment ça. C'est le domaine de Gabrielle. C'est elle qui a eu l'idée de *Pèlerinage au bout du monde*. Moi j'exploitais une simple pourvoirie jusqu'à ce qu'elle se pointe ici un été.

— J'aimerais bien savoir comment cette idée vous est venue, intervint Azul. C'est singulier, mais plutôt sympathique. »

Azul était appuyée sur une pile de caisses d'eau alcaline. Une pancarte à proximité en décrivait les pouvoirs miraculeux et proposait le précieux liquide à un prix qui dépassait largement les offres déjà exorbitantes en ville. *Pèlerinage au bout du monde* se tenait au courant des arnaques modernes, pensa Barbeau.

Phéron sembla ravie d'aborder la question de la genèse du pèlerinage.

« J'ai fait un stage à la *Commission de toponymie* lors de mes études en informatique.

— Vous êtes informaticienne !? » s'exclama Barbeau.

Puis, réalisant le ton donné à sa remarque, elle bredouilla :

« J'ai beaucoup d'admiration pour les gens qui arrivent à maitriser l'informatique. »

L'échange n'avait pas échappé à Azul. Elle savait que la surprise de sa collègue résultait de la dichotomie entre le raisonnement cartésien des informaticiens et les prises de position pas tout à fait rationnelles de Phéron. Cette dernière continuait :

« J'ai joint le groupe chargé de mettre sur pieds le projet *Jardin au Bout du Monde* — le titre d'une œuvre de Gabrielle Roy[4] — pour célébrer le vingtième anniversaire de la loi 101. J'ai construit la base de données qui répertoriait les iles de l'archipel, ainsi que les ouvrages considérés pour les nommer. Pendant cette période, je passais toutes mes soirées à lire ces textes.

— Introspection dirigée ? proposa Azul.

— Exactement. J'ai voyagé aux antipodes de mes croyances, de ma vie, de mon âme, tout cela sans sortir de ma garçonnière. »

Barbeau abhorrait le mot « garçonnière ». Elle jugeait que c'était un stéréotype sexiste. Comme si une fille ne pouvait vivre seule dans un petit appartement sans se faire taxer d'un comportement

garçonnier. Elle cherchait encore un synonyme lorsque Phéron continua.

« J'ai acheté tous ces livres et passé des années à les relire, à me laisser transporter comme on le fait lors d'un pèlerinage, mais sans me déplacer. Un jour, j'ai eu envie de voir ces iles qui comblaient mon esprit. J'ai demandé un congé d'un mois à mon employeur — une entreprise fabriquant des jeux vidéos — et j'ai pris la route de la Baie-James. J'avais réservé à la pourvoirie de Louis, sans aucune intention de pêcher ou de chasser.

— Et elle n'est jamais partie, compléta Louis D'Amour. J'ai d'abord trouvé curieux de parcourir tout ce chemin pour seulement louer un bateau et naviguer des journées entières entre les iles. En lui parlant, j'ai découvert qu'elle connaissait le nom et la position de toutes ces iles, ce que j'ignorais, moi qui vivais pourtant à quelques pas du réservoir. J'ai fini par l'accompagner dans ses escapades. Elle voulait voir les iles plus éloignées, alors j'ai organisé quelques voyages en hydravion. La dernière semaine, je lui ai demandé de rester avec moi, lui ai dit qu'elle pourrait visiter les iles aussi souvent qu'elle le désirait. Elle a répondu qu'elle ne pouvait pas accepter, qu'elle devait travailler et que de toute façon, elle ne connaissait rien à la pêche ni à la chasse. Puis, le jour précédant son départ prévu, elle

a trouvé la solution : faire de son pèlerinage de l'esprit un véritable pèlerinage. C'était le début de notre aventure. J'allais m'occuper de l'aspect terre-à-terre de l'entreprise — entretien, déplacement des gens, sécurité, finance, etc. — et Gabrielle du reste. »

La discussion avait ensuite porté sur le choix des iles à visiter et sur les autres clients de *Pèlerinage au bout du monde*. Un système informatique permettait aux pèlerins de sélectionner leur parcours, qui devait se dérouler dans l'ordre numérique établi, mais qui pouvait débuter sur n'importe quelle ile. Celles facilement atteignables par bateaux étaient plus populaires que celles qui nécessitaient un onéreux voyage en hydravion. Alors que les gens circulaient librement pendant le jour, l'ile choisie pour passer la nuit, à l'instar d'une chambre d'hôtel, devenait le territoire privé de celui qui avait fait la réservation.

Aucun autre client ne s'était trouvé aux environs des iles parcourues par la victime le jour de sa mort. Par contre, deux d'entre eux avaient séjourné à la pourvoirie la veille de leur pèlerinage, le soir du 1er juin, soir où Lessard était arrivé. Ceux-ci — un couple de Français — ne seraient de retour que le lendemain en après-midi. Ils prévoyaient alors de passer une nuit supplémentaire sur les lieux avant de repartir vers Montréal. Barbeau indiqua qu'elle reviendrait pour leur parler.

4. Gabrielle Roy, *Un jardin au bout du monde et autres nouvelles*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1975.

5.

Christiane Lessard avait procédé à l'identification de la victime, son mari de près de trente ans. Elle se trouvait maintenant en compagnie de Barbeau et Azul, dans le chalet de ces dernières, qui faisait office de poste de commandement. Les agents Moss et Larose préparaient le transport par avion du corps de Lessard au *Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale*. Le technicien en scène de crime accompagnerait la dépouille. L'hélicoptère et son pilote, ainsi que la pathologiste, demeureraient sur les lieux encore quelque temps pour assister Barbeau au besoin.

« C'est à cause de la maudite sorcière ! », tonna Christiane Lessard, rouge de colère, ce qui redonna un peu de vie à un visage pâle aux traits tirés. Ses yeux vitreux, enfouis dans ses orbites, témoignaient d'un besoin criant de sommeil.

Barbeau déposa une tasse de thé fumant devant la femme et s'assit à la petite table de bois au centre de

la cuisine. Azul demeura debout, appuyée sur le comptoir.

« Madame Lessard, je sais que c'est un moment difficile, mais je dois vous poser quelques questions. »

Elle prit une gorgée du liquide noir et sembla se calmer quelque peu. Barbeau continua.

« Tout d'abord, qui qualifiez-vous de sorcière ?

— Gabrielle Phéron ! C'est elle qui a tué mon mari !

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? Vous connaissez madame Phéron ?

— Non, mais je connais ses gammicks pour attirer les gens. Armand vivrait encore si ce n'était de cette folle-là. »

Barbeau jeta un coup d'œil vers Azul.

« Madame Lessard, si vous le voulez bien, nous allons procéder dans l'ordre. Votre mari était à l'emploi d'Hydro. Quelle fonction occupait-il et venait-il souvent dans la région ?

— Armand était un cadre supérieur au bureau de Montréal. Les installations de la Baie-James se trouvaient sous sa responsabilité. Tous les étés, il passait deux ou trois semaines ici, à inspecter les centrales.

— Depuis combien d'années effectuait-il ces inspections ? »

Elle hésita un instant.

« Six ou sept ans, je crois.

— Et vous l'accompagniez régulièrement ?

— Non, je visite la Baie-James pour la première fois. Je suis d'ailleurs surprise qu'il m'ait invitée. Nous voyagions rarement ensemble. »

Elle reprit aussitôt, avec force.

« C'est à cause d'elle et de son maudit pèlerinage ! Il…

— Madame Lessard, s'il vous plait, nous allons y venir. Quel a été votre itinéraire depuis votre départ de Montréal ? »

Elle soupira, impatiente de pouvoir se défouler sur Phéron.

« Nous sommes arrivés en avion à l'aéroport *La Grande Rivière* le 16 mai, et sommes demeurés quelques jours à Radisson. Armand a d'abord visité LG-1 et LG-2, et j'ai moi-même profité d'un tour guidé de LG-2. Puis nous avons continué en hélicoptère jusqu'à LG-3, et ensuite LG-4. Nous sommes passés rapidement à Laforge-1 et Laforge-2, pour terminer à Brisay dans la soirée du 30 mai.

— Votre mari a quitté Brisay pour se rendre à *Pèlerinage au bout du monde* le 1er juin, c'est bien ça ?

— Oui, je l'ai vu pour la dernière fois vers 16 h ce jour-là. », répondit-elle avec des sanglots dans la voix.

« Comment se sont passés ces deux jours à Brisay »

Christiane Lessard décrivit rapidement la matinée et l'après-midi du 31 mai. Elle et son conjoint avaient pris le petit déjeuner à la cafétéria du bloc principal, ce dernier relié à la résidence des employés et à celle des cadres. Puis, Armand Lessard l'avait quittée pour rencontrer la direction de la centrale, pendant qu'elle arpentait les installations en compagnie d'un guide qu'on lui avait assigné.

Alors que la femme décrivait cette visite sans grand intérêt pour l'enquête, Barbeau était restée accrochée au mot « bloc », un terme carcéral qui avait pris, à tort, le sens d'immeuble d'habitation. Elle blâmait les blocs Lego pour cette dérive. Les quadrilatères colorés excellaient dans la construction de tels bâtiments découpés à angle droit, bien sûr à une échelle différente. Christiane Lessard terminait son tour guidé lorsque Barbeau arriva à la conclusion

qu'après tout, les quelques édifices éparpillés dans ce lieu isolé devaient avoir les allures d'une prison.

« J'étais de retour à notre appartement, dans la résidence des cadres, vers 14 h. J'ai dormi un peu et Armand m'a rejointe vers 16 h.

— Semblait-il dans son état normal ? Était-il agité, contrarié ?

— Aucunement. Il paraissait très satisfait de sa visite.

— Ce n'est pas toujours le cas ?

— Oh, vous savez son rôle était d'évaluer la performance de la gestion locale, alors parfois il identifiait des défaillances, ce qui déplaisait à ses interlocuteurs. Mais le directeur de la centrale, Robert Lacroix, est un ami de longue date. Lui et mon mari ont travaillé ensemble quelques années au bureau de Montréal. »

Christiane Lessard continua son récit. Vers 18 h, ils s'étaient de nouveau retrouvés à la cafétéria. C'est lors de ce repas qu'Armand Lessard avait fait part à sa conjointe de la surprise qu'il lui réservait : ils n'allaient pas quitter la région le lendemain comme elle le croyait, mais allaient plutôt se rendre à *Pèlerinage au bout du monde*.

« Vous ne saviez rien de ce projet avant cette date ?

— Rien du tout ! Je rageais !

— Pourquoi ? demanda Azul. Une escapade en couple sur une ile déserte me semble une proposition romantique, non ? »

Lessard fusilla Azul du regard, et allait sans aucun doute se lancer dans une diatribe enflammée à l'endroit de Gabrielle Phéron et de son entreprise, lorsque Barbeau intervint.

« Madame Lessard, s'il vous plait. Racontez-nous calmement ce que vous savez au sujet de *Pèlerinage au bout du monde*. »

La femme sembla se ressaisir. Elle allait enfin pouvoir exprimer ses doléances.

« Tout a commencé il y a deux ans. Lorsque Armand est revenu de sa visite annuelle à la Baie-James, il prétendit être un "homme différent". Vous voyez, mon mari était une personne anxieuse. Il dormait mal et se plaignait souvent de cauchemars. Pendant ce voyage, il avait entendu parler de *Pèlerinage au bout du monde*, et avait décidé d'y passer quelques jours. Il ne tarissait pas d'éloges pour cette Gabrielle Phéron, qui selon lui avait une vision libératrice de l'esprit, avec sa thérapie "d'introspection dirigée".

— Oui, on nous a expliqué cette approche. Mais si cela a aidé votre mari, pourquoi en vouloir à Gabrielle Phéron ? »

Lessard fixa Barbeau, puis Azul.

« Vous me croyez jalouse de cette femme ? C'est ça ?

— Nous ne croyons rien pour l'instant, nous devons simplement établir les faits.

— C'est vrai qu'Armand avait changé, mais pas pour le mieux. Il débitait des choses étranges, à propos du besoin d'extirper le mal de son âme, ou… enfin, des choses qui n'avaient pas de sens. Il me confia certains de ses rêves, dans lesquels il devenait un vampire ! Et cela empira l'année suivante. Il passa de nouveau quelques jours à *Pèlerinage au bout du monde*. À son retour, il se fit tatouer un Dracula dans le dos ! Embrasser son identité permet de se libérer, qu'il répétait comme un mantra. Une autre idée de Phéron ! Une illuminée je vous dis ! »

Ce genre de discours cadrait effectivement assez bien avec ce que Barbeau et Azul connaissaient de Gabrielle Phéron. Lessard continuait :

« Et puis il y avait ce maudit pieu ! »

Barbeau jeta un regard vers Azul, les deux femmes surprises par la mention d'un pieu. On

n'avait pas communiqué la cause de la mort de Lessard à son épouse, outre la présence de marques de violence qui indiquaient qu'on avait affaire à un meurtre.

« Un pieu, vous dites ?

— Oui, un bout de bois aiguisé à une extrémité. Selon mon pauvre mari, il faut enfoncer un pieu dans le cœur d'un vampire pour le tuer définitivement. Alors il trainait ce pieu au cas où il lui arriverait quelque chose. Il voulait qu'on l'utilise sur sa dépouille pour éviter la renaissance du monstre qui se cachait en lui !

— Est-ce que votre mari transportait ce pieu avec lui lorsqu'il vous a quitté le 1er juin ?

— Oui, évidemment. Pourquoi ? »

Barbeau fit signe à Azul. Cette dernière s'empara de son iPad et, d'un doigt, fit défiler les photos.

« Madame Lessard, tâtonna Barbeau, nous avons récupéré un pieu sur la scène de crime. Excusez-moi d'être directe, mais celui-ci était enfoncé dans le cœur de votre mari.

— Oh, mon Dieu !

— Nous allons vous montrer une photo de l'objet en question. J'aimerais que vous me disiez si vous le reconnaissez. »

Azul exhiba un gros plan de la sculpture du rongeur aquatique, précédemment extirpée du corps de la victime.

« C'est bien cela, pas de doute… mais comment… pourquoi ?

— Nous allons tout faire pour répondre à vos interrogations. Savez-vous où votre mari s'était procuré cet objet ?

— Oui, bien sûr. *Pèlerinage au bout du monde* en fait le commerce. »

Outre cette bombe lancée par la femme, le reste de la discussion n'avait rien apporté de nouveau. Christiane Lessard s'était querellée avec son mari à la cafétéria et elle s'était retirée rapidement à la résidence. Armand Lessard était revenu à l'appartement un peu plus tard, mais avait quitté sa conjointe vers 21 h pour participer à une partie de volleyball avec d'autres employés dans le gymnase du bloc principal. La femme avait feint dormir lorsqu'il était rentré, tard en soirée. Lessard assista à des rencontres le lendemain matin, dans le cadre de son travail. Le couple s'était plus ou moins réconcilié en après-midi, évitant de s'étendre sur le sujet du pèlerinage. Armand Lessard avait quitté

Brisay vers 16 h, promettant d'être de retour le 3 juin.

6.

Barbeau se trouvait seule dans le chalet. Aussitôt la nuit tombée, Azul s'était lancée dans une chasse à l'aurore boréale, réputées majestueuses à ces latitudes. Elle avait tenté de convaincre la détective de l'accompagner, ponctuant son discours d'explications scientifiques à propos d'électrons, de plasma et de champs magnétiques, mais celle-ci déclina l'invitation, préférant profiter d'un moment de calme pour réfléchir. On avait ramené Christiane Lessard à Brisay. La société d'État allait se charger de son retour à Montréal. Barbeau ne regrettait pas le départ de la femme. Elle craignait que sa profonde aversion pour Phéron ne finisse par dégénérer au point d'entrainer des conséquences fâcheuses.

Après avoir distraitement grignoté une rôtie garnie d'une épaisseur de beurre d'arachide suffisante pour envoyer tous les allergologues en choc anaphylactique, elle se retira dans l'une des deux chambres. Elle se débarrassa de ses vêtements pour enfiler un pyjama de flanelle, et s'enfouit sous

les couvertures de la couchette inférieure d'un lit superposé pas très confortable. Une fois l'endroit réchauffé, ses bras émergèrent, elle ajusta les deux oreillers — elle avait subtilisé celui de la couchette supérieure —, et alluma une lampe vieillotte posée sur une table de chevet rudimentaire. Elle s'empara du bouquin qu'elle avait pris soin de déposer à ses côtés, et se plongea dans *Le Soleil des gouffres*, de Louis Hamelin.

Elle n'avait pas l'intention de s'attarder aux menus détails du roman, ou d'en distiller l'essence, à la Bernard Pivot. Elle affectionnait les polars et l'ouvrage n'en était pas un. Elle voulait simplement en survoler le texte, se faire une idée du sujet, sans trop savoir pourquoi. Ce livre n'avait probablement aucune importance pour son enquête, mais son absence inexpliquée de la scène de crime constituait une anomalie. Columbo n'aurait jamais ignoré ce détail.

Cela ne se passa pas de la façon escomptée. Espérer le facile survol d'un tel roman est comme souhaiter qu'un poisson se fraie nonchalamment un chemin parmi cuillères, leurres, appâts et autres frétillants objets de désir sans succomber. Barbeau mordit à plusieurs reprises, charmée par l'extraordinaire beauté d'un texte bourré de subtiles métaphores qu'on ne peut qu'admirer en silence,

chacune une mini œuvre d'art. Elle se demanda comment l'auteur avait trouvé le temps nécessaire à l'assemblage du tout, cela sans recourir à un quelconque artifice de la mécanique quantique.

Elle se rendit à l'évidence : elle n'atteindrait pas l'objectif fixé en une seule séance de lecture. D'autant plus qu'elle avait développé un intérêt particulier pour les deux personnages féminins au centre du roman, deux femmes très différentes, mais ô combien savoureuses. Elle tentait d'établir des comparaisons, essayait de voir où elle se situait par rapport à l'une ou l'autre, prédire comment elle réagirait si placée dans un contexte similaire.

Un claquement de porte interrompit son analyse : Azul revenait de la chasse. Cette dernière, attirée par la lueur de la lampe, s'approcha de la chambre de Barbeau et y passa la tête.

« Ah, tu pratiques l'introspection dirigée, à ce que je vois.

— Si tu veux. Et je dois avouer que ça marche !

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Rien jusqu'ici qui me permettrait de boucler cette enquête et retrouver mon lit douillet. Quelques allusions à une secte, mais bon, ça ne veut rien dire.

— Tu crois qu'on a affaire à une secte ?

— Cette histoire de pèlerinage, avec un Lessard qui se pense en Transylvanie, ça sent mauvais. »

Pendant la conversation, Azul avait gagné la chambre adjacente à celle de Barbeau. Cela ne nuisait en rien à la communication. Le mur mitoyen, en lattes de bois sombre, ne rejoignait pas le plafond. On aurait pu passer d'une pièce à l'autre en montant sur la couchette supérieure de l'une ou l'autre des deux chambres jumelles.

« Dis donc, tu en as mis du temps pour observer ces aurores boréales.

— Plutôt nuageux ce soir… et froid ! Je ne sens plus mes doigts ! Alors les aurores attendront. Par contre, j'ai fait la connaissance d'un personnage passionnant.

— Raconte.

— Un prof d'université. Un biologiste qui passe quelques semaines dans le Nord pour étudier la faune locale.

— Et vous avez étudié quoi là, dans le noir ? »

Azul ignora le sous-entendu.

« On a d'abord écouté. Tu sais qu'il n'y a pas de ouaouarons par ici. Quelques grenouilles, oui, mais pas de ouaouarons.

— Ravie de l'apprendre.

— C'est fascinant. La cacophonie de la saison des amours diffère de ce qu'on connait autour des villes plus au sud.

— Ah. »

Des craquements, des couvertures qui se froissent, Azul lui sembla soudainement plus près. Barbeau en déduisit qu'elle s'était installée dans la couchette supérieure de son lit. Elle éteignit la lampe et attendit en silence, sachant fort bien que la pathologiste n'en avait pas terminé avec son exposé. Apprendre de nouvelles choses l'excitait, l'énergisait. Elle devait partager son émerveillement.

Barbeau n'eut pas à patienter très longtemps. Azul se lança dans une dissertation sur les écosystèmes de la Baie-James et la faune qui en découle. Elle s'était métamorphosée en une spécialiste du domaine. Barbeau se contentait d'acquiescer de temps à autre, tout en s'imaginant les bêtes évoquées par son amie.

Le caribou des bois (*Rangifer tarandus caribou*) occupait une place de choix, avec raison. Les deux grands troupeaux migrateurs, regroupant plus d'un demi-million d'individus, avaient acquis une renommée mondiale. Ils oscillaient au gré des saisons, de la péninsule d'Ungava jusqu'aux confins du territoire de la Baie-James et du Labrador. Les cervidés se tapaient un parcours annuel de plusieurs

milliers de kilomètres, ponctué d'embuches, constamment traqués par des meutes de loups à la poursuite de leur repas.

Vinrent ensuite une multitude d'animaux à fourrure : renard arctique, renard roux, castor, lynx, belette, hermine, martre, loutre, marmotte, vison et, bien sûr, l'ours noir, présent sur l'ensemble du territoire. Certains présentèrent un défi à Barbeau, laissant un blanc sur l'ardoise de son imagerie mentale : pékan, grand polatouche, carcajou.

Azul entama la faune aviaire, mais abandonna rapidement, la mémoire semblant finalement lui faire défaut. Elle eut à peine le temps de s'attaquer aux canards : canard d'Amérique, canard noir, canard colvert, canard souchet, canard pilet.

Puis, après un instant de silence :

« Tu connais la différence entre une tourbière, un marais, et un marécage ? »

Barbeau demeura silencieuse.

7.

Le ciel lui tombait sur la tête. Elle sursauta, tenta de s'esquiver, puis réalisa où elle se trouvait : dans un sandwich, entre deux matelas. La lumière du jour s'infiltrait à la lisière de rideaux défraichis. Une odeur de café flottait dans l'air humide. Encore dans les limbes, elle s'extirpa lentement de sa couche et suivit les effluves de l'alcaloïde, tel un cobra envouté par la flute d'un fakir. Elle fut surprise de retrouver Azul assise à la table, occupée à taper sur son téléphone, tout en consultant son iPad. Elle se secoua un peu et se dirigea vers la cafetière, passant derrière la pathologiste, mais n'osant pas la déranger. Elle remarqua qu'Azul utilisait l'application *Calculatrice*, additionnant des nombres avec frénésie. Elle se versa une tasse du liquide bouillant, et s'assit devant sa collègue.

Azul leva le bras sans quitter les écrans des yeux, son index signalant à Barbeau qu'elle devait patienter un instant. Quelques gorgées de café permirent à l'enquêteuse de réveiller ses sens, juste à

temps pour entendre la conclusion des opérations arithmétiques.

« Incroyable !

— Quoi ? Tu calcules tes heures supplémentaires. »

Une moue se dessina sur le visage de la pathologiste. La question constituait un fréquent sujet de discorde avec la direction du service de police.

« Tu te souviens de cette carte du réservoir de Caniapiscau, avec les distances inscrites entre les iles du pèlerinage.

— Bien sûr que je me souviens, c'était hier !

— J'en ai pris une photo avec mon iPad. Ce réservoir est immense. Je me suis demandé quelle distance devrait parcourir un pèlerin qui désire compléter le marathon en entier.

— Ah, voilà la raison de toutes ces additions. Et le résultat ?

— Tu ne veux pas deviner ?

— Deux ou trois-cents kilomètres.

— Pas du tout. Tu dois considérer que ces iles ne sont pas parfaitement alignées, loin de là. Le circuit suit plus ou moins la forme en fer à cheval du

réservoir, mais à l'échelle des iles on doit quand même zigzaguer constamment d'un point à l'autre. Un homme ivre qui quitte un bar en titubant pour se rendre chez lui parcourt plus de distance que son collègue à jeun.

— D'accord… alors quelle est cette distance ?

— Tu ne le croiras pas : 666 kilomètres !

— Vraiment ? »

Barbeau s'empara de l'iPad. Elle se mit au travail, pouce et index menant la charge : balayer, défiler, agrandir, réduire, le tout dans l'espoir de voir poindre la bête entre les iles mystérieuses.

« Tu penses que c'est une coïncidence, demanda Azul.

— Certainement pas. Regarde les lignes rouges utilisées pour marquer la distance entre deux iles. Tous les segments sont contigus, mais ne relient pas nécessairement les iles de centre à centre. Le point de chute se situe parfois près de la berge, parfois plus à gauche, parfois plus à droite. Particulièrement pour les plus grandes iles, ajuster ces points de chute permet de jouer avec les distances.

— Alors on a délibérément manipulé le trajet pour arriver à ce total de 666.

— Exactement. »

Bienvenu Larose se pointa peu de temps après, désireux de connaitre le programme de la journée. Robert, le pilote, l'accompagnait. Un homme mesuré, austère, qui parlait peu, mais inspirait confiance. Barbeau avait déjà prévu de rencontrer le couple de Français à *Pèlerinage au bout du monde* lors de leur retour, supposément en après-midi. La discussion avec la veuve de la victime avait également soulevé des questions à propos de l'entreprise et de ses propriétaires, notamment à propos du pieu. La détective décida de poursuivre dans cette direction.

Pete Moss avait repris la patrouille de l'infinie route Transtaïga. Larose demeurait par contre assigné à l'enquête, sous la direction de Barbeau. Il faisait aussi office de guide et d'agent de liaison, chargé de faciliter la visite des dignitaires en provenance du quartier général qu'étaient Barbeau et Azul. La détective lui demanda d'organiser une rencontre avec le dirigeant de la centrale Brisay pour le lendemain. Elle s'y rendrait en hélicoptère. Larose suggéra qu'il pourrait rester sur place et essayer de glaner d'autres renseignements parmi le va-et-vient de pêcheurs qui sillonnent les environs. Quelqu'un avait peut-être vu quelque chose d'intéressant. Barbeau acquiesça.

« Bon, je meurs de faim ! s'exclama Azul. Œufs et bacon, tout le monde ? »

Le pilote déclina l'invitation, affirmant qu'il se contentait d'un simple café au petit déjeuner. Il quitta les lieux alors qu'Azul se lançait à l'assaut du réfrigérateur.

« Restez là, je m'occupe de tout. »

Larose et Barbeau ne protestèrent pas. Le grésillement de la viande fumée et l'arôme caractéristique qui l'accompagne alléchèrent bientôt tous les participants.

« Curieux, quand même, que le ventre de cet animal soit si bon. Regardez-moi tout ce gras, ça donne envie de maigrir un peu. »

Azul avait soulevé légèrement son teeshirt et tirait un bourrelet sur son propre abdomen pour illustrer ses propos.

« Le ventre ? s'étonna Barbeau.

— Oui, enfin le flanc, si tu préfères. Ça, c'est le bacon américain, le favori des Québécois. Tu sais que le bacon canadien provient de la longe, beaucoup plus maigre, et étrangement appréciée des Américains. Et avant que tu ne le demandes, la longe, c'est le dos de l'animal. »

Barbeau songea qu'on avait dû inventer de

nouveaux mots pour camoufler la véritable origine de la viande, et déculpabiliser ceux et celles qui se nourrissent de leurs cousins mammifères. Les cannibales dévoraient des individus de leur propre espèce, mais comment nommait-on ceux qui se repaissaient d'individus de leur propre classe ?

« Tu te recycles en bouchère maintenant, se contenta-t-elle de dire.

— Bouchère ou pathologiste, c'est un peu la même branche, tu sais. »

L'enquêteuse grimaça et chassa les images sordides qui surgirent à son esprit.

« Changeons de sujet, si tu le veux bien. »

Elle se tourna vers Bienvenu Larose alors qu'Azul déposait les assiettes fumantes devant eux.

« Bienvenu, raconte-nous comment un jeune homme comme toi s'est retrouvé dans ce coin reculé. Tu as commis une bévue, et on t'a exilé ?

— Pas du tout. J'ai insisté pour qu'on me mute dans une région éloignée.

— Pourquoi ça ? Une passion pour les moustiques ?

— À cause de mon grand-père, que je n'ai connu qu'à travers mon père. J'étais très jeune lorsqu'il est décédé. Son histoire m'a fasciné. Il vivait dans une

ville minière de l'Abitibi, mais n'a jamais travaillé dans une mine. Ce n'est pas l'or qui l'intéressait, mais la recherche de l'or. »

Le commentaire replongea Barbeau dans Le *Soleil des gouffres*. Deux femmes. Une qui se plait à chercher. Une qui se plait à trouver[5]. Le chemin. La destination.

« Un genre de prospecteur, alors ? demanda Azul

— Il se décrivait ainsi, oui. Mais il a aussi occupé d'autres emplois. Une année, il a participé à la construction de l'église locale, lui qui pourtant blasphémait à tour de bras. Sans compter les choses pas très catholiques qui devaient se passer dans les tavernes qu'il fréquentait assidument, ce qui était partie intégrante du métier de prospecteur.

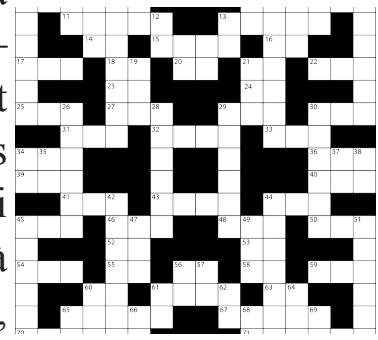
— Je plains son épouse, lâcha Barbeau.

— Oui, elle l'a d'ailleurs quitté, mais seulement après une trentaine d'années. Les gens de cette époque enduraient bien des torts avec résignation. Les activités de prospection de mon grand-père l'amenaient à s'absenter pour de longues périodes. Cela a permis à ma grand-mère de tolérer la situation, et à mon grand-père d'éviter la cirrhose. Il ne restait jamais longtemps à la maison. Je crois qu'il s'ennuyait. Les jours où il ne succombait pas à la boisson, mon père se souvient de lui faisant des mots

croisés, assis sur le divan du salon à siroter un Pepsi. Il adorait les mots croisés. Le Montréal-Matin ne lui suffisait pas, il se procurait les livres brochés qui contiennent plusieurs grilles, et il possédait un de ses fameux dictionnaires organisés selon le nombre de lettres qui composent un mot.

— Un prospecteur cruciverbiste, dit Azul. Étonnant !

— Effectivement. Mon père est d'ailleurs devenu amateur de mots croisés très jeune, profitant de ces moments privilégiés avec mon grand-père, la seule activité qu'ils partageaient. À un tel point que papa m'a confié qu'il avait déjà écrit à mon grand-père — alors que celui-ci travaillait dans le Nord pour plusieurs semaines — afin de lui soumettre l'indice "Roue à gorge d'une poulie", prétextant qu'il ne lui manquait que ce mot pour compléter une grille. Trois semaines plus tard, la réponse arrivait, une réponse que mon père connaissait déjà au moment d'écrire sa lettre. C'était simplement une façon de se rapprocher de son père absent.



— "RÉA", déclara Barbeau avec satisfaction.

— L'enquêteuse cruciverbiste ! Désolant ! Je te répète que tu devrais sortir plus souvent. »

Barbeau lança un regard incisif à sa collègue avant de poursuivre.

« Et comment tout cela s'inscrit-il dans ta décision de devenir policier à la Baie-James ?

— Les gens connaissent mal le métier de prospecteur, sauf peut-être ceux qui ont vécu dans une région où a eu lieu une ruée vers l'or.

— Et tu es une de ces personnes ?

— Mon père l'était. Moi, j'aurais bien aimé vivre dans une ville fondée par les compagnies minières, comme Rouyn-Noranda, Malartic ou Val-d'Or. Ces agglomérations bordent la fameuse faille de Cadillac, une brisure dans l'écorce terrestre dans laquelle un magma riche en métaux précieux s'est infiltré, il y a deux ou trois-milliards d'années. »

Il se tut un instant, le regard lointain, à croire qu'il arpentait ladite faille dans son esprit. Barbeau pensa à l'un de ces nombreux documentaires de la BBC, présenté par Charles Tisseyre à l'émission *Découverte*, dans lequel un volcanologue déambule près d'une rivière de lave comme s'il faisait une promenade au soleil avant le petit déjeuner.

« Mais avant les mines et avant les villes, il y a eu

le prospecteur. Au Québec, le prospecteur est avant tout un homme des bois, pas un vacancier armé d'un crible, les pieds dans l'eau d'un ruisseau, à la recherche de la rare pépite qui annonce la richesse. Il doit s'exiler en forêt pour des jours, voire des semaines, hiver comme été, dans des lieux reculés, inhospitaliers, parmi les moustiques et autres bêtes plus redoutables. Il doit composer avec la solitude, se nourrir, et bien sûr effectuer le travail pour lequel on le paie. »

Azul écoutait avec intérêt, ses grands yeux rivés sur Larose, pendant que le gras coagulait autour des tranches de bacon devant elle. Barbeau savait que l'esprit aventureux de sa collègue vagabondait maintenant dans le monde mystérieux de la prospection. Le mot « prospecteur » possédait un féminin : prospectrice. Elle se demanda quel était le degré d'utilisation du terme. Dans notre société, un homme des bois est brave ; une femme des bois est farouche. Larose continuait.

« C'est plus facile aujourd'hui. Les cartes sont informatisées et les satellites vomissent les coordonnées de tout ce qui bouge. Ce n'était pas la même chose, dans le temps. Mon père possède encore des cartes utilisées par mon grand-père. Ce sont des plans détaillés, sous forme de bleus…

— Ah, la diazographie, coupa Azul.

— La quoi ?

— Les “blueprints”, la façon de copier des documents avant que Xerox ne prenne le contrôle du monde.

— Et c’est moi que tu traites de cruciverbiste !

— Oui, bon, continua Larose un peu agacé. Donc, ces plans indiquaient la position et la forme exactes des claims pour un territoire particulier. Armé d’une boussole, le prospecteur devait alors jalonner ledit terrain, c’est-à-dire marquer son périmètre à l’aide de minces plaques métalliques apposées sur des piquets. Mon père possède encore quelques-unes de ces plaques. Elles sont numérotées et datées, et servent à identifier le claim. Puis venaient l’examen des affleurements rocheux ou des dépôts de surface, et l’échantillonnage. De retour dans le monde civilisé avec son morceau du Bouclier canadien, le prospecteur attendait le résultat des analyses géochimiques, en espérant remporter le gros lot.

— Et tu désirais retrouver cet esprit de coureur des bois ici, c’est ça ?

— Oui, je crois que ces hommes sont des héros oubliés. Nous devons les honorer, au même titre qu’Armstrong, le dieu de la Lune, ou Cousteau, celui de la mer. Mon grand-père a aussi travaillé à la Baie-

James. Avant d'ériger toutes ces merveilles hydroélectriques, il fallait s'approprier le terrain, compléter des études environnementales, hydrologiques, géologiques et autres. Tout cela sur un territoire hostile, dépourvu de route. Il fallait se préparer à recevoir tous ces spécialistes. Cela demandait l'expertise d'hommes des bois, qui n'hésitaient pas à être "largués" en pleine forêt à partir d'hélicoptères ou d'avions légers munis de skis ou de flotteurs. Des hommes capables de dompter l'environnement et de construire des camps pour accueillir les travailleurs qui allaient suivre. Je suis fier de dire que mon grand-père faisait partie de ces hommes courageux. »

5. Louis Hamelin, *Le Soleil des gouffres* (Chapitre *Le désert*). Montréal, Boréal, 1996.

8.

Le léger crachin que le ciel déversait sur la région depuis quelques heures n'avait pas dissuadé Barbeau et Azul de se rendre à *Pèlerinage au bout du monde* à pied. Bienvenu Larose leur avait indiqué un petit chemin qui longeait le lac Pau. Le policier allait se joindre à elles plus tard, empruntant la route principale avec son VUS.

Le sol spongieux, envahi par une végétation mouillée luttant pour reprendre ses droits ancestraux, entravait la progression des deux femmes. Heureusement, la distance à parcourir s'avérait minime. Au détour du chemin, passé un buisson de résineux, ils tombèrent sur une forme indistincte, jaune moutarde, tapie aux abords d'une grosse pierre. Ce n'est que lorsque la forme étendit promptement une main ouverte vers elles pour leur signifier de stopper que Barbeau réalisa ce dont il s'agissait : quelqu'un portant un imperméable et un bob ciré, qui braquait des jumelles en direction du lac.

« *Mergus serrator* », déclara une voix masculine.

Barbeau tourna la tête dans la direction pointée par les jumelles. Un genre de canard échevelé s'ébrouait sur la grève. Des sifflements se firent alors

entendre, provoquant la réaction immédiate de l'homme. Il scruta le ciel, puis arrêta son regard sur une ombre qui vint se poser sur une branche à demi submergée, pas très loin du premier palmipède. Il pointa de nouveau ses jumelles. Le nouveau venu, au long bec pointu, exhibait un petit corps de moineau monté sur d'interminables pattes dorées. À croire qu'il avait volé les échasses d'un de ses congénères.

« *Tringa melanoleuca* », commenta l'homme.

« C'est le biologiste dont je te parlais cette nuit, souffla Azul.

— Ah, c'est un Romain ? »

Azul ignora la remarque. L'homme se leva finalement et s'approcha des deux femmes en

retirant son alarmant couvre-chef, convenant plus à un épouvantail qu'à un ornithologue. Une chevelure bouclée, blonde, émergea. Il devait friser la cinquantaine, grassouillet, le regard intelligent, et un sourire radieux. Azul fit les présentations. Le docteur Bernard Ledoux s'excusa d'avoir abruptement interrompu leur promenade en forêt. Il disserta un instant à propos du Grand Chevalier qui venait de se poser, et de ce qui le distingue du Petit Chevalier, puis continua son chemin dans la direction opposée à celle suivie par les femmes.

Une quinzaine de minutes plus tard, Barbeau et Azul se retrouvaient de nouveau dans la vaste salle aseptisée de *Pèlerinage au bout du monde*, devant une Gabrielle Phéron qui n'avait pas l'air d'apprécier cette nouvelle visite. Barbeau n'était pas tout à fait à l'aise non plus. Son tempérament terre à terre, ancré dans la réalité, ne cadrait pas avec la tournure ésotérique de l'affaire. Elle aborda doucement la question, en pointant la carte du réservoir de Caniapiscau affichée au mur.

« À propos de ce parcours d'une ile à l'autre, quelle est sa longueur totale ?

— Oh, plus de six-cents kilomètres. Pourquoi ? Vous voulez effectuer un pèlerinage ?

— La distance exacte, s'il vous plait ? »

Phéron fixa l'enquêteuse. Le regard inexpressif, les yeux noirs cernés, la femme semblait sortir d'un film d'épouvante. Un mince sourire se fraya un chemin sur ses lèvres.

« Vous connaissez déjà la réponse à cette question, n'est-ce pas ?

— Oui, mais j'aimerais quand même entendre la vôtre.

— 666 kilomètres.

— Vous ne trouvez pas ça bizarre. La route qui mène ici aboutit au kilomètre 666. Votre pèlerinage inclut un parcours de 666 kilomètres. Et Armand Lessard couche dans le chalet n° 6, avant de se faire tuer sur l'ile n° 66.

— Vous semblez souffrir d'hexakosioïhexekonta-hexaphobie, détective. »

Le mot imprononçable, lancée avec aisance, laissa Barbeau bouche bée. Elle croyait que « anticonstitutionnellement » était le plus long mot de la langue française. Azul vint à son secours.

« La peur du nombre 666. J'ai déjà lu un article à ce propos. Le mot est formé à partir de trois mots grecs signifiants respectivement six-cents, soixante, et six.

— Mais ce n'est pas le nombre qui effraie,

continua Phéron. C'est la bête. Vous connaissez l'origine de la bête, détective ? »

Barbeau dut se rendre à l'évidence. Ce qu'elle savait de la bête se limitait à un souvenir flou de films d'horreur vus dans sa jeunesse. Elle préféra laisser Phéron répondre elle-même à la question.

« Je vous en prie, éclairez-nous.

— Apocalypse de Jean, 13:18. Une bête à dix cornes et sept têtes émerge de la mer. Les habitants de la terre sont séduits, et forcés à adorer la bête, sous peine de mort. Ils doivent tous porter la marque de la bête sur la main droite ou le front. Cette marque "est un chiffre d'homme : et son chiffre est six-cents-soixante-six."

— Et ces gens qui vous font confiance, comme Armand Lessard, qui doivent-ils adorer ? Une informaticienne recyclée en gouroue boréale ? »

Barbeau s'était exprimée avec force, avec une pointe d'agressivité. Au même moment, la porte derrière le comptoir s'était ouverte pour laisser entrer D'Amour.

« Qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Ça va, Louis. La détective Barbeau s'énerve un peu. Elle croit que je suis une créature de Satan. »

Barbeau soupira et reprit son calme.

« Bon, veuillez m'excuser. Mes paroles ont dépassé ma pensée. Mais j'en ai assez de toutes ces cryptiques allusions à saveur occulte, des pouvoirs de l'esprit, et autres théories absconses. Quelqu'un a assassiné Armand Lessard dans un endroit isolé alors qu'il se trouvait sous votre responsabilité, et le coupable n'est certainement pas un monstre à sept têtes ! En conséquence, vous allez vous concentrer sur les faits et répondre intelligemment à mes questions. À moins que vous ne préfériez que je vous embarque pour un interrogatoire en règle au poste, qui malheureusement se trouve à plusieurs centaines de kilomètres, pendant que j'obtiens un mandat pour fouiller cet endroit de fond en comble. »

Elle se doutait bien qu'elle ne possédait pas de motif suffisant pour procéder à une telle fouille, mais la menace sembla porter fruit.

« D'accord, concéda Phéron. Vous avez en partie raison pour le 666. Lorsque j'ai concocté le trajet du pèlerinage, j'ai moi aussi mesuré la distance totale : environ 650 kilomètres. J'ai pensé que ce serait intéressant si on pouvait atteindre 666 kilomètres, pour faire le lien avec la Transtaïga. Il y avait un potentiel publicitaire, si vous voyez ce que je veux dire.

— Alors vous avez modifié le trajet en trichant un peu.

— Je ne crois pas avoir triché. Il s'agit bien de la somme des distances entre les iles. Comme pour la distance entre deux villes, celle-ci varie selon votre choix de point de départ et d'arrivée.

— Je n'ai vu aucune publicité à propos du nombre total de kilomètres. Prétendez-vous que cela n'a rien à voir avec la marque de la bête, dont vous connaissez pourtant les détails ? »

Phéron jeta un œil à D'Amour. C'est lui qui poursuivit.

« La marque de la bête, c'était mon idée.

— Votre idée ? Je croyais que les choses de l'esprit et la spiritualité ne vous concernaient pas.

— Gabrielle m'a parlé de son concept publicitaire. Peu de temps avant, j'avais vu un film à la télé où on faisait référence à cette fameuse marque. J'ai suggéré qu'elle pourrait mettre cet aspect à profit.

— Et c'est ce que j'ai fait, mais de façon subtile. Je me suis dit que le mystère de la chose aurait un plus grand impact si on n'en parlait pas. Les clients curieux effectueraient le calcul eux-mêmes, réaliseraient la coïncidence, y associeraient la bête,

et partageraient le tout sur internet. On pouvait espérer une publicité gratuite. Les gens se rueraient pour visiter le lieu maudit.

— Et ça a marché ?

— Jamais autant qu'avec vous ce matin. »

Barbeau ne savait trop comment réagir à ces révélations. Était-elle le dindon de la farce ? Ou y avait-il quelque chose de plus lugubre derrière ces explications ? Elle s'adressa à D'Amour.

« Vous connaissez la cause de la mort de monsieur Lessard ?

— Euh… non.

— Comment ça, non ? Vous avez découvert le cadavre et vous n'avez rien vu qui aurait pu provoquer sa mort ? »

L'homme regarda Phéron, semblant chercher une réponse dans les yeux de sa conjointe.

« Bien… on avait planté quelque chose dans sa poitrine.

— Vraiment ? Un couteau, peut-être ?

— Oui… oui c'est possible. Il y avait du sang partout, et je ne voyais que le manche de l'arme.

— Vous avez reconnu cette arme ?

— Reconnu ? … Non, comment aurais-je pu ?

— Peut-être parce que c'est le genre d'arme dont vous faites le commerce.

— Quoi ? Nous ne vendons pas d'armes, ce sont des souven… »

Il s'interrompit, réalisant qu'il allait en dire trop.

« Des souvenirs, hein ? Vous avez donc reconnu l'un de ces souvenirs enfoncés dans le cœur de la victime.

— Bon, ça va. Je crois que c'est possible, mais je n'en suis pas certain. Et même si c'était le cas, nous n'avons rien à voir avec ce meurtre. »

Barbeau balaya la pièce des yeux, lentement, laissant à ses interlocuteurs le temps de réfléchir.

« Où sont ces souvenirs ? Je ne vois rien à vendre ici. »

Phéron fit un geste du menton en direction de la porte close derrière le comptoir.

« Nous gardons ces choses sous clé. Nous proposons aux clients d'effectuer des achats lors de leur départ, une fois le pèlerinage terminé.

— On peut voir ? »

Le couple savait que refuser n'était pas une option. D'Amour tourna sur lui-même et rentra dans la pièce qu'il venait de quitter, laissant la porte

ouverte derrière lui. D'un signe de la main, Phéron invita Barbeau et Azul à suivre son conjoint. La femme ferma la marche. Au même moment, Bienvenu Larose fit son entrée et se joignit au groupe.

9.

Dès le pas de la porte franchi, on pénétrait dans un autre monde. L'odeur suave que les propriétaires s'efforçaient de maintenir dans la pièce principale faisait place à celle, terreuse, qui régnait dans ce qui avait l'allure de l'arrière-boutique d'un ancien magasin général. On aurait pu s'attendre à y retrouver Todore Bouchonneau et sa grosse Georgiana, à l'abri des regards, lui ingurgitant un petit blanc, elle une quelconque sucrerie chocolatée. L'écart de température avait aussi de quoi surprendre : on aurait cru pénétrer dans une morgue. Le bois brut prédominait : celui du chalet lui-même — en bois rond —, celui des planches disjointes qui revêtaient le sol, ainsi que celui des deux hautes étagères qui divisaient la pièce en rayons. D'Amour pointa vers la gauche.

« Ce que vous cherchez se trouve là. »

Barbeau et Azul s'engagèrent dans la première allée, et furent immédiatement transportées dans un poste de traite du dix-septième siècle. Une dizaine de

fourrures, les plus grandes, pendaient du plafond, alors que les plus petites couvraient les tablettes rudimentaires. À l'instar de la plupart des humains confrontés à un tel charnier, les deux femmes s'avancèrent pour caresser les peaux, juger de la finesse des poils, leur rugosité, leur capacité à sécuriser, à réconforter. L'hermine, d'une blancheur immaculée, sauf pour le bout de la queue, charma Azul. La martre, plus grande et avec un petit visage espiègle, arborait une tache blanche à la gorge, comme si on l'attendait dans une soirée chic. Barbeau s'attarda sur la longue queue touffue d'un pékan — qu'une étiquette identifiait —, puis sur la fourrure soyeuse d'un vison, se demandant combien de malheureuses bêtes entraient dans la confection d'un seul manteau.

Devant une impressionnante peau d'ours, elle s'imagina un verre à la main, accroupie sur le pelage noir, profitant d'un feu de foyer par une journée froide et humide. Passé les restes de l'imposant carnivore se trouvaient plusieurs peaux au pelage lustré. Celles d'un animal semi-aquatique, l'emblématique constructeur de barrages qu'Hydro tentait d'émuler : *Castor canadensis*, le castor du Canada. Le rongeur rappela à Barbeau le but de leur visite, mais Azul prit la parole avant qu'elle n'ait pu aborder la question du fameux pieu.

« Tu sais que les couples de castors sont unis pour la vie.

— Ah oui. C'est une information qui provient de ton copain biologiste ?

— Non, un article dans lequel on effectuait une comparaison entre le comportement sexuel des couples humains et celui de certains animaux. Contrairement aux monogames, les polygames ne se fréquentent souvent que lors de la reproduction.

— Vraiment ? Et tu préfères un comportement à un autre ?

— J'ai un faible pour l'escargot. Celui-ci possède les organes mâles et femelles, mais ne peut s'accoupler avec lui-même. En plus, les organes femelles incluent une spermathèque qui emmagasine la semence de plusieurs autres individus, en vue d'une utilisation future. L'animal pro-choix par excellence ! »

Voyant la mine confuse des témoins de cet échange, Barbeau enchaina.

« Alors ? Ces pieux ? »

D'Amour s'avança et s'empara d'une petite boite en carton qui se trouvait sur une tablette plus élevée, pour la déposer à l'étage inférieur. Barbeau et Azul s'approchèrent pour en examiner le contenu. Pas de

doute, celle-ci débordait de bouts de bois aiguisés similaires à celui qui avait transpercé le cœur de Lessard.

L'enquêteuse saisit un des pieux et se tourna vers le couple de propriétaires.

« À quoi sert cet objet ?

— Comment ça ? C'est juste un souvenir, lâcha D'Amour.

— Et que rappelle ce souvenir, au juste ?

— Bien… leur voyage ici. Le castor représente le Canada…

— … et les Canadiens français, compléta Phéron. Nos clients apprécient ce souvenir, particulièrement les étrangers.

— Armand Lessard était un Canadien, et il se déplaçait régulièrement dans le coin. Avait-il besoin d'un tel objet pour se rappeler ses visites, ou avait-il une autre raison de vouloir ce pieu ? »

Gabrielle Phéron ne sembla pas aimer la question.

« Écoutez, on vous répète que ce n'est pas un pieu, comme vous dites, mais un simple bout de branche rongé par un castor. Comment voulez-vous que l'on sache pourquoi il a acheté ce souvenir ? Peut-être désirait-il l'offrir à quelqu'un, je ne sais pas, moi.

— Vous savez comment tuer un vampire.

— Quoi ? Ça ne va pas, non ? De quoi parlez-vous ?

— Je vous demande si vous savez qu'enfoncer un pieu dans le cœur d'un vampire est une façon de le tuer définitivement. »

C'est D'Amour qui répondit.

« On a tous vu les films, détective. Et pour vous dire la vérité, cela m'est venu à l'esprit après avoir découvert le corps de Lessard. Mais cela n'a rien à voir avec nous. Si quelqu'un accroche de l'ail sur sa porte pour se protéger des vampires, allez-vous accuser l'épicerie du coin de sorcellerie ?

— Vous avez vu de l'ail dans la cabane où vous avez trouvé Lessard ?

— Non, je n'ai pas vu d'ail ! cria D'Amour, exaspéré. Et nous ne vendons pas d'ail ! Par contre, j'en ai dans mon réfrigérateur. Vous désirez peut-être voir ?

— Ce ne sera pas nécessaire. »

Barbeau s'adressa à Phéron.

« Vous nous avez dit hier que Lessard vous avait parlé de ses rêves étranges dans lesquels il s'attaquait aux gens pour les tuer. Vous êtes sûre

qu'il n'a pas fourni de détails à propos du genre d'attaque dont il parlait. »

Après quelques hésitations, Phéron expliqua que la première fois, deux ans auparavant, il lui avait parlé des cauchemars, mais n'avait pas fourni plus de précision. Il espérait que l'isolement du pèlerinage et l'introspection dirigée que je lui proposais allaient l'aider.

« Et l'an dernier ? »

Phéron sembla plus hésitante, bien que les évènements s'avérassent plus récents.

« Un peu la même chose. Il s'est plaint de cauchemars, mais m'a confirmé qu'il avait noté une amélioration temporaire de son état à la suite de son expérience du pèlerinage l'année précédente.

— C'est tout ? Pas de détails à propos des cauchemars ?

— Euh… non, je ne crois pas.

— Madame Phéron, dois-je vous répéter que nous avons affaire à un meurtre ? Mentir ou cacher de l'information peut vous attirer énormément d'ennuis. Une cellule de cinq mètres carrés pour deux personnes opère des miracles pour l'introspection dirigée. »

D'Amour intervint avec force.

« Vous n'avez pas le droit de…

— Ça va, concéda Phéron. Lessard m'a parlé de ses rêves vampiriques. »

L'aveu prit D'Amour de court. Il dévisagea sa conjointe, bouche bée. Barbeau continua.

« Et qu'avez-vous suggéré pour lui venir en aide ?

— Poursuivre le pèlerinage, bien sûr. L'introspection dirigée favoriserait son retour à un état normal.

— Mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? »

Phéron expliqua finalement avoir plaidé en faveur d'extérioriser son problème. Selon elle, ce vampire le rongeait de l'intérieur. Il devait exposer cet état au monde, l'accepter, laisser sortir le monstre tapi en lui.

« Vous n'avez quand même pas suggéré qu'il rôde la nuit pour sucer le sang d'éventuelles victimes.

— Non, non, rien de tel. Seulement qu'il soit plus ouvert à en parler. Il aurait pu tenir un journal où il raconte ses rêves, ou les illustrer par des dessins.

— Un tatouage de Dracula, peut-être ?

— Je n'ai pas parlé de tatouage avec lui, mais oui, ça aurait pu être une façon de faire sortir le mal qui l'habitait.

— Et le pieu, c'était votre suggestion ?

— Pas du tout ! Il a peut-être acheté un de ces bouts de bois avec l'idée d'un pieu, mais pour moi c'est l'œuvre d'un castor, rien de plus. »

Azul sentit le besoin d'intervenir dans la discussion.

« Plutôt que de suggérer un journal et des dessins, vous n'avez pas pensé à lui conseiller un professionnel de la santé ? Le vampirisme clinique existe. Il s'agit d'une maladie mentale, une fascination pour l'ingestion du sang, que ce soit son propre sang, celui d'animaux, ou celui d'autres êtres humains. Lessard était une personne tourmentée, malade. Il aurait sans doute bénéficié d'une aide plus pertinente. »

Phéron baissa la tête, mais ne répondit pas. Barbeau remit le pieu dans sa boite. Azul arrivait à la fin de l'allée, où étaient aussi accrochées des peaux de castor. Elle s'arrêta et examina les pièces, puis les étiquettes.

« Ces fourrures diffèrent des premières par leur teinte, et le prix demandé dépasse de loin celui des autres peaux.

— Le tannage utilise une méthode traditionnelle, plutôt qu'un liquide commercial, expliqua D'Amour.

— C’est-à-dire ?

— La transformation des peaux en cuir comprend plusieurs étapes. Après avoir gratté le gras et la viande qui adhèrent à la peau, on la traite pour la rendre résistante, souple, et imperméable. Comme je vous le disais, il existe des solutions commerciales pour ça. La méthode traditionnelle utilise le cerveau de l’animal tué, dilué dans l’eau. »

Un silence suivit cette description. Puis Barbeau demanda :

« Si j’ai bien compris, on retire le cerveau de l’animal et on le réduit en une bouillie qu’on utilise pour traiter la peau dudit animal, c’est bien ça ?

— Oui, c’est ça. D’ailleurs, il parait que ça fait aussi des miracles pour l’épiderme des femmes. Mais cela ne constitue pas la totalité du procédé, il y a d’autres opérations qui suivent. Je vous dis, ce n’est pas un travail facile. »

Soudainement, D’Amour se révélait à Barbeau comme quelqu’un capable d’enfoncer un pieu dans le cœur d’un homme.

« Vous… récoltez ces animaux vous-mêmes ?

— Non, non, pas du tout. Je n’aurais pas la patience ni le temps pour ce genre de travail. »

Demeuré à l'écart jusqu'ici, Bienvenu Larose s'avança.

« C'est l'œuvre des chasseurs et trappeurs cris, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, confirma D'Amour. »

Larose expliqua que la Convention de la Baie-James et du Nord québécois, signée en 1975, confirmait le droit exclusif de piégeage des autochtones sur le territoire, cela en tout temps de l'année, incluant à des fins commerciales. Ils pouvaient aussi pratiquer la chasse et la pêche en dehors des zones réservées à l'usage des pourvoiries, ces dernières étant le véhicule privilégié des non-autochtones pour l'exploitation de ces ressources. Tous étaient cependant soumis aux mesures de conservation de la faune, mises en place de temps à autre par les gouvernements pour protéger certaines espèces, conjointement avec les autorités autochtones. En deçà d'un certain niveau de prises permises, il pouvait arriver que seuls les autochtones aient le droit de chasser dans certaines parties du territoire.

Larose s'efforça de fournir des informations complémentaires à propos du régime des terres au centre de ladite Convention.

« Les terres de la catégorie I existent pour l'usage

et le bénéfice exclusifs des autochtones. C'est à l'intérieur de ces territoires qu'on retrouve leurs communautés. Le Canada et le Québec s'y partagent la compétence. La nue-propriété des lieux demeure avec le Québec, ainsi que la propriété des droits minéraux.

— La nue-propriété ? » questionna Azul.

Barbeau leva la main.

« Je connais la réponse ! L'abusus, l'usus et le fructus, comme le martelait mon prof à l'université.

— C'est tellement plus clair…

— La nue-propriété, c'est l'abusus, la propriété d'un bien sans droit de jouissance. Et jouir d'un bien, c'est en détenir l'usufruit, donc pouvoir l'utiliser (l'usus), ou en tirer des revenus (le fructus). Québec est propriétaire des biens, les autochtones en jouissent.

— Il y a quelque chose de pervers dans cette explication, conclut Azul. C'est comme si mon chum était propriétaire de mon vibrateur. »

Larose s'empressa de continuer. Il expliqua que les terres de catégories II entourent généralement les terres de catégories I, et les autochtones y ont un droit exclusif de chasse et pêche. Le reste, la grande majorité du territoire, fait partie de la catégorie III,

où autochtones et non-autochtones peuvent exercer ces activités, avec une certaine priorité donnée aux autochtones. Les droits des autochtones concernant la chasse, la pêche et le piégeage sont assujettis au droit du Québec, d'Hydro et de ses filiales à développer les terres de catégories II et III.

« Tu sembles bien connaitre le territoire, remarqua Barbeau.

— Je n'ai pas le choix. Faire respecter la loi lorsque tous n'ont pas les mêmes droits n'est pas toujours facile. Quelque chose d'aussi simple que l'âge auquel les jeunes ont le droit de chasser ou pêcher sans la surveillance d'un adulte diffère, selon que l'on a affaire ou non à un autochtone. La déférence portée aux coutumes et lois autochtones, souvent non écrites, particulièrement en ce qui concerne l'exploitation de la faune, constitue un élément fondamental de la Convention.

— C'est bien beau une convention, coupa Phéron, mais dans la réalité, le respect fait défaut. On aurait intérêt à écouter les Cris quand vient le temps de protéger le territoire. Ils savent ce qu'ils font, contrairement à nos politiciens. »

Barbeau remarqua une ombre dans le regard de D'Amour, comme s'il ne partageait pas l'opinion de sa conjointe, mais n'osait pas s'interposer.

« La Convention de la Baie-James n'a pas tout réglé, hein ? » commenta l'enquêteuse sans vraiment attendre une réponse.

Bienvenu Larose profita de l'occasion pour offrir des précisions. Il expliqua que la convention est un document complexe, qui établissait plusieurs structures composées de représentants autochtones et du gouvernement, et qui couvrait une variété de domaines autres que le régime des terres et la gestion de la faune. On y traitait d'environnement, de santé, d'éducation, d'administration de la justice, de forces policières, de développement économique et social, le tout dans le but d'amener les autochtones à participer au développement du Québec comme n'importe quels citoyens, tout en préservant leur unique culture.

Les Cris avaient prospéré dans les années qui avaient suivi. Les outils mis en place par la Convention leur avaient permis d'accroitre leur influence dans toutes les sphères de la société et d'acquérir un pouvoir politique et économique qu'ils ne possédaient pas auparavant. Mais à mesure que le Nord attirait l'industrie, les Cris avaient dû se rendre à l'évidence : la Convention n'assurait pas une protection suffisante du territoire ni une participation équitable des autochtones dans le développement de la région. C'est ce qui avait mené à la ratification

d'une nouvelle entente avec Québec en 2002, communément appelée *La Paix des Braves*.

La nouvelle entente régissait entre autres les activités liées à la foresterie, à l'exploration minière, et au développement des ressources hydroélectriques. Les Cris désiraient s'assurer que ces activités, en particulier à ce qui a trait aux coupes de bois, n'entravent pas la chasse et le piégeage. Ils voulaient aussi une participation des entreprises cries dans tous les projets de développement du territoire. De son côté, Québec désirait l'abandon des Cris d'une poursuite de plus de trois-milliards de dollars contre Hydro-Québec, et pouvoir aller de l'avant avec le projet de centrale sur la rivière Eastmain.

« Et cela a ramené la paix ? demanda Barbeau.

— En quelque sorte, oui, même si une fraction non négligeable de la population crie s'est opposée à cet accord. Certains ont accusé les chefs de trahir les communautés au profit d'intérêts financiers. Toute décision politique génère de la dissidence. Et signer une entente ne met pas les parties à l'abri de toute dispute. Par exemple en 2011, lorsque le premier ministre Charest annonçait en grande pompe le Plan Nord, les Cris ont fait valoir que le gouvernement les ignorait, alors que la Convention de la Baie-James et

la Paix des Braves leur garantissaient une voix dans la gouvernance du territoire. »

Barbeau imagina le nom de Jean Charest s'inscrivant dans la vaste étendue boréale, au côté de Bourassa et Lévesque. Un hommage qui aurait marqué l'histoire du Québec et flatté l'égo de l'homme politique. Qu'aurait-on pu nommer en son honneur ? Un barrage ? Un réservoir ? Un gisement minier ? Les élections de 2012 en avaient décidé autrement. Pourquoi pas alors l'un de ces nombreux déserts de boue contaminée que forment les résidus miniers ? Elle chassa cette idée et revint à la réalité.

« Revenons à ces peaux, déclara-t-elle. Vous les obtenez donc des Cris, et j'imagine que c'est la même chose pour les pieux.

— Oui, confirma D'Amour. Et aussi pour les objets d'art autochtones, dans l'allée suivante. En fait, les Cris sont toujours propriétaires de ces choses. Nous agissons comme agent en échange d'un pourcentage sur les transactions. Nous leur offrons un hangar, un peu en retrait des chalets, qu'ils peuvent utiliser pour entreposer du matériel ou préparer des articles pour la vente.

— Est-il possible que ces Cris qui vont et viennent dans les environs aient pu avoir des contacts avec la victime ?

— Oh, je me suis mal exprimé, il n'y a vraiment que le Cri qui circule sur notre terrain.

— Euh… "le Cri" ?

— Oui, il est le leadeur d'un groupe de chasseurs et trappeurs. C'est avec lui que nous faisons affaire. Nous voyons rarement les autres membres du groupe.

— Il a bien un nom ? »

Le personnage du « Sauvage » dans *Le Soleil des gouffres* vint à son esprit.

« Oui, mais il préfère se faire appeler le Cri, ou bien Eeyou.

— Eeyou désigne un membre de la communauté de Eeyou Istchee, précisa Larose. Eeyou Istchee représente la totalité du territoire traditionnel des Cris. Les groupes de trappeurs sont très bien organisés. Ils opèrent dans des zones allouées par les autorités autochtones et doivent se conformer aux lois et valeurs ancestrales, dont un respect sacré pour leurs proies, la nature et l'environnement. Ils partagent le fruit de leur labeur avec les autres membres de la communauté.

— Et ce… Eeyou a un nom ? insista Barbeau.

— Bien, j'imagine que oui, balbutia D'Amour en jetant un regard à sa conjointe. Tu le connais, toi ?

— Non, j'ai oublié. Mais je sais que son entêtement à ne pas révéler son nom aux non-autochtones est un geste de protestation contre une loi du dix-neuvième siècle.

— Ah oui. Eeyou a la mémoire longue, on dirait. De quelle loi parle-t-on ?

— Je ne connais pas les détails, continua Phéron, mais il semble qu'on forçait les autochtones à choisir un nom de famille acceptable au gouvernement.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Oh, ça doit bien faire près de deux semaines. »

Barbeau réfléchit un instant.

« J'imagine que vous ne savez pas où trouver ce monsieur.

— Non, confirma D'Amour, je pense que lui et son groupe se déplacent souvent.

— S'il refait surface, assurez-vous de lui dire de communiquer avec moi ou le poste de la SQ. J'aimerais lui poser quelques questions. »

Une autre possibilité vint à l'esprit de la détective.

« Est-ce qu'il existe des tensions avec les autochtones concernant le pèlerinage et l'utilisation des iles ?

— Pas du tout, protesta Phéron avec force. Les

Cris ont certainement manifesté leur opposition lorsque nous avons baptisé les iles du réservoir en 1997. Ils nous accusaient de vouloir effacer leur présence du territoire. Et ils avaient raison. Ces terres étaient des montagnes parcourues par les chasseurs cris avant de devenir des iles dans une mer artificielle. Des montagnes qu'ils avaient déjà nommées ! Depuis ce temps, la Commission de toponymie accorde une grande importance à la toponymie autochtone. Mais maintenant, après toutes ces années, ces chicanes sont oubliées. Le pèlerinage est en harmonie avec les valeurs cries. C'est une communion de l'homme avec la nature. Ça brasse peut-être un peu avec les chasseurs et pêcheurs non autochtones, mais pas avec nous. »

Barbeau ne poursuivit pas dans cette veine, mais garda à l'esprit qu'au moins un Cri, « le Cri », n'avait pas oublié un affront qui avait eu lieu plus de cent ans auparavant.

10.

Le côté gauche de l'allée centrale se consacrait à l'artisanat autochtone. On y retrouvait mocassins, mitaines et pantoufles en peau. Ces pièces, garnies de fourrure, exsudaient beauté, sécurité et confort. Un peu plus loin, des spécimens de perlage multicolore témoignaient du savoir-faire de leurs créatrices. Certains de ces spécimens — plus chers — utilisaient des matériaux traditionnels : perles de bois, d'os, ou même de dents de mammifères, le tout décoré de poils ou de plumes. De petites sculptures en stéatite — la pierre à savon — complétaient l'inventaire. Bienvenu Larose fit remarquer que la Convention de la Baie-James cédait spécifiquement les dépôts de ce minerai sur le territoire aux autochtones.

En face de tous ces objets logeait la bibliothèque de *Pèlerinage au bout du monde*. S'y entassaient des exemplaires des cent-un ouvrages à l'origine des toponymes de l'archipel nordique, classés dans l'ordre du parcours proposé. Une étiquette apposée

au dos des reliures indiquait le numéro de l'ile. La dernière allée de l'entrepôt hétéroclite contenait le matériel nécessaire à la survie des intrépides pèlerins qui se lanceraient à l'assaut des iles, dont un assortiment complet de nourriture lyophilisée.

D'Amour annonça qu'il devait s'absenter pour préparer le retour du couple de Français, ce qui impliquait un trajet en hydravion. Larose et Barbeau quittèrent les lieux, non sans d'abord demander aux propriétaires d'informer lesdits Français qu'ils seraient de retour un peu plus tard pour leur parler. Azul, qui manifestait un intérêt pour le pèlerinage, obtint la permission de rester sur place plus longtemps, histoire de pouvoir fouiner parmi les livres. Gabrielle Phéron, installée à son ordinateur dans la pièce principale, surveillait la pathologiste du coin de l'œil.

Azul sélectionna quelques livres au hasard, l'un après l'autre. Elle vérifiait la position des iles correspondantes sur une carte de petite dimension, agrafée à une tablette, et feuilletait les textes rapidement, essayant de s'imaginer l'effet de ceux-ci sur une possible introspection dirigée.

« Je peux vous arranger un pèlerinage, si vous voulez », proposa Phéron, sans quitter son poste à l'ordinateur.

« J'aimerais bien, mais je ne suis pas certaine d'avoir les compétences nécessaires pour m'embarquer seule dans cette aventure. »

Peu de temps après, alors qu'Azul continuait son exploration des joyaux de la littérature québécoise, le grincement caractéristique d'une porte se fit entendre dans la salle principale, signalant l'arrivée d'un visiteur. Phéron se leva pour aller à la rencontre de celui-ci, s'assurant d'abord de refermer partiellement la porte où se trouvait la pathologiste, probablement afin d'atténuer la propagation du son d'une pièce à l'autre. Azul se demanda si la femme voulait éviter que la conversation avec le nouveau venu ne la dérange, ou que la nature de cette même conversation ne l'informe.

Pendant une dizaine de minutes, Azul s'efforça de saisir les propos de Phéron et de l'homme discutant avec elle. En vain. Les deux interlocuteurs se trouvaient à bonne distance et une musique atonale résonnait maintenant dans la pièce, vraisemblablement lancée par Phéron à partir de son ordinateur. Elle pensa s'approcher, mais craignit de se faire surprendre, comme une enfant qu'on croit endormie alors qu'elle espionne ses parents. Elle avait eu raison de patienter. La porte s'ouvrit soudainement toute grande, pour faire place non pas à Phéron, mais à une imposante masse jaune :

Bernard Ledoux, le biologiste, toujours vêtu de son imperméable et de son large sourire.

« Myriam, quel plaisir de vous retrouver ici !

— Le plaisir est le mien, Bernard. Vous envisagez un pèlerinage ?

— Je dirais même plus, insista-t-il à la façon des Dupont et Dupond. Je pars demain matin. Il ne me reste qu'à choisir la nourriture que je désire apporter.

— Alors je vous souhaite une bonne introspection. »

Ledoux jeta un regard vers Phéron, qui l'avait suivi dans la pièce, avant de continuer à voix basse en se penchant vers Azul.

« Vous savez, introspection ou pas, j'ai plutôt hâte de voir quel genre de faune habite ces iles. »

Il se redressa avant de continuer.

« J'ai discuté avec madame Phéron, et elle m'apprend que le pèlerinage vous intéresse. Je vous propose ce qui suit. Je ne pars que pour une seule nuit, mais j'ai choisi un trajet plutôt éloigné, alors je me paye un avion jusqu'au point de départ. Si vous m'accompagnez, vous n'aurez qu'à assumer le cout d'un canot pneumatique supplémentaire. Nous parcourrons les premières iles ensemble pendant le jour, pour ensuite nous retirer chacun dans notre ile

pour la nuit. Le lendemain, je vous rejoins et nous attendons que l'avion nous prenne. Qu'en pensez-vous ? »

Azul n'avait pas su résister à l'offre de Ledoux. S'enfoncer dans la jungle boréale, loin de toute civilisation, pour être larguée des airs comme le grand-père de Bienvenu Larose le fut, quelques décennies plus tôt, lui apparaissait comme l'épreuve ultime. Elle aussi, à l'instar du vieux prospecteur, pourrait se targuer d'avoir vaincu les éléments. Restait maintenant à annoncer la chose à Barbeau.

« Quoi !? s'écria la détective. Tu veux t'exiler sur une ile déserte avec un homme que tu ne connais même pas depuis vingt-quatre heures ?

— Nous ne partons pas en voyage de noces, nous allons simplement nous déplacer ensemble, et cela dans des embarcations séparées.

— Tu as déjà oublié que quelqu'un s'est fait assassiner sur ces iles il y a à peine quelques heures, et que le meurtrier court toujours ?

— Tu crois que nous avons affaire à un tueur en série ?

— Non, non, rien n'indique que c'est le cas. Ce n'est pas ça, ajouta-t-elle, agacée.

— Je pensais prendre une journée de congé

demain, mais si mes services sont requis je peux annuler. »

Les deux femmes étaient assises à l'extérieur, en face du lac Pau. La pluie avait cessé et le soleil se frayait un chemin parmi les nuages qui encombraient encore le ciel. Barbeau suivit des yeux un hydravion qui accélérait en vue du décollage. Azul avait raison. Elle ne disposait d'aucun argument valable pour l'empêcher de profiter de cette occasion. En fait, sa présence n'était plus essentielle. Ce n'était pas comme si on s'attendait à trouver une autre scène de crime. Évidemment, sa formation scientifique pourrait s'avérer très utile dans l'interprétation de certains indices qui allaient peut-être se présenter à elles, mais cette possibilité ne justifiait pas de la clouer ici, au bout du monde. Barbeau devait faire face à la vérité : Myriam Azul était là pour lui tenir compagnie. Sous prétexte d'un besoin d'assistance dans l'enquête, elle avait retenu les services de la pathologiste plus longtemps que nécessaire. La raison réelle de cette requête était la crainte qu'elle ressentait à l'idée de se retrouver seule dans cette immensité vierge, sans bornes ni balises, loin des embouteillages et du rassurant béton de la ville. Il lui fallait un repère pour se situer. Il lui fallait son amie Myriam.

« Tu n'as pas à prendre un jour de congé. Explorer

ces iles à la manière de la victime pourrait nous aider. Cela nous permettra peut-être de mieux comprendre comment les choses se sont passées. Promets-moi d'être prudente. »

11.

L'après-midi venu, Barbeau, Azul, et Bienvenu Larose se présentèrent de nouveau à *Pèlerinage au bout du monde*. Les femmes dans le but d'y rencontrer le couple de Français, alors que Barbeau avait chargé Larose d'étudier la question du hangar réservé à l'utilisation du mystérieux Cri. Les Français revenaient à peine de leur excursion sur le réservoir de Caniapiscau. Ayant prévu de quitter la région le lendemain, ils attendaient les visiteurs dans leur chalet.

Jérôme Petit était un homme affable, à l'esprit vif. De taille moyenne, il devait avoir dans la quarantaine, et ne tentait nullement de camoufler une calvitie naissante. Sandrine Robert, plus réservée, fit assoir les deux femmes à la table de cuisine et offrit des boissons gazeuses. Ses yeux rieurs, café au lait, paraissaient légèrement bridés. Soucieuse de connaitre l'opinion de pèlerins, Azul sauta sur l'occasion pour d'abord s'informer à propos de l'expérience que le couple venait de vivre.

« Ah, c'était très bien, dit Petit avec enthousiasme. Nous avons adoré. Un peu frisquet, la balade sur le réservoir, mais il faut ce qu'il faut, là. Nous voulions gouter à la vie d'un coureur des bois. Eh bien voilà, nous l'avons fait. »

Sandrine Robert acquiesça de la tête.

« C'est donc l'aventure qui vous a amené ici, poursuivit Azul.

— Oh, pas vraiment, répondit Robert. Si ce n'était du travail de Jérôme, nous aurions probablement pris des vacances ailleurs. Mais voyez-vous, mon mari est un perfectionniste. Il refusait d'écrire à propos de la région sans d'abord s'y rendre.

— Vous êtes écrivain, monsieur Petit ?

— Moi ? Non, pas du tout. Je griffonne ici et là, sans plus. J'enseigne l'histoire au Collège Jean-Baptiste Poquelin, à Paris. »

Sa conjointe désapprouva la caractérisation.

« Qu'est-ce que tu dis là, Jérôme ? Tu ne fais pas que griffonner, tu écris des articles sérieux. Que penserait donc Molière à t'entendre ?

— S'il te plait, Sandrine. Molière n'a rien à cirer de mes talents d'écriture. »

Puis, il s'adressa à Barbeau et Azul.

« J'étudie l'influence des tissus, étoffes, et autres matériaux utilisés dans la fabrication de vêtements, sur le cours de l'histoire. »

Constatant l'air perplexe de ses interlocutrices, il offrit des précisions supplémentaires.

« Prenez la route de la soie, qui désignait un réseau de routes commerciales entre l'Asie et l'Europe. Ces routes traversaient plaines, vallées, déserts et chaines de montagnes, un trajet de plusieurs milliers de kilomètres. Il y a plus de deux-mille ans, des caravanes sillonnaient ces territoires avec des marchandises de toutes sortes. C'était une entreprise dangereuse, alors que plusieurs groupes se disputaient le contrôle de ces lucratives voies de communication. Le moteur de cette économie était la soie, un tissu précieux, résistant, chatoyant, fabriqué secrètement par les Chinois à partir de cocons de *Bombyx mori*, le ver à soie.

— Et qu'est-ce qui vous amène ici, à la Baie-James ? Certainement pas la soie.

— Le castor, mesdames. Le castor ! »

Barbeau faillit s'étouffer avec son Seven Up. Décidément, elle n'arrivait pas à se débarrasser du rongeur. Bien qu'elle devait questionner le couple dans le cadre de l'enquête, elle devina sans peine que Jérôme Petit brulait d'envie de disserter au sujet du

rôle historique de la bête. Et comme le castor jouait déjà un rôle secondaire dans cette affaire, elle opta pour lui en donner l'occasion.

« C'est intéressant tout ça. J'avoue en connaitre peu sur le sujet.

— Permettez-moi de vous éclairer, s'empressa de répondre Petit. »

Sur ces mots, il se leva promptement et disparut dans la chambre adjacente, pour réapparaitre aussitôt avec une fourrure de castor à la main. Il en avait vraisemblablement fait l'acquisition du couple Phéron-D'Amour. Il déposa la peau sur la table, mais resta debout, adoptant la posture du professeur envers ses élèves.

« Vous voyez, tout comme la route de la soie symbolisait un système politicoéconomique complexe, de même la "route du castor", ou plus généralement la traite des fourrures, se trouvait à la base du développement politicoéconomique de la Nouvelle-France.

— Et pourquoi le castor occupait-il cette place de choix ? s'enquit Barbeau.

— Bonne question, félicita le professeur. Tout d'abord, la demande de fourrure grandit rapidement à partir de la fin du seizième siècle en France, et ailleurs en Europe. Nous, Français, avions, et avons

toujours, un penchant pour la mode. La fourrure, utilisée en tant que vêtement, simple garniture ou doublure, symbolisait la richesse, le statut social. Un peu comme les vêtements griffés d'aujourd'hui. »

Il fit une pause dans son discours, rassembla ses idées, et continua son exposé, sans arrêter d'aller et venir d'une extrémité à l'autre de la petite pièce.

« Pour en revenir à votre question, un des éléments essentiels de la mode masculine de l'époque s'avérait être le chapeau de feutre à large bord, décliné sous diverses formes au cours des années. D'où le rôle primordial du castor. Voilà. »

Petit fixa ses élèves d'un air triomphant, attendant une réaction. Barbeau n'arrivait pas à faire le lien entre les castors et les chapeaux auxquels Petit faisait référence.

« Et… ces couvre-chefs étaient garnis de fourrure de castors ? risqua-t-elle.

— Mais non, voyons ! Le feutre, madame, le feutre !

— Du calme, Jérôme, intervint Sandrine Robert. Nous ne sommes pas à l'école, quand même. »

Azul ajouta son grain de sel.

« Vous savez, au Canada, à part les "casques de poils", on s'y connait peu en chapeaux de fourrure.

— Bon, bon, veuillez m'excuser », soupira Petit.

Il se positionna entre Azul et Barbeau, empoigna la peau de castor sur la table, et soumit celle-ci à l'examen des deux femmes.

« Prenez cette fourrure. Elle est bien fournie, abondante, un signe du climat rigoureux auquel l'animal est exposé. Mais si vous y regardez de plus près, vous remarquerez deux couches de fourrures : une couche extérieure, faite de longs poils raides, et une couche intérieure, constituée d'un duvet court et doux. Or, les poils de ce duvet sont barbelés, ce qui permet de les lier à d'autres poils pour former… deviner quoi ? Le feutre ! »

Il avait livré ces explications avec l'intonation de Pierre Brochant dans une scène mythique du film *Le dîner de cons*, ce qui fit sourire Barbeau, bien qu'elle et Azul assumassent alors le rôle du con, François Pignon. Petit continuait.

« Évidemment, la fabrication du feutre demandait beaucoup de travail. À l'époque, les feutriers étaient très occupés. On devait d'abord séparer le duvet des autres poils et de la peau, une opération qui, dans le cas du castor sec, nécessitait l'utilisation de sels de mercure, ce qui a rendu plus d'un feutrier complètement gaga.

— Le castor… sec ? questionna Azul.

— Oui, par opposition au castor gras, moins dommageable pour la santé des travailleurs. Dans ce dernier cas, on permettait aux autochtones de porter la fourrure en contact direct avec la peau pour quelques mois. La sueur, les huiles et le frottement finissaient par déloger les longs poils, ne laissant que le duvet.

— Si je comprends bien, le castor gras fait référence au gras des…

— Mais oui, il n'y a pas de quoi en faire un plat, là. »

Barbeau jugea le temps venu de ramener la conversation sur le sujet de l'enquête, mais elle avait compté sans la passion de Petit, qui n'avait pas terminé son exposé.

« À mesure que les stocks de castors européens s'épuisaient au début du dix-septième siècle, la demande pour l'espèce nord-américaine montait en flèche. Sous certaines conditions, la France accorde alors des monopoles à des compagnies marchandes pour exploiter cette ressource. Ces compagnies s'établissent le long du Saint-Laurent, avec la fondation de Tadoussac, Québec et Trois-Rivières, ouvrant la porte à la colonisation. »

Petit s'immobilisa un instant pour scruter le visage d'Azul et Barbeau, s'assurant ainsi qu'elles

demeuraient attentives à ses propos. Rassuré, il reprit son discours, et son va-et-vient.

« Et c'est à ce moment, mesdames, que l'histoire tragique de votre pays — la Nouvelle-France — prend naissance. Comme les castors ne poussent pas dans les arbres au bord du Saint-Laurent, il fallait pénétrer profondément à l'intérieur des terres pour accéder à la ressource, d'où la nécessité de s'allier aux autochtones. Diverses Premières Nations opéraient déjà un réseau commercial complexe qui s'étendait sur le vaste territoire nord-américain. Leur connaissance des voies navigables et terrestres leur permettait de se déplacer et de transporter des marchandises de façon efficace. À Tadoussac, les Montagnais assurent un accès au nord-ouest par la rivière Saguenay ; même chose à Trois-Rivières avec les Attikameks sur la Saint-Maurice ; à Québec, on s'associe avec les Algonquins. Le commerce des fourrures se déploie ensuite sur la rivière des Outaouais, et même jusqu'aux Grands Lacs, avec l'aide des Hurons. Montréal devient le centre de la traite. Les Français et leurs alliés contrôlent alors le territoire, et peuvent étendre leur domination vers le sud, via le Mississippi.

— Et les conflits avec les autochtones ? demanda Azul.

— Très peu avec ces groupes. Les autochtones chérissent leurs terres et leurs activités traditionnelles par-dessus tout. Or, les Français privilégiaient une approche mesurée, qui ne menaçait ni leurs territoires ni leur style de vie. L'accent se portait sur le commerce : des pelleteries en échange de biens tels des couteaux, couvertures ou chaudrons. Par contre, ces alliés autochtones des Français devaient composer avec leurs propres rivaux, les Iroquois. Pour maintenir le lien économique avec ses partenaires, les troupes de Champlain se joignent donc à des attaques contre les ennemis de ses alliés. Cela marque le début de violentes confrontations entre Français et Iroquois au cours des décennies qui suivent.

— Et les Anglais, dans tout ça ?

— Ah, les Anglais, si seulement on avait pu s'en débarrasser ! Au dix-septième siècle, des colonies anglaises s'étaient installées sur la côte Atlantique du continent, à l'est des Appalaches, qui constituaient une barrière naturelle. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait aussi établi des postes de traites sur les rives de la baie du même nom. Cela grâce à deux traitres français — Radisson et son beau-frère des Groseilliers —, des commerçants de fourrures qui avaient obtenu le support de marchands de Boston, puis de l'Angleterre, pour mener à bien leur projet. »

Petit avait monté le ton en parlant des deux explorateurs, auxquels il ne vouait manifestement que peu de respect. Barbeau et Azul se doutaient bien que l'histoire des deux hommes s'avérait plus complexe qu'il ne le laissait entendre.

« En 1713, par le Traité d'Utrecht, la France cède le bassin hydrographique de la baie d'Hudson à la Grande-Bretagne. À partir de ce moment, les Français et leurs alliés autochtones s'efforcent de cantonner les Britanniques à ce territoire. Les postes de traite se doublent d'un rôle militaire. Éventuellement, la situation devient intenable. La guerre de Sept Ans — la première véritable guerre mondiale — qui oppose la France et la Grande-Bretagne en 1756-1763 scelle le sort du Canada. Avec le Traité de Paris, la France cède tout le pays à la Grande-Bretagne. »

Petit, affichant un air grave, s'assit et conclut sa prestation, en désignant la fourrure toujours étendue sur la table.

« Mesdames, cette peau symbolise votre pays d'origine, la Nouvelle-France. Elle a permis à un petit nombre de vos ancêtres de régner sur un territoire gigantesque pour plus d'un siècle, en collaboration avec les Premières Nations. Continuez le combat perpétuel dans lequel vous êtes engagés

pour défendre cet unique héritage, que vous devez en grande partie à un rongeur aquatique. »

Barbeau et Azul restèrent immobiles et interdites. Des images fugaces de René Lévesque surgirent dans l'esprit de l'enquêteuse. Jérôme Petit coupa court à leur réflexion.

« Je comprends que vous désirez nous parler à propos d'un meurtre sur l'une des iles ? Quelle histoire étrange ! Nous venons au Canada pour explorer ce territoire vierge, à la façon des coureurs des bois français d'antan, et nous risquons de nous faire massacrer dans notre sommeil, comme eux-mêmes l'étaient parfois lorsque surpris par les sauvages Iroquois. »

Barbeau musa un instant sur les derniers mots de Petit. Avait-il parlé de sauvages Iroquois, ou de sauvages iroquois ? Le mot « sauvages » était-il épithète ou substantif ? L'épithète qualifiait les membres de la communauté qui avaient posé certains gestes disgracieux, alors que le substantif dépréciait la nature même de cette communauté, qui habite toujours le Canada et les États-Unis. Elle lui donna le bénéfice du doute.

12.

Le VUS de Bienvenu Larose cahotait sur l'étroit chemin, tout au plus un sentier destiné à accueillir les marcheurs et les quatre-roues. Heureusement, le trajet allait être de courte durée. D'Amour, qui se trouvait dans le siège du passager, avait estimé la distance qui séparait les bâtiments principaux du hangar réservé au Cri à moins d'un kilomètre.

Ils devaient avoir parcouru plus de la moitié du chemin lorsqu'un écriteau, soutenu par un piquet planté aux abords de la route, annonça en grosses lettres rouges : « La Butte de la Bête ». Larose stoppa le véhicule et balaya les environs du regard. Sur la droite, à peu de distance, se trouvait effectivement un

monticule qui détonnait avec le terrain généralement plat du voisinage. Un ouvrage en bois trônait à son sommet, un genre de tour d'observation composée d'une

plateforme élevée à laquelle on accédait par des volées d'escaliers.

Larose questionna D'Amour du regard.

« C'est un endroit pour observer les aurores boréales », balbutia-t-il, sans doute un peu gêné de cette nouvelle référence à la bête.

« Allons voir, décida Larose en ouvrant la portière du véhicule.

— Il n'y a rien à voir à la lumière du jour », protesta D'Amour. Mais Larose marchait déjà en direction de la petite colline.

À reculons, D'Amour suivit le policier, gravit la butte, et s'engagea dans les escaliers abrupts. Il déboucha sur la plateforme où, comme il s'en doutait bien, Larose attendait devant une autre pancarte affichant un texte pour le moins singulier :

« Depuis l'aube des temps, le Soleil crache dans tous les sens un torrent de particules chargées, un vent solaire qui s'attaque sans relâche à nos défenses atmosphériques. Nuit après nuit, ces perpétuelles batailles lilliputiennes donnent naissance à des flammes d'un vert incandescent qui embrasent la voute céleste. Ce sont les aurores boréales. Submergés par ce flux incessant, nous sommes les perdants de cette guerre asymétrique. L'ennemi avance, s'infiltre, s'insinue. Heureusement, ce que le

ciel empyrée ne peut arrêter, la Bête peut encore le freiner. Aux aguets, tapie dans l'ombre, patiente, elle attend le moment propice pour fondre sur sa proie. L'impitoyable créature donne alors l'assaut. En ces rares nuits, la furie s'empare des cieux et les aurores virent au rouge sang. »

Larose prit une photo de la pancarte à l'aide de son téléphone cellulaire, et se tourna vers D'Amour.

« Vraiment ?

— Oui, bon… je sais que tout ça parait bizarre. J'ai déjà expliqué au détective Barbeau que cette question de la bête était un genre de coup publicitaire destiné à créer une atmosphère mystérieuse autour de *Pèlerinage au bout du monde*. C'est Gabrielle qui a composé ce texte. Un peu romancé, peut-être, mais quand même instructif. C'est vrai que la plupart des aurores sont de couleur verte, mais certaines, à plus basse altitude, sont rouges.

— Ben oui, évidemment, acquiesça Larose d'un air narquois. Je suis convaincu que la détective Barbeau appréciera. »

Le policier arpenta le périmètre de la plateforme au centre de laquelle aboutissait l'escalier, protégé par des rampes de bois.

« Donc, vos clients viennent ici pour observer les aurores boréales.

— Oui, enfin ceux qui le désirent. Les arbres n'obstruent pas la vue et on se trouve loin des bâtiments éclairés. Gabrielle conseille cet endroit aux clients lorsque la météo le permet. Un moyen de se relaxer la veille du départ pour le pèlerinage.

— Qu'est-ce qu'on voit là-bas ? »

Larose pointait en direction d'une construction en bois située à bonne distance, à peine visible à travers les troncs épars de la taïga.

« C'est notre destination. La route dévie vers la droite et passe devant le hangar du Cri. Nous voyons donc l'arrière du bâtiment.

— Allons-y. »

Quelques minutes plus tard, Larose et D'Amour se retrouvaient plantés devant la porte de grange à deux ouvrants qui fermait ledit hangar. Un loquet cadenassé en bloquait l'accès.

« Vous possédez la clé ?

— Non. Je suis le propriétaire, mais le cadenas appartient au Cri.

— C'est la seule porte ?

— Oui. Il y a une fenêtre à l'arrière. »

Ils contournèrent le bâtiment, qui devait avoir les dimensions d'un garage double. Une petite fenêtre à

quatre carreaux décorait effectivement le mur arrière. La réflexion des rayons du soleil sur la surface extérieure des vitres, ainsi que la crasse accumulée sur la surface intérieure, faisaient obstacle à un examen des lieux.

« Attendez-moi ici », commanda Larose.

Le policier réapparut quelques instants plus tard, muni d'une lampe de poche et d'une couverture de secours métallisée. Il se plaça devant la fenêtre et se réfugia sous la couverture. Il demanda alors à D'Amour d'ajuster et de maintenir cette tente improvisée contre le cadre de la fenêtre pendant que lui, dans une noirceur relative, tenterait de voir à l'intérieur du hangar avec sa lampe de poche.

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que ses yeux ne s'adaptent au faible éclairage. Puis, lentement, à travers le filtre de saleté, apparurent des ombres que Larose tenta d'identifier : quelques peaux pendant du plafond ; des raquettes ; des étagères ; un vieux matelas ; une simple table en contreplaqué appuyée contre le mur fenêtré, sur laquelle on retrouvait, pêlemêle, un livre, des couteaux et autres outils. Cette surface souillée d'éclaboussures rougeâtres laissa Larose perplexe à propos du genre de travail auquel se livrait le Cri. Il allait quitter son abri métallique quand une crainte

mal définie s'imposa soudainement à son esprit. Il s'empara de son téléphone cellulaire, l'appuya partiellement contre la fenêtre pour le stabiliser, et éclaira du mieux qu'il pouvait la table avant de déclencher l'appareil. Toujours dans l'ombre, il afficha la photo et, d'un geste caractéristique, l'agrandit.

Estomaqué par l'image, il se tint coi sous son costume de fantôme luisant, pendant que D'Amour demandait :

« Alors, vous voyez quelque chose d'intéressant ? »

Le livre, maculé de taches marron qui laissaient peu de doute quant à leur nature, occupait tout l'écran. Le titre, bien que flou, demeurait parfaitement lisible : *Le Soleil des gouffres*.

13.

Maintenant que la question des castors était réglée, Barbeau entreprit de vérifier les allées et venues du couple Petit-Robert.

« Donc, entre 10 h 30 et 11 h, le 2 juin, monsieur D'Amour vous a accompagné en hydravion jusqu'à *La Fleur de Lyse*, l'ile n° 1. C'est bien ça ?

— Oui, c'est ça, confirma Sandrine Robert. Nous avons par la suite visité *L'Herbe Rebelle*, *L'Incroyable Odyssée*, *L'Espace d'un Destin*, et finalement *L'Ange du Matin*, où l'hydravion nous a pris plus tôt aujourd'hui.

— Mon épouse souffre du mal de mer, alors on se contentait d'une seule ile par jour. Voilà.

— Comme je vous comprends, madame Robert, sympathisa Barbeau.

— Il est logique de commencer par l'ile n° 1, offrit Azul. Son nom s'inspire d'une chanson de Félix Leclerc[6], et fait référence à l'Île d'Orléans… comme vous l'avez sans doute constaté en lisant le texte. »

Sandrine Robert récita un couplet de mémoire, celui qui traite de la France et de l'indépendance, avant de demander :

« Comment oublier un si beau texte ? »

Jérôme Petit zieuta son épouse avec circonspection.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Notre choix n'a rien à voir avec le n° 1 ou Félix Leclerc ! La fleur de lis, Sandrine, voilà ce qui a motivé notre choix ! »

Visiblement, l'introspection dirigée de Robert avait pris une direction différente de celle de son conjoint. Ce dernier se tourna vers Barbeau et Azul, et débita à la façon d'un héraut :

« D'azur à la croix d'argent cantonnée de quatre fleurs de lys du même. »

Barbeau sentait poindre à l'horizon une autre leçon d'histoire de la part du Français. Désirant faire bonne impression, elle suggéra une réponse à ce qui n'était pas une question.

« Le drapeau du Québec. Notre fleurdelisé. La croix blanche sur fond bleu divise la surface en quatre secteurs, chacun occupé par une fleur de lis.

— Oui, bien sûr. Mais que signifie-t-il, ce drapeau ? D'où vient-il ?

— Je crois me souvenir que le gouvernement de Maurice Duplessis a permis son adoption.

— En 1948, compléta Azul.

— Je ne vous demande pas si… », commença Petit avec impatience, avant que sa conjointe ne l'interrompe en posant une main sur son bras. Il se leva, reprit son va-et-vient familier, et s'adressa à son auditoire d'une voix plus mesurée.

« Deux choses. D'abord, permettez-moi de souligner le courage de Duplessis et de ses alliés. C'est un bel exemple des conquis montrant la voie aux conquérants. Et d'après ce que je connais du Québec, ça n'a pas beaucoup changé. À cette époque, le Canada ne possédait même pas de drapeau distinctif pour illustrer son indépendance. On trainait encore l'Union Jack, incapable de se débarrasser du Royaume-Uni. Le Québec adopta son drapeau avant le Canada et les provinces anglophones. Alors bravo !

— Et l'autre chose ?

— Mesdames, l'histoire ne se décline pas en quelques dizaines d'années, mais plutôt à l'échelle de siècles, voire de millénaires. Duplessis, 1948, tout ça n'est que votre voisinage immédiat. Un peuple, voyez-vous, s'apparente à une liane dans une forêt tropicale. Sa vie débute comme tout autre arbre, une

simple plantule perdue dans l'immensité. Puis, rapidement, guidée par une force irrépressible, elle commence son ascension vers la lumière. Mieux équipée qu'un alpiniste, elle déploie vrilles, crampons et crochets pour s'agripper aux branches, sauter d'arbre en arbre, franchir tous les obstacles. Sa tige souple, résiliente, progresse aussi bien à l'horizontale qu'à la verticale. »

Petit respira un peu et s'assura que ses élèves prêtaient attention. Captives, Barbeau et Azul attendaient la suite, ce qui ravit le professeur.

« Vous vous trouvez à l'extrémité de cette liane, dans un environnement local différent de celui qui prévaut ailleurs, qui prévalait avant, sur cette même liane. Cette continuité temporelle, cette succession de causes à effets, cet ancrage à l'Histoire, ce patrimoine, voilà ce qui définit un peuple. La terre d'origine se situe loin derrière, où la plante a émergé, nourrie par des racines qui encore maintenant sont garantes de l'unité de ce peuple. »

Barbeau et Azul demeurèrent un long moment silencieuses, méditant sur l'image de la liane. *La Fleur de Lyse*, l'ile n° 1 à l'embouchure de la rivière René-Lévesque, prenait une autre signification : celle d'un peuple baigné par l'onde de son plus

ardent défenseur. Barbeau voyait maintenant où Petit voulait en venir.

« La France, lança-t-elle. Les racines de cette liane, notre drapeau, c'est un symbole de la France. »

Petit sourit et se rassit en face de ses interlocutrices.

« Oui, oui, bien sûr, vous avez raison. Et la fleur de lis est même devenue un symbole de la langue française à bien des endroits au Canada anglais et aux États-Unis. Mais la France n'est qu'un lieu. Les symboles dont nous parlons sont associés à des siècles d'histoire. Ils sont ancrés dans le temps. Et, comme le disait Kant, le temps n'est pas autre chose que l'intuition de nous-mêmes et de notre état intérieur. Ces symboles ne représentent pas une collection de faits disparates vécus par des acteurs inconnus dans un lointain passé. Vous, en tant qu'éléments de ce continuum, avez participé à ces évènements. »

Incapable de rester en place, il se leva de nouveau avant de poursuivre.

« Commençons par la Gaule, vaste territoire celtique qui incluait ce que sont aujourd'hui la France, le Luxembourg, la Belgique, ainsi qu'une partie de la Suisse, de l'Italie, des Pays-Bas et de l'Allemagne.

— Le domaine d'Astérix, spécifia Azul.

— Faut quand même pas tomber dans la caricature, là. Mais oui, on y pratiquait une religion polythéiste enseignée par les druides, et les bardes véhiculaient la tradition orale, souvent à l'aide de chants poétiques. »

Azul se garda de mentionner la potion magique, même si elle possédait la collection complète des aventures du célèbre Gaulois et se considérait donc assez bien informée à propos de cette tranche d'histoire. Petit continua.

« Au cours des deux derniers siècles avant notre ère, les Romains ont graduellement occupé ce territoire, y introduisant des concepts politiques, philosophiques et artistiques qui influencent toujours nos façons de penser. Voilà notre héritage gréco-romain. À noter ici que les Romains ont aussi fondé la capitale de la Bretagne romaine, mais la Brittanie se trouvait loin de la sphère d'influence de l'empire. Lorsque ce dernier a commencé à décliner, les peuples germaniques à l'est du Rhin, les fameuses tribus barbares des invasions du même nom, se sont déplacés vers l'ouest. Parmi eux, les Francs et les Burgondes se sont installés sur un territoire qui s'étendait sur la plus grande partie de la France d'aujourd'hui. Plus au nord, les Angles et les Saxons

ont débarqué en Brittanie, jetant les bases de ce qui allait devenir le royaume d'Angleterre. La Gaule, romanisée à un niveau beaucoup plus important que la Brittanie, allait pour toujours diverger de son voisin au nord de la Mare Britannicum. C'est pourquoi Lutèce ne sera jamais Londinium.

— Paris ne sera jamais Londres, c'est ça ? tenta Barbeau.

— Exactement. »

Barbeau ne put s'empêcher de penser aux incessants tiraillements qui affectaient les relations entre le Québec et la majorité anglophone du Canada. Soucieuse de faire avancer la discussion, elle demanda :

« La croix sur notre drapeau représente nos origines chrétiennes, n'est-ce pas ?

— Absolument. Le christianisme s'est propagé rapidement autour de la Méditerranée, et a pris son essor avec la conversion de l'empereur Constantin. Les valeurs judéo-chrétiennes vont alors transformer les peuples pour les siècles à venir. Le but de la vie change. Ce qui compte, c'est l'au-delà, le salut de l'âme. L'existence terrestre, le rang social et la richesse se subordonnent à cet idéal auquel tous aspirent.

— Cela a bien changé, fit observer Azul.

— Oh, pas tant que ça. On a mis Dieu au rancart, mais l'humilité face à la vie, le lien de solidarité entre les individus, la reconnaissance que nous appartenons tous à une grande famille, tous ces préceptes moraux subsistent chez votre peuple, comme chez plusieurs peuples d'origine chrétienne. »

Barbeau et Azul ne purent qu'admettre la véracité de cette affirmation. Les Québécois se soucient du climat, de l'environnement, de la faim dans le monde, des inégalités sociales, et même du sort des animaux. En cas de catastrophe, ils se serrent les coudes et travaillent ensemble pour aider ceux qui souffrent. Les artistes en vogue ne sont pas des stars que l'on vénère, et les politiciens qui réussissent ne s'élèvent pas au-dessus du peuple. Ce sont tous des membres de la famille, des gens qui s'assoient avec nous pour prendre un verre de vin le dimanche soir à *Tout le monde en parle* ou, bons joueurs, se soumettent avec humour aux railleries d'*Infoman*.

« Et… la fleur de lis dans tout ça ? questionna Azul.

— J'y arrive. On attribue généralement l'origine de ce symbole dans l'histoire de la France à Clovis 1er, roi des Francs. Selon une légende populaire, il aurait remplacé, au VIe siècle, les crapauds qui

ornaient son bouclier par trois fleurs de lis. Sa victoire contre une tribu ennemie, qui a immédiatement suivi, a renforcé la puissance du symbole dans l'esprit des gens. Pour distinguer la monarchie, ses successeurs ont tous adopté la fleur, dont les trois pétales pouvaient représenter la trinité chrétienne. Bref, votre drapeau incarne vos souches chrétiennes et votre allégeance originelle à la royauté française, les deux éléments fondamentaux qui animaient Jacques Cartier lorsqu'il a planté sa croix à Gaspé en 1534 et qu'il a nommé la nouvelle terre "Canada". »

Petit reprit sa place à la table, satisfait de son exposé. Barbeau profita de l'occasion pour faire signe de la tête à Azul, qui tenait son iPad à la main. Cette dernière activa l'appareil et présenta une photo du visage de Lessard au couple.

« Est-ce que vous avez eu des contacts, ou simplement vu cet homme, lors de votre séjour ?

— Non… non, je ne crois pas, dit Petit. C'est le mec qu'on a tué ?

— Mais si ! s'exclama Sandrine Robert. Regarde bien, là. Tu ne reconnais pas l'hurluberlu qui se trouvait à *La Butte de la Bête* ?

— Ah… oui, c'est possible. »

Au moment où les deux femmes allaient

demander des explications, Bienvenu Larose frappa à la porte du chalet de manière insistante. Quelques instants plus tard, il informait Barbeau de la situation au hangar du Cri et transférait les photos prises sur les lieux au iPad d'Azul. La détective expédia le reste de l'entrevue avec Petit et Robert, aidée par les commentaires du policier et les photos de *La Butte de la Bête*.

Vers 22 h, dans la soirée du 1er juin, le couple s'était rendu à la butte pour observer les aurores boréales. Lessard se trouvait déjà sur la plateforme, apparemment tapi dans un coin, immobile, fixant la pancarte photographiée plus tôt par Larose. Ignorant d'abord l'étrange personnage, Robert finit quand même par le saluer. Sans broncher, Lessard avait simplement répondu, d'un ton prophétique : « La bête arrive. »

Sur quoi ils le laissèrent seul et revinrent à leur chalet.

Barbeau remercia ses hôtes, en particulier Petit pour l'éclairage apporté à propos d'éléments méconnus de leur histoire. Au moment où la détective et ses collègues franchissaient le seuil de la porte, Sandrine Robert, qui avait assisté à l'échange entre les policiers, ajouta :

« Ce hangar du Cri dont vous parlez, il est visible de la butte, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Larose.

— La fenêtre y était éclairée ce soir-là.

— Le soir du 1er juin ? Vous en êtes sûre ? demanda Barbeau.

— Bien sûr que j'en suis sûre, rétorqua la femme. Il n'y avait pas une foule de choses à voir sur cette butte : le ciel, qui traçait d'ailleurs de magnifiques arabesques d'un vert scintillant, et la lumière blafarde d'une fenêtre isolée qui perçait à travers les arbres. Voilà. »

6. Félix Leclerc, *Le Tour de l'île*, dans *Tout Félix en chansons*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1996, p. 210.

14.

Les choses évoluèrent rapidement. Bienvenu Larose retourna se poster devant le hangar suspect, pendant que Barbeau s'activait au téléphone avec le poste de Radisson et le quartier général à Montréal. Elle obtint l'autorisation légale d'y pénétrer, une précaution nécessaire même si D'Amour en était le propriétaire, puisque l'entente qu'il avait avec le Cri demeurait un peu floue. En même temps, on allait amorcer des démarches auprès des autorités cries pour tenter d'identifier le mystérieux utilisateur des lieux et le localiser. Azul regagna le chalet qu'elle partageait avec Barbeau pour y récupérer le matériel de base dont elle aurait besoin pour la fouille du hangar. Les trois policiers se retrouvèrent face au bâtiment verrouillé vers 19 h. Larose, prêt à toute éventualité, avait extirpé un imposant coupe-boulon de son VUS. Utilisant les deux longs bras de l'instrument, il en resserra les mâchoires autour de l'anse du cadenas, qu'il sectionna net.

Avec prudence, gantés, ils ouvrirent toutes

grandes les deux portes et entrèrent. Azul menait le groupe, une caméra accrochée au cou. Avant même d'avancer, ils furent assaillis par une odeur caractéristique que la pathologiste reconnut immédiatement. Un effluve douçâtre, enivrant, pas du tout désagréable.

« De l'huile de lin. »

Barbeau repéra un interrupteur et illumina la pièce, non sans s'émerveiller que la baraque fût électrifiée. Larose réalisa immédiatement son erreur. Les taches foncées qui maquillaient la table de travail du Cri de différentes nuances de rouge n'avaient rien d'inquiétant. Amarante, bordeaux, rubis, coquelicot et carmin s'y côtoyaient dans un amalgame disparate. Une simple boite en carton, déposée sur le sol près d'un chevalet improvisé à partir de bois brut, contenait un assortiment de peinture à l'huile en tube : blanc titane, gris froid, gris chaud, noir d'ivoire, rouge cadmium, rouge vénitien, vermillon, ocre, chair et quelques autres. L'intérêt prépondérant pour les teintes rouges se confirmait sur quelques toiles appuyées contre le mur, sous la table de travail. L'artiste, tout probablement le Cri, avait un style bien particulier. Tous ses sujets, paysages ou animaux, étaient rendus dans ces mêmes teintes, celles-ci modifiées à l'infini par un savant mélange de couleurs neutres.

Une des toiles séchait à l'écart des autres, ce qui expliquait l'odeur forte qui régnait dans le hangar. Elle représentait une vue de la forêt de conifères, des épinettes noires étrangement empourprées sous l'œil de l'artiste. Un ciel étoilé chamarré de bandes rougeâtres s'abattant sur le panorama, telle une pluie volcanique, et un bâtiment à peine visible parmi les arbres ne laissaient aucun doute : l'auteur de l'œuvre s'était trouvé sur la *Butte de la Bête*… un soir où la bête rôdait hors de sa tanière.

« De la peinture ! On a fait tout ça pour de la peinture ! maugréa Larose.

— Pas du tout, corrigea Barbeau. Peinture ou pas, je ne crois pas que la présence du roman *Le Soleil des gouffres* soit le fruit du hasard. »

Azul, qui avait déjà pris des photos de la table et des objets qui l'encombraient, examinait de près les taches grenat qui maculaient le roman. Elle leva la tête vers ses collègues.

« Et je doute que ces taches soient de la peinture. »

Ils fouillèrent les lieux et recueillirent quelques échantillons pour analyses ultérieures. Le hangar ne servait pas uniquement d'entrepôt pour les objets vendus par *Pèlerinage au bout du monde*. Il

s'agissait aussi d'un endroit à l'abri des intempéries, pourvu d'électricité et bien approvisionné en outils, où le Cri pouvait effectuer diverses réparations sur du matériel de pêche et de trappage. On y trouva les fameux pieux en cours de fabrication : plusieurs bouts de branches rongées à une extrémité, d'autres sciés, d'autres déjà couverts d'un verni protecteur. Et de toute évidence, l'homme utilisait ce refuge pour exprimer son côté artistique.

Avant de quitter les lieux, Azul aménagea un minilaboratoire sur le capot du VUS de Larose : un tube de verre et son support, un compte-goutte, deux petites bouteilles de réactifs chimiques, un scalpel et une loupe. Après quelques manipulations qui débutèrent par le retrait de fibres de cellulose du roman suspect, et se terminèrent par l'apparition de cristaux caractéristiques, la pathologiste conclut :

« C'est bien de sang. Reste à savoir si c'est celui du Cri, de la victime… ou celui d'un castor. Le laboratoire nous le dira. »

15.

Seule une faible lueur bleuâtre éclairait la chambre. Celle-ci vacillait de temps à autre, en complicité avec un bruit feutré qui indiquait un mouvement dans la pièce adjacente. Barbeau, les yeux fixés sur les lattes de bois qui supportaient le matelas supérieur, enregistrait inconsciemment ces variations, mais n'y prêtait pas attention. Elle n'avait pas non plus touché au roman de Hamelin, qui attendait patiemment à ses côtés. Non pas que l'ouvrage ne l'intéressait plus, au contraire, elle ne pensait qu'à lui. Enfin, pas exactement à lui, mais à l'exemplaire maculé de sang trouvé chez le Cri.

Même si on devait en attendre la confirmation, elle avait peu de doute quant à l'origine de ce sang. Elle pouvait difficilement admettre la possibilité que le Cri ait eu soudainement envie de lire ce roman, en ait obtenu un exemplaire on ne sait où (Phéron avait affirmé qu'un seul manquait à son stock), et que cet exemplaire soit entré en contact avec une source de sang, tout cela sans aucun rapport avec le meurtre de

Lessard. Sandrine Robert avait vu de la lumière dans le hangar le soir où Lessard se trouvait dans les environs. Le Cri aurait-il eu un contact avec Lessard ce soir-là, menant éventuellement à un mobile pour le supprimer ?

D'un autre côté, si le Cri avait commis le crime, pourquoi diable avait-il subtilisé le roman souillé du sang de sa victime pour le placer bien en vue dans un bâtiment dont il était le seul à posséder la clé ?

La lumière bleuâtre s'agita prestement. Dans la chambre adjacente, Azul avait déposé son iPad.

« Tu sais cette pancarte à la butte à propos des aurores boréales, de la bête et de tout le tralala, commença-t-elle.

— Oui, quoi ?

— Le texte contient 666 caractères, signes de ponctuation inclus.

— Vraiment ? Une autre brillante idée publicitaire de D'Amour, je suppose.

— Je me demande si Lessard l'avait réalisé.

— Ça m'étonnerait. Si tu veux mon opinion, le bonhomme n'avait plus toute sa raison. »

On avait scellé les échantillons recueillis lors de la fouille. Ceux-ci allaient être expédiés à Montréal par avion tôt le lendemain matin. Des policiers

supplémentaires avaient quitté Radisson pour patrouiller le long de la Transtaïga. L'agent Pete Moss était revenu à Caniapiscau tard en soirée. L'existence d'un suspect qui rôdait dans la région avait déclenché tout ce branlebas.

« Tu vas toujours à la centrale Brisay demain ?

— Oui, aussi bien en finir avec cet aspect de l'enquête. De toute façon, je ne me vois pas parcourir la forêt à la façon d'un coureur des bois dans l'espoir de retrouver le Cri. On devra attendre qu'il se pointe quelque part.

— Tu veux que je reste ici ?

— Non, non, profite un peu du plein air et fais ton pèlerinage. Tu ne veux pas décevoir ton biologiste. Bienvenu et Pete Moss vont demeurer dans le coin, au cas où notre homme déciderait de se montrer le bout du nez. »

Histoire de chasser vampires, castors et artistes-peintres passionnés de rouge de son esprit, Barbeau opta finalement pour un peu de lecture. Elle alluma la vieille lampe et s'empara de son exemplaire du *Soleil des gouffres*. Elle n'arriva cependant pas à s'engager pleinement dans le récit, pourtant d'un charme irrésistible. Elle s'imaginait Lessard, tenant en main ce même roman, quelques instants avant sa

mort. Où en était-il ? Quel passage fut son dernier contact avec la littérature ?

Elle se mit à fureter d'une page à l'autre, dans le désordre, rapaillant phrases et paragraphes au hasard dans le but irrationnel d'y voir plus clair. Finalement, elle se buta à la « Pensée Intolérable »[7], un concept introduit tard dans le roman de Hamelin. Une terrifiante pensée, enfouie profondément dans l'esprit de chacun, qu'on se doit de réprimer aussitôt qu'elle point à la surface. Elle considéra la condition de Lessard, en proie à une telle pensée qu'il n'arrivait plus à museler. La bête se terrait en lui, envahissait de plus en plus son esprit, perturbait son comportement. Peut-être devenait-il dangereux, s'appropriant graduellement les attributs sanguinaires du lycanthrope. Quoiqu'il en fût, Barbeau se désolait à l'idée que l'homme n'eût d'autres avenues, en guise de soutien, qu'un vulgaire tatouage et un exil sur une ile au bout du monde.

Elle déposa le roman, éteignit, et se résigna à affronter la nuit.

Quelques heures plus tard — à peine quelques minutes dans son esprit —, elle ouvrit péniblement les paupières, tirée du sommeil par un bruit inhabituel qui mourut avant qu'elle ne prenne totalement conscience de la réalité. Avait-elle rêvé ?

La chambre ne semblait plus aussi sombre que la veille. Elle avait laissé les rideaux écartés et la fenêtre entrouverte, permettant à l'air frais de pénétrer à travers la moustiquaire. L'aube se pointait déjà. Fidèle au poste, l'orchestre aviaire accordait ses syrinx.

Dépitée à l'idée de devoir s'extirper de sa couche, elle allongea le bras et saisit son iPhone près de la lampe de chevet. L'appareil, réveillé abruptement, répliqua en affichant l'heure en gros caractères. Barbeau écarquilla les yeux. *Quoi ? Mais dans quel pays suis-je donc tombée ?* Le téléphone regagna promptement sa position première et la détective se retourna face au mur, bien décidée à profiter du reste de la nuit.

C'est à ce moment que le bruit se fit de nouveau entendre. Un genre de martèlement très rapide qui provenait de l'extérieur, à proximité de sa fenêtre. Éveillée, elle perçut cette fois très clairement le staccato. Non seulement elle le perçut, mais à la faveur d'un documentaire télé vu récemment, elle l'identifia : un pic. Elle ne s'y connaissait guère en matière de volatiles. Les chants pourtant variés de ces innombrables habitants du ciel ne lui semblaient rien de plus qu'une cacophonie impossible à déchiffrer. Même chose pour le coloris des plumes. Le pic, par contre, produisait un son distinctif. Un

bruit qui n'avait rien à voir avec son talent musical, mais qui témoignait du travail acharné de celui qui s'occupait constamment à menuiser les forêts à l'aide de son bec conique.

Il existait plusieurs espèces de pics. La faible intensité du son associé au forage lui fit suspecter une espèce de petite taille. Le martèlement reprit. S'agissait-il d'un mâle ou d'une femelle ? Le documentaire avait insisté sur ce qui les distingue. Curieuse, elle se leva, s'approcha de la fenêtre sur la pointe des pieds, et scruta les quelques arbres à proximité. Elle finit par détecter un mouvement sur le tronc de l'un d'eux, à peine à quelques mètres de sa position. L'oiseau noir et blanc, au bec très court, grimpait à la verticale en s'agrippant à l'écorce rugueuse. Ayant finalement trouvé un endroit propice à tarauder, il s'arrêta net, détourna la tête pour un instant, et reprit son travail. Malgré la pénombre, Barbeau avait pu observer la tache rouge à l'arrière de son petit crâne rayé. *Un pic mineur mâle !*

Fière de son boulot d'ornithologue amateur, elle ferma la fenêtre, faisant taire la nature qui s'éveillait, et retourna vers son lit. Seule la respiration profonde d'Azul

se faisait entendre de l'autre côté du mur. Confrontée au silence relatif de la pièce, elle se demanda comment elle arrivait à tolérer sans problème le vacarme de la ville, alors qu'elle sentait le besoin de s'isoler de la musique apaisante de la taïga. Persuadée que quelque chose ne tournait pas rond dans sa tête, elle fit volteface — au sens propre et figuré — et entrouvrit de nouveau la fenêtre, avant de se mettre au lit. Le brouhaha matinal ne l'empêcha pas de tomber dans un profond sommeil.

Comme le jour précédent, Azul fut la première dans la cuisine. Barbeau ne la rejoignit que plusieurs minutes après que l'odeur du café eut suffisamment stimulé son bulbe olfactif. Elles avalèrent rapidement un petit déjeuner frugal et échangèrent peu, chacune devant se préparer pour son périple respectif. Bienvenu Larose devait conduire Barbeau et le pilote de l'hélicoptère à l'aérodrome, tandis que D'Amour devait prendre Azul et Bernard Ledoux pour les amener à un quai sur le lac Pau, où attendait l'hydravion qui allait les transporter sur les lieux du pèlerinage. Barbeau avait demandé à Larose de continuer à surveiller les environs pour la présence du Cri, et aussi d'effectuer certaines vérifications auprès de *Pèlerinage au bout du monde* concernant les activités qui s'étaient déroulées pendant la soirée du 1er juin, soirée où plusieurs personnes s'étaient

apparemment retrouvées aux alentours de la *Butte de la Bête*.

7. Louis Hamelin, *Le Soleil des gouffres* (Chapitre *Tollan*). Montréal, Boréal, 1996.

16.

Il faisait un temps superbe, ce qu'apprécia grandement Barbeau, hypersensible aux soubresauts qu'agrémentent généralement les déplacements en hélicoptère qui ont lieu lors de perturbations atmosphériques. Cela lui permit d'admirer le grandiose paysage qui s'étendait à perte de vue sous l'appareil.

Le parcours fut de courte durée. Ils avaient volé plus ou moins vers le sud, longeant la périphérie du réservoir de Caniapiscau jusqu'à un endroit où, tel un pseudopode, une section du bassin pénétrait plus profondément à l'intérieur des terres vers l'ouest. Ils suivirent cette direction et se retrouvèrent peu après à la hauteur de *La Vingt-Septième Lettre*, l'ile n° 44 du pèlerinage, la plus occidentale des iles de l'archipel. Ils continuèrent vers ce qui semblait d'abord n'être qu'un cul-de-sac, mais qui en s'approchant davantage révélait des installations plus complexes. Plusieurs digues, dispersées çà et là sur une distance de plusieurs kilomètres, bloquaient

le flux des eaux. Une route courait sur la crête du barrage principal : la Transtaïga. La route de la bête entamait ici les quelque quatre-vingts derniers kilomètres de son long parcours.

Barbeau bénéficiait d'une vue imprenable sur l'évacuateur de crues, situé sur sa droite. Au moment où ils allaient traverser à l'aval de l'ouvrage, elle remarqua un homme coiffé d'un casque de sécurité blanc, debout près d'une camionnette arrêtée aux abords de la route. Celui-ci saluait l'hélicoptère de la main. Le paysage changea rapidement, pour faire place à une vaste vallée où un cours d'eau méandreux se frayait un chemin. L'effluent s'écoulait à partir d'un bâtiment situé au pied du barrage : la centrale Brisay, une construction hétéroclite surmontée et entourée d'une forêt d'éléments, pylônes et autres, qui servaient à la transformation et au transport d'électricité. Un peu en retrait de la centrale et d'un stationnement se trouvait un grand cercle blanc avec en son centre la lettre H. Le pilote y posa l'appareil.

Une camionnette aux couleurs d'Hydro attendait Barbeau à proximité. Sans quitter son véhicule, la conductrice, une jeune femme dans la trentaine à la silhouette athlétique et aux cheveux bruns coupés ras, se présenta :

« Sylvie Thériault, adjointe technique du directeur. Venez, monsieur Lacroix vous attend là-haut. »

Elle avait pointé vers le sommet du barrage, qui se dressait telle une falaise à ce qui sembla à la détective n'être qu'à quelques pas. Elle chassa de son esprit les images cataclysmiques qui résulteraient d'une défaillance catastrophique de l'immense digue. La mer en furie aurait tôt fait d'effacer toute trace de sa visite à Brisay. Elle contourna le véhicule et prit place dans le siège du passager.

Alors que la camionnette s'engageait sur la route escarpée qui dessinait une longue courbe à partir de la centrale jusqu'au niveau de la Transtaïga, Barbeau se demanda pourquoi cette rencontre allait se tenir à l'extérieur. Elle avait déjà conclu que l'homme qui l'avait salué de la main quelques instants plus tôt n'était nul autre que Robert Lacroix, le directeur de la centrale.

Lacroix se trouvait au centre du barrage, appuyé sur le garde-corps, le regard tourné vers le réservoir de Caniapiscau, dont la surface scintillait sous le soleil éclatant. Thériault stoppa le véhicule à sa hauteur.

« Voilà. Je vous revois tantôt. »

Barbeau comprit qu'elle devait descendre. Ce qu'elle fit. Aussitôt la portière fermée, Thériault manœuvra de façon à faire demi-tour et abandonna sa passagère sur la route de gravier. Elle s'approcha de Lacroix, qui finalement se retourna pour l'accueillir.

« Détective Barbeau ! lança-t-il avec enthousiasme. Robert Lacroix. Pardonnez-moi, j'étais perdu dans mes pensées. Ce paysage me captive, je ne m'en lasse jamais. »

Ils se serrèrent la main. L'homme devait avoir près de la soixantaine, et arborait une barbe grisonnante quelque peu hirsute qui dissimulait des traits délicats. Le regard bienveillant lancé par des yeux allumés, céruléens, exerçait un pouvoir apaisant. Barbeau eut l'impression de se retrouver devant son père. Elle se sentit rassurée de rencontrer une figure familière dans ce monde étrange qu'elle tentait d'apprivoiser depuis quelques jours.

« L'agent Larose m'a informé que c'était votre première fois dans le nord du Québec. Je sais bien que ce sont des circonstances très malheureuses, et que vous cherchez des réponses… pauvre Armand… jamais je n'aurais cru… mais j'ai pensé que vous aimeriez profiter d'une visite des lieux. »

Barbeau jugea d'abord inapproprié pour elle de se

comporter en touriste, alors qu'elle devait enquêter à propos d'un homicide. Elle faillit répondre à Lacroix en conséquence, mais elle se ravisa. La présence de Lessard à Brisay était liée aux opérations de la centrale. Christiane Lessard avait elle-même visité ces installations la veille du départ de son mari. Une meilleure connaissance de l'endroit ne pouvait que l'aider à situer les évènements qui s'étaient déroulés pendant le séjour du couple.

« D'accord. »

Lacroix parut ravi de cette réponse, tel un enfant qui s'apprête à présenter sa plus belle réalisation dans une expo-sciences. Il se tourna de nouveau en direction du réservoir et invita Barbeau à s'approcher du parapet. Elle s'exécuta avec prudence, s'agrippant à deux mains à la rampe métallique, comme si elle anticipait l'arrivée soudaine d'une rafale qui la ferait basculer.

« Cet endroit est probablement le plus approprié pour vous offrir une vue d'ensemble du projet de la Baie-James. Vous connaissez le rôle principal d'Hydro et de ses filiales.

— Fournir l'électricité à la population.

— Fournir une "alimentation électrique fiable et des services de grande qualité", dit-il en mimant les

guillemets. Ça, ce n'est que la mission de la société, ce qu'elle s'efforce d'atteindre et de maintenir. »

Il fixait maintenant le réservoir, en silence. Barbeau bénéficiait d'une autre occasion de tenter une réponse. Elle s'abstint, certaine que cette réponse était sur le point de venir de toute façon.

« Le travail le plus crucial, le plus gargantuesque en termes d'impact humain et financier, n'est pas la gestion de l'électricité, mais bien la gestion de l'eau, la première ressource naturelle du Québec. »

Barbeau se remémora les épisodes récents d'inondations printanières qui avaient affecté plusieurs régions de la province, au point où on avait dû demander l'aide de l'armée. Presque à chaque jour, les médias nous avaient alors présenté un porte-parole d'Hydro qui répondait aux questions des journalistes à propos du débit ou du niveau anticipé de telle ou telle rivière, et du bienfondé des décisions prises concernant le volume d'eau restitué par les barrages qui parsemaient ces cours d'eau.

« Considérez le territoire de la Baie-James avant les années soixante-dix. Pour les besoins de la discussion, imaginez la lettre O, suivie de trois traits horizontaux et d'un trait vertical. »

Il dessina les figures dans le vide avec son index : O ≡ |.

« Chacun des traits correspond à une rivière importante qui draine une superficie de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres carrés, les bassins versants naturels du territoire de la Baie-James. Cent-cinquante à deux-cents kilomètres de distance séparent les rivières représentées par les traits horizontaux. Ces rivières coulent de l'est vers l'ouest sur des centaines de kilomètres, pour finalement se jeter dans la baie d'Hudson ou la baie James, représentées par la lettre O. Ce sont, du nord au sud, les rivières de la Grande Baleine, Grande Rivière, et Eastman. À l'est de ces rivières, le relief change. L'écoulement des eaux prend la direction du nord. Le trait vertical représente la rivière Caniapiscau, qui se jette dans la baie d'Ungava via la rivière Koksoak. »

Il se tourna vers son interlocutrice.

« Vous me suivez toujours ? »

Barbeau acquiesça de la tête.

« Après études de toutes sortes, on a décidé que la Grande Rivière, avec sa dénivelée de plus de cinq-cents mètres, occuperait le centre du complexe hydroélectrique. Pour en augmenter le débit, et donc la puissance qu'on pourrait en tirer, on allait projeter d'y détourner les eaux de la rivière Eastman et ses affluents, ainsi qu'une partie des eaux de la rivière

Caniapiscau. Des travaux pharaoniques dans un environnement inhospitalier et difficile d'accès. »

Barbeau reconnut la fierté dans la voix de Lacroix, un sentiment aussi exprimé plus tôt par Bienvenu Larose, lorsqu'il décrivait le courage de son grand-père prospecteur et homme des bois.

« Ce qui se trouve devant moi, risqua Barbeau, ce sont les eaux de la rivière Caniapiscau.

— Oui, en quelque sorte. À l'époque, la rivière coulait à quelques kilomètres d'ici et reliait plusieurs lacs. Pour éventuellement assurer un transfert vers la Grande Rivière et avoir une capacité suffisante pour jouer un rôle de régularisation, il fallait rehausser le niveau d'eau et créer un vaste réservoir. Pour y arriver, on a dû construire deux barrages et quarante-et-une digues, tous des ouvrages en remblai. »

Anticipant la question, il ajouta :

« On appelle "barrages" les digues qui bloquent les principales rivières, plutôt que de simplement empêcher les débordements dans des zones adjacentes. »

Il enchaina aussitôt :

« Nous nous tenons sur l'une de ces digues. Les deux barrages se trouvent à près de quatre-vingt-dix kilomètres au nord-est, à l'aménagement Duplanter.

Leur rôle a consisté à bloquer le cours de la rivière Caniapiscau vers la baie d'Ungava. La Transtaïga se termine à proximité de Duplanter, mais les travaux ont commencé avant la construction de cette section de route. On a dû se rabattre sur une route d'hiver et un pont aérien. Un gigantesque casse-tête logistique, considérant l'étendue de ces travaux. À cet endroit, la rivière Caniapiscau se scindait en deux branches, séparées par une ile — l'ile Duplanter. On a érigé un barrage sur chacune des branches. L'ile Duplanter abrite maintenant l'évacuateur de crues qui permet d'évacuer l'excès d'eau du réservoir qui résulte des fluctuations saisonnières.

— Ouah ! Pas une mince affaire ! Combien de temps pour faire tout ça ?

— Oh, je dirais six à sept ans, de 1976 à 1983. Les travaux dans le secteur Brisay ont débuté en 1979. Le remplissage du réservoir a commencé en octobre 1981, une opération qui a duré plusieurs mois. Ce n'est qu'en 1984 qu'on a finalement laissé les eaux s'engager dans le long trajet qui mène à la baie James.

— Et votre centrale pouvait alors commencer à fonctionner.

— Oh, non, loin de là. On a développé le complexe hydroélectrique de la Baie-James en deux

phases. La première phase, celle dont nous parlons depuis tantôt, ne comprenait que trois centrales : LG-2, LG-3 et LG-4, tous sur la Grande Rivière. On a construit la centrale Brisay au pied de la digue sur laquelle nous nous trouvons entre 1989 et 1993.

— Ah, alors il y avait quoi, ici ? Seulement la digue et l'évacuateur de crues ?

— Oui et non. Tout d'abord, en prévision de la phase 2, les constructeurs de la digue se sont assurés d'inclure les prises d'eau de la future centrale. »

Il avait pointé vers un ouvrage qui émergeait des eaux aux abords de la route, un bâtiment rectangulaire de quelques dizaines de mètres de longueur, aligné avec la centrale en contrebas.

« Les prises d'eau ?

— La centrale Brisay possède deux groupes turbines-alternateurs. Comme pour les autres centrales, une conduite forcée souterraine bétonnée de plusieurs mètres de diamètre alimente chacun des groupes. Ces conduites s'enfoncent dans le roc à partir de leur prise d'eau respective, située à bonne profondeur sur le côté amont de la digue. Ce que vous voyez là-bas, ce sont les installations utilisées pour la mise en place des grilles à débris qui protègent ces prises d'eau. Elles abritent aussi les

treuils à câbles qui permettent au besoin d'abaisser les vannes pour limiter le débit. »

Lacroix pointa vers l'évacuateur de crues, dont l'entrée se trouvait juste au-delà de ces installations. Une tranchée creusée dans le roc, bloquée par un système de vannes, qui dirigeait l'excès d'eau du réservoir vers la vallée en aval de la digue.

« Comme je vous le disais, l'évacuateur de crues du réservoir de Caniapiscau se trouve sur l'ile Duplanter. Les évacuateurs de crues sont destinés à une utilisation occasionnelle, et permettent de rejeter l'excédent d'eau dans le cours naturel de la rivière, dans ce cas la rivière Caniapiscau. Ce qui est devenu un évacuateur de crues à Brisay jouait un rôle différent avant la construction de la centrale : celui d'ouvrage régulateur. Il permettait de contrôler l'apport d'eau qui provenait du réservoir de Caniapiscau pour continuer vers les autres installations hydroélectriques, et éventuellement la baie James. Un tel ouvrage fonctionne généralement en permanence. »

La physique et l'ingénierie ne faisaient pas partie des préoccupations de la détective. Elle devait cependant admettre que Lacroix s'en tirait bien avec ses explications. Il indiqua sa camionnette.

« Venez. Nous allons regarder en aval. »

Le déplacement ne fut pas long. Ils roulèrent dans la direction d'où Barbeau était venue, jusqu'à un belvédère qui servait de point d'observation sur la centrale et la vallée qui s'étendait à perte de vue. Lacroix stationna de façon à profiter de cette vue sans devoir sortir du véhicule.

« Vous vous souvenez de nos trois traits horizontaux, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Du nord au sud, les rivières de la Grande Baleine, La Grande et Eastman.

— C'est bien ça, bravo ! Pour ce qui est de la phase 1, il fallait amener l'eau du réservoir vers nos trois centrales sur la Grande Rivière. Si on prend la Transtaïga comme référence, LG-2 se trouve au début de la route, viennent ensuite LG-3 au kilomètre 100, et LG-4 au kilomètre 306. Ici, à Brisay, nous sommes au kilomètre 582. Il fallait donc rejoindre LG-4.

— Et… ce que nous voyons devant nous, c'est la Grande Rivière ?

— Non. La Grande Rivière bifurque vers le sud-est un peu après LG-4. Presque au même endroit, la rivière Laforge, en provenance du nord-est, se jette dans celle-ci. À partir de Brisay, les eaux du réservoir de Caniapiscau se dirigent vers le nord-ouest pour former ce qu'on appelle le bassin

Fontanges, qui s'étend sur une cinquantaine de kilomètres. À l'extrémité nord, celui-ci empiète sur le bassin versant de la rivière de la Grande Baleine, mais une vingtaine de digues redirigent le flot vers l'ouest, où un ouvrage de sortie permet une connexion avec la rivière Laforge, et de là avec LG-4 sur la Grande Rivière. Et cela complète le lien entre le réservoir de Caniapiscau et la baie James. On a mis la centrale LG-2 en service en 1979 ; LG-3 en 1982 ; LG-4 en 1984. Évidemment, chacune de ces centrales possède son propre réservoir, avec tout ce que cela implique en construction de digues. Les réservoirs de LG-2 et LG-3 ont un volume équivalent à celui de Caniapiscau. »

Lacroix fit une pause pour laisser à Barbeau le temps d'absorber ces détails. Elle accrocha sur la question des digues. Seules certaines de ces digues méritaient le nom de « barrage ». Et seuls les barrages semblaient dignes d'intérêt pour la population, particulièrement lorsque ceux-ci étaient associés à une centrale hydroélectrique dont tous connaissaient le nom. Les autres digues, beaucoup plus nombreuses, demeuraient des parents pauvres, plus près du domaine des castors que de celui des hommes. Cela faussait l'impression qu'on se faisait de l'étendue des travaux effectués. « La nomination est un acte métaphysique d'une valeur absolue »,

disait Sartre. Les choses n'existent pas dans l'imaginaire des gens avant d'être nommées.

« Combien a-t-on construit de digues à la Baie-James ?

— Plus de deux-cents en phase 1 seulement. Et plusieurs autres en phase 2, quand on a ajouté deux centrales sur la rivière Laforge, entre le bassin Fontanges et LG-4. »

Alors que Lacroix redémarrait le véhicule et rejoignait la Transtaïga, Barbeau prenait de plus en plus conscience de l'immensité du travail qui s'accomplissait déjà sur le territoire de la Baie-James au moment où elle faisait ses premiers pas dans Taillon. Elle regrettait cette méconnaissance et s'en voulait d'avoir négligé de rendre hommage aux pionniers de cette époque.

Ils arrivaient au niveau de la route qui descendait vers la centrale, à droite. Avant de s'y engager, il pointa vers la route qui se trouvait en face de celle-ci, à gauche.

« Le complexe résidentiel est par là. Nous vous y amènerons plus tard. »

Alors qu'ils s'approchaient du stationnement, Barbeau demanda :

« Qu'en est-il du trait horizontal le plus au sud, la rivière Eastman ?

— Le détournement de la rivière Eastman vers le nord faisait partie de la phase 1. Et encore une fois, on avait affaire à un gigantesque projet. Trois barrages ont bloqué respectivement la rivière Eastman et les rivières Opinaca et Petite Opinaca, situées un peu plus au nord, ce qui a engendré la création de l'immense réservoir Opinaca. Après un parcours de plusieurs dizaines de kilomètres, les eaux aboutissent finalement dans le réservoir qui alimente LG-2. Plus récemment, on a construit de nouvelles centrales sur ce trajet : Eastman-1, Eastman-1-A (maintenant Bernard-Landry) et Sarcelle. »

Barbeau sourit au nom de Bernard Landry. Quelqu'un, quelque part, avait compris l'importance de ces grandes réalisations qu'elle avait toujours ignorées. Suffisamment, en tout cas, pour y adjoindre le nom des plus grands personnages que le Québec ait connus.

« Et avant que vous ne le demandiez, continua Lacroix, les projets de centrales sur la rivière de la Grande Baleine ont failli se réaliser, mais ont été annulés suite à l'opposition des Cris et des groupes environnementaux. »

17.

Le DHC-3 Otter s'arracha lourdement de la surface calme du lac Pau. *Au moins, on peut voler !* pensa Azul. Peu craintive en ce qui avait trait aux transports aériens, elle avait tout de même vu de près les effets d'un écrasement d'avion sur le corps humain. Et, surtout, elle avait constaté que dans le cas des avions de brousse, les intrépides pilotes « oubliaient » parfois certaines règles de sécurité de base, comme le poids maximum permis au décollage. Le Otter était un gros monomoteur, capable d'accueillir jusqu'à dix passagers — un

siège de chaque côté d'une allée centrale, répété cinq fois. Dans celui-ci, on n'avait conservé que les deux paires de sièges à l'avant pour faire place aux bagages à l'arrière, en particulier les deux canots pneumatiques. Azul, assise dans la première rangée au côté de Bernard Ledoux, avait cru bon d'évaluer mentalement le poids de ces bagages versus le poids qu'auraient atteint les sièges manquants et leurs éventuels passagers. Tout semblait respecter les normes.

La distance qui séparait les passagers et le bruit ambiant ne favorisaient pas le dialogue. Chacun se contenta d'admirer le paysage, incluant Louis D'Amour, qui était assis derrière Azul. Cette dernière ne connaissait pas leur destination exacte. Elle avait préféré que le choix de Bernard Ledoux demeure une surprise jusqu'à la dernière minute, histoire d'éviter une introspection dirigée anticipée. À peine quelques instants après le décollage, l'appareil survolait déjà le secteur est du fer à cheval que dessinait le réservoir de Caniapiscau. Ils longèrent la presqu'ile *Le Point de Mire* à leur droite, un indice que la destination choisie se trouvait vers la fin du parcours, en direction du *Paradis Perdu*, l'aboutissement des pérégrinations des éventuels pèlerins.

Une vingtaine de minutes plus tard, l'avion

commença à perdre de l'altitude et amerrit sans encombre entre les nombreuses iles qui parsemaient le territoire. Une fois les secousses calmées et la vitesse stabilisée, l'appareil pointa son nez vers une des iles à proximité et glissa en douceur jusqu'à rejoindre l'extrémité d'un quai similaire à celui vu par Azul lors de son incursion sur *Le Soleil des Gouffres*.

D'Amour demanda à ses deux clients de débarquer, pendant que lui et le pilote s'occuperaient de sortir les bagages et de préparer les canots pneumatiques. Il leur expliqua qu'ils devaient quitter cette ile aussitôt après, en sa présence, une façon pour lui de s'assurer que tout fonctionnait correctement avant de laisser les pèlerins à eux-mêmes. L'introspection dirigée allait devoir attendre à l'ile suivante. Finalement, il pointa en direction d'une brèche sur la rive boisée.

« La cabane est par là. Vous en trouverez une identique sur chacune des iles. Vous pouvez y faire un tour, au cas où vous auriez des questions avant mon départ. »

Azul avait bien sûr déjà visité une telle cabane, mais accompagna tout de même Ledoux sur le court sentier. Évidemment, les circonstances différaient, et elle ne s'attendait pas à y rencontrer un cadavre

empalé. Elle anticipait par contre y trouver une affiche à gauche de la porte qui indiquait le nom et le numéro de l'ile. Elle ne fut pas déçue : « 95 — L'Indigo Nuit ». L'intérieur était plus que modeste : deux lits de camp, deux chaises et une large tablette qui tenait lieu de table, sur laquelle était posé *Indigo nuit*[8], un recueil de poésie signé Christiane Frenette. Les latrines se trouvaient à l'extérieur, à peu de distance derrière la cabane. Il n'y avait pas de poubelle. Les pèlerins devaient rapporter tout déchet généré lors de leur séjour.

De retour sur le sentier, Azul, quelques pas derrière Ledoux, ne put s'empêcher de sourire devant l'accoutrement du biologiste. Celui-ci semblait s'être préparé pour un safari en Afrique : chemise kaki dotée de quatre grandes poches, short kaki, chapeau kaki à large bord, et bottes kaki parfaites pour le désert. Elle s'était contentée d'une paire de jeans, d'un teeshirt et d'un coton ouaté. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de se découvrir les jambes dans cet insectarium en plein air. Elle souhaita que le pauvre homme ait fait provision de produits antimoustiques.

Une fois tout en place, D'Amour donna ses dernières instructions : connexion des réservoirs d'essence ; démarrage et arrêt du moteur ; opération du téléphone satellitaire et obligation de

communiquer avec lui entre 16 h et 18 h ; obligation de porter une veste de sauvetage en tout temps sur l'eau ; rappel du lieu où ils devaient passer la nuit (l'ile n° 100 pour Azul, n° 101 pour Ledoux) ; lieu et heure du rendez-vous pour le retour (l'ile n° 100, vers 10 h). Il remit aussi à chacun un appareil GPS, accompagné d'une liste des iles et de leurs coordonnées.

Peu après, les deux canots pneumatiques s'éloignaient du quai et prenaient la direction de l'ile n° 96. Le vrombissement du Otter se fit entendre quelques minutes plus tard, puis s'éteignit lentement, pour finalement se taire. Ils étaient seuls. Le pèlerinage débutait. Azul, toujours résolue à maintenir le suspense, avait évité de consulter la liste des iles et se contentait de suivre le canot pneumatique de son partenaire.

Ils se rendirent sans incident à l'ile n° 96 et amarrèrent les embarcations au quai. Ils débarquèrent sur la grève, se dégourdirent un peu les jambes et se façonnèrent des sièges à l'aide de moellons et bouts de branches qui jonchaient le terrain. Ils se trouvaient dans une situation quelque peu incongrue. On s'attendait d'eux qu'ils entament une introspection dirigée inspirée par le nom de l'ile, ou par l'ouvrage qui en fut l'inspiration. C'était une démarche hautement personnelle. Azul s'interrogea

à propos de la manière dont leur duo inédit était censé procéder. Il lui semblait ridicule de s'introspecter côte à côte en silence, plutôt que de profiter de ces courts moments ensemble pour échanger. Ils ne pouvaient non plus s'attarder sur une ile en particulier s'ils voulaient se rendre à leur destination dans les temps alloués. Ce n'est que sur les iles où ils passeraient la nuit qu'ils auraient le loisir de laisser vagabonder leurs pensées et peut-être lire les ouvrages précurseurs. Elle constata que Ledoux semblait aussi un peu désemparé, feignant s'intéresser au moindre bruit de la nature, dans la mesure où cet intérêt n'orientait pas son regard en direction d'Azul.

« Bon, le temps est venu pour toi de me dire le nom de cette ile », déclara Azul.

Elle jugeait maintenant approprié de tutoyer cet étranger avec lequel elle était partie en expédition, au grand dam de Barbeau. Ledoux sembla soulagé qu'elle ait brisé la glace. Il retira son couvre-chef et le posa sur le sac à dos qu'il avait placé devant lui, libérant ses boucles dorées.

« Alors voilà, je connais bien l'ouvrage que cette ile immortalise, et c'est la raison pour laquelle je voulais que notre aventure débute ici. L'ile se nomme *L'Avant-Dernier Dodo*. »

Il fixait Azul, en attente d'une réaction. Comme elle ne venait pas, il ajouta :

« Vous voul… tu veux sans doute y réfléchir en privé. Je peux m'éloigner un peu. »

Il allait se lever, mais Azul posa une main sur son bras.

« Non, non, pas du tout. Je favorise une discussion dirigée, un genre d'introspection collective. Laisse-moi seulement y penser quelques instants. »

En vérité, elle n'avait pas eu à chercher l'inspiration, car le sens du terme lui était venu immédiatement. L'avant-dernier dodo présumait, ou plutôt exigeait, l'existence d'un dernier dodo. Peut-être était-ce à cause de son métier, ou encore en souvenir de ce moment poignant où elle avait dû expliquer l'inexplicable à sa jeune nièce qui souffrait d'un cancer, mais le dernier dodo ne pouvait signifier qu'une chose : la mort. Par conséquent, l'avant-dernier dodo désignait la dernière nuit avant la mort. Ou avant « sa » mort ! Cette alarmante interprétation avait surgi sans crier gare, comme un migrant qui déjoue la surveillance et traverse le Rio Grande. Elle eut un frisson. D'où lui venait cette idée lugubre ? L'inconscient n'a pas toute sa tête, elle le savait bien. Celui-ci avait probablement agencé certains faits disparates pour en tirer une conclusion simpliste :

dodo, mort, meurtrier en liberté, ile déserte, un inconnu… DANGER.

Elle rejeta l'idée qu'elle se trouvait en danger et en attribua le blâme à Barbeau, qui en avait implanté les germes. Elle offrit plutôt la première interprétation et décrivit les derniers jours de sa nièce. Ils passèrent alors plusieurs minutes à spéculer sur ce qui occupe les pensées d'une personne qui sait qu'elle entreprend sa dernière nuit, présumant que cette personne a toujours l'esprit clair, non embrumé par de quelconques drogues. Comme ces prisonniers dont l'attente dans le couloir de la mort arrive à terme, avait suggéré Azul. Oui, mais ceux-ci ne quittent pas un monde très joyeux, avait observé Ledoux, et cela peut influencer leur réflexion. Les deux scientifiques évacuèrent rapidement la religion et ses promesses d'une nouvelle vie de béatitude, mais admirent que plusieurs s'y cramponneraient. Ils gardèrent pour eux la vague impression qu'ils succomberaient eux-mêmes à cette idée dans les derniers moments, à l'instar de ceux qui se procurent une assurance voyage une fois à l'aéroport.

Puis vint la discussion concernant l'angoisse associée à l'inconnu qui s'annonce. Les gens ne craignent pas la fin de leur vie, ils craignent de vivre leur fin. Cette préoccupation accaparerait

certainement le mourant lors de sa dernière nuit. Souffrirai-je d'une douleur insupportable, ou de panique incontrôlable devant une incapacité à reprendre mon souffle ? Une pensée intolérable qui hante la plupart des gens. Les unités de soins palliatifs ont peine à convaincre la population qu'ils peuvent leur assurer un passage serein dans l'autre monde, d'où le fort appui pour l'aide médicale à mourir. Et même là, ce n'est pas suffisant pour calmer l'appréhension. Serai-je en mesure de la réclamer à temps ? Les médecins acquiesceront-ils, eux qui approuvent ou non sans devoir en subir les conséquences ?

« La capacité de raisonner des humains est une arme à deux tranchants, conclut Ledoux. Un animal ne se poserait pas toutes ces questions à propos de sa vie. Ni à propos de la vie de ses proches, d'ailleurs. Car cela fait aussi partie des préoccupations du mourant. Comment ma famille et mes enfants vont-ils survivre à mon départ ? Un animal passerait sa dernière nuit comme toutes les précédentes, insouciant de son avenir.

— Nous devrions tous posséder un bouton enfoui quelque part sous la peau, déclara Azul. Chacun pourrait activer son bouton à sa guise, comme le capitaine Kirk dans *Star Trek* lorsqu'il déclenche la *self-destruct sequence*. Cinq minutes pour changer

d'avis, sinon pouf ! On disparait pour toujours. Sans douleur.

— Ça ne changerait rien.

— Ah non, pourquoi ?

— Parce que Kirk doit obtenir l'accord de Spock avant d'amorcer l'autodestruction. »

La réplique fit rigoler Azul. Elle accordait beaucoup d'importance à l'imagination, et aimait que Ledoux soit aussi un adepte de la série télévisée. Celui-ci jeta un coup d'œil à sa montre et jugea qu'il était temps de passer au pourquoi de son intérêt pour cette ile. Il remit son chapeau et fouilla dans son sac à dos pour en extraire un livre, qu'il présenta à Azul. Ce qui attira immédiatement son attention fut le dessin qui décorait la page couverture. Celui d'un homme qui portait lunettes et cravate, mais qui arborait la huppe rousse et le bec crochu d'un oiseau de proie. Encore plus déconcertant pour Azul fut le titre de l'ouvrage, affiché en gros caractères au-dessus de l'étrange homme-oiseau, à la suite du nom de l'auteur : *Le dernier chant de l'avant-dernier dodo*[9], de François Hébert.

« Ouah ! J'étais complètement dans le champ avec mon histoire de dernière nuit avant la mort. Le dodo de l'ile est un oiseau !

— Eh oui ! Mais si j'ai bien compris le principe

du pèlerinage, nous sommes parfaitement libres d'orienter notre discussion dans la direction qui nous plait. Il n'y a pas de mauvaises réponses.

— Tu as raison. Notre discussion en valait certainement la peine. Probablement la plus intéressante qui n'a jamais eu lieu sur cette ile, déclara-t-elle triomphalement. Mais là, avec ce titre, j'avoue être un peu à court d'idées. Pourquoi parler du dernier chant, mais de l'avant-dernier dodo ? D'abord, qu'est-ce qui permet de hiérarchiser les dodos ?

— Ah ! Tu as vraisemblablement oublié un détail concernant les dodos.

— À vrai dire, je ne sais rien des dodos, sinon qu'on les nomme dodos.

— Le "dodo de l'ile", comme tu l'appelais à l'instant, est en fait le dodo de l'ile Maurice, dans l'océan Indien, aussi connu sous le nom de dronte de Maurice. Le volatile a disparu avec l'arrivée des Européens. C'était un oiseau de grande taille, d'une vingtaine de kilos, incapable de voler. Il n'a pas su résister à l'assaut de prédateurs tels que l'homme, les chiens et autres bêtes soudainement arrivées sur l'ile. Le dernier dodo serait mort en 1681. »

Décidément, pensa Azul, l'arrivée des Européens quelque part entraine toujours une hécatombe pour

les races autochtones. Le Québec n'y avait pas échappé, et cela à la même époque.

« Je comprends maintenant ton intérêt pour l'ile, dit Azul. C'est le choix de l'ornithologue en toi.

— Non, pas exactement. Pour ce qui est de l'ornithologie, tu devras attendre l'ile nº 100. Dis-moi ce qu'il y a de particulier au chant de l'avant-dernier dodo.

— Euh… je ne sais pas. Il est triste, peut-être.

— Le chant des oiseaux est un langage, Myriam. Un moyen de communication entre le locuteur et un auditeur qui maitrise le même langage. »

La compréhension se dessina sur le visage d'Azul.

« Évidemment ! Je suis bête. Le chant de l'avant-dernier dodo sera compris par son compagnon, mais celui du dernier dodo demeurera pour toujours incompréhensible en absence d'auditeur.

— Exactement. Et c'est ce que nous rappelle François Hébert dans son ouvrage. Et comme les cent-une iles de l'archipel où nous nous trouvons s'avèrent un hommage à la loi 101, j'ai pensé que l'ile nº 96 serait tout indiquée pour commencer notre pèlerinage. »

Il tendit le livre à Azul, qui le feuilleta

brièvement. C'était une collection de courts récits, la plupart faisant à peine une demi-page.

« Cent-six fables qui pourraient à elles seules inspirer un pèlerinage », dit Ledoux.

Il disserta alors à propos de l'ouvrage qui, selon lui, « camouflait de véritables perles sous des anthropomorphismes confondants ». Le langage métaphorique utilisé par l'auteur y révélait « l'étrange circularité des phénomènes ».

Azul, incertaine de saisir toutes ces nuances, promit néanmoins d'ajouter ce titre à sa liste de lecture. Pour l'instant, il était grand temps de s'embarquer pour l'ile n° 97.

8. Christiane Frenette, *Indigo Nuit*, Montréal, Leméac, 1986.

9. François Hébert, *Le dernier chant de l'avant-dernier dodo*, Montréal, Les Éditions du Roseau, 1986.

18.

« Vous connaissiez bien monsieur Lessard ? », demanda Barbeau. Elle et Lacroix se trouvaient à l'intérieur de la centrale, dans une pièce exigüe qui servait de bureau au directeur.

« Oui, très bien. Nous occupions des bureaux voisins à Montréal, avant que je ne sois muté ici il y a trois ans, en remplacement du directeur d'alors, qui lui été muté à LG-2… c'est-à-dire au complexe Robert-Bourassa. »

Lacroix expliqua que lui et Lessard appartenaient au groupe chargé de s'assurer que l'entretien des ouvrages hydroélectriques se conformait au calendrier établi. Depuis son affectation à Brisay, les contacts entre les deux hommes s'étaient limités aux visites annuelles effectuées par Lessard.

« Vous avez remarqué des changements chez lui au cours de ces années ? Paraissait-il plus inquiet ou troublé ? »

La question lui valut un regard intrigué, mais tout de même une réponse.

« Bien… oui, en effet. Rien de substantiel, mais j'avais fréquenté Armand assez longtemps pour me rendre compte que quelque chose le tracassait. Il était plus irritable, moins… vous savez c'était un pince-sans-rire, mais là, au cours des dernières années, l'humour, l'ironie… tout ça avait disparu. »

Lacroix avait diplomatiquement abordé le sujet avec Lessard lors de son passage deux ans auparavant, mais celui-ci avait simplement blâmé le manque de sommeil, sans fournir plus d'explications. Le directeur n'avait pas insisté.

« Par contre, je lui ai suggéré *Pèlerinage au bout du monde*. »

Barbeau écarquilla les yeux d'étonnement. Christiane Lessard avait mentionné que son mari avait entendu parler du pèlerinage lors de cette visite à la Baie-James d'il y a deux ans, mais l'enquêteuse ne s'attendait pas à tomber si rapidement sur la source de cette information. Malheureusement, Lacroix ne put fournir aucun détail supplémentaire à propos dudit pèlerinage ou des propriétaires de cette étrange entreprise. Comme la plupart des gens du coin, il avait eu vent de son existence aux abords du réservoir de Caniapiscau, sans plus.

Barbeau aborda alors le récent passage de la victime à Brisay. Lacroix confirma les dires de Christiane Lessard. Il avait passé une bonne partie de la journée du 31 mai avec Armand Lessard, ainsi que la matinée du 1er juin. Le premier jour avait été consacré à une revue des activités, le fonctionnement des équipements, l'entretien, les problèmes techniques et les interventions préconisées.

« Une centrale hydroélectrique est un peu comme un avion, déclara Lacroix. L'endroit est truffé de capteurs de toutes sortes. On mesure et on enregistre tout. Même les digues et barrages intègrent thermomètres, piézomètres, inclinomètres, extensomètres et autres bébelles du genre. »

Il expliqua que la matinée de la deuxième journée consistait essentiellement en une rencontre avec tous les employés. C'était une occasion pour eux d'être informés à propos de ce qui se tramait au siège social, et d'en apprendre davantage concernant les projets à l'étude.

« Est-ce que Lessard parut satisfait de la façon dont la centrale opérait ?

— Oui, j'ai personnellement reçu ses félicitations et il a lui-même soulevé la question avec les employés. Je suis très fier de mon groupe.

— Est-ce qu'il a mentionné un problème

quelconque avec les autres centrales visitées lors de ce voyage ?

— Euh… non, non, je ne vois pas.

— Vous semblez hésiter.

— Armand m'a parlé d'un désaccord avec la direction de LG-2, mais cela n'avait pas vraiment à voir avec le fonctionnement normal de la centrale.

— Ah non ? Quelle était la nature de ce désaccord ?

— C'était relié aux préparatifs en vue des célébrations du quarantième anniversaire. »

Constatant le regard interrogateur de Barbeau, il précisa :

« Nous célèbrerons très bientôt le quarantième anniversaire de la mise en service du dernier des seize groupes turbine-alternateur de LG-2. Dignitaires, politiciens et tout le tralala. Alors tout le monde veut faire bonne impression et chacun a son idée sur la façon de procéder. »

Barbeau s'informa de la manière dont s'était passée la rencontre avec les employés. Quelqu'un aurait-il pu en vouloir à un cadre de l'organisation ?

« Il y a bien eu un échange… disons aigre-doux avec un employé, mais Lessard a coupé court à cette discussion, au déplaisir de l'employé qui insistait.

— Quel était le problème ?

— Oh, c'est un peu compliqué. Les employés des régions éloignées jouissent de conditions de travail particulières. Cela inclut plusieurs longues journées de travail, suivies d'un nombre important de jours de congé. Nous avons un programme d'accès-famille qui permet à l'employé de retourner chez lui aux frais de la société, ou d'inviter des membres de sa famille ici. Les voyages hors du territoire vers un aéroport désigné et le retour sur le territoire à partir de cet aéroport font partie du quart de travail. Tout cela est évidemment soumis à certaines limites et conditions. Bref, à la suite d'un différend avec l'employé en question au sujet d'un voyage, ce dernier a décidé de se plaindre à Lessard pendant la rencontre. Ce n'était certainement pas l'endroit pour discuter de l'interprétation de la convention collective, et Lessard n'est pas tombé dans le panneau.

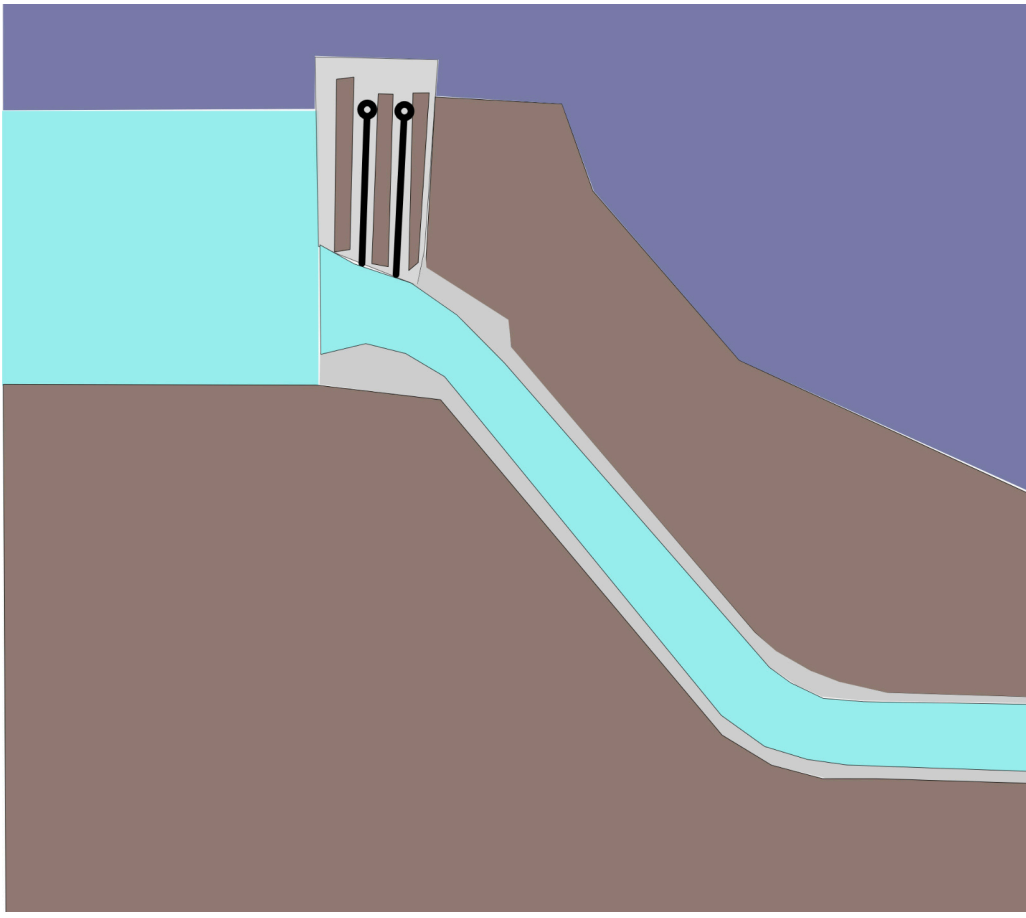
— Je vais devoir parler à cette personne, ainsi qu'à ceux qui ont côtoyé Lessard. »

Lacroix lui donna le nom de l'employé, Maxim Letourneau, et suggéra ensuite qu'elle se rende à la cafétéria du complexe résidentiel à l'heure du repas du soir. La plupart des employés s'y trouveraient. Sylvie Thériault allait l'accompagner pour le reste de

la visite et s'assurer de lui fournir ce dont elle aura besoin pour son enquête, incluant un endroit où rencontrer les personnes de son choix en privé. Lacroix contacta la jeune femme par téléphone et celle-ci se présenta avec un casque de sécurité pour Barbeau. Au programme, l'exploration de la centrale Brisay.

Elles quittèrent le bureau de Lacroix et se retrouvèrent rapidement sur ce que Thériault nomma « le plancher des alternateurs ». Un long corridor de plus de vingt mètres de largeur et d'une cinquantaine de mètres de hauteur, ce plancher était pratiquement vide à l'exception d'une panoplie d'armoires électriques grises qui bordaient les murs. Deux zones carrées d'une quinzaine de mètres de côté étaient disposées une à la suite de l'autre au centre de l'immense galerie. Thériault expliqua que ces zones, formées d'un tuilage amovible plus pâle et surmontées d'un genre de cube en leur centre, coiffaient les deux groupes turbines-alternateurs de la centrale. Le pont roulant qui ceinturait la pièce permettait l'installation ou le remplacement de ces équipements qui atteignaient un poids de plusieurs centaines de tonnes.

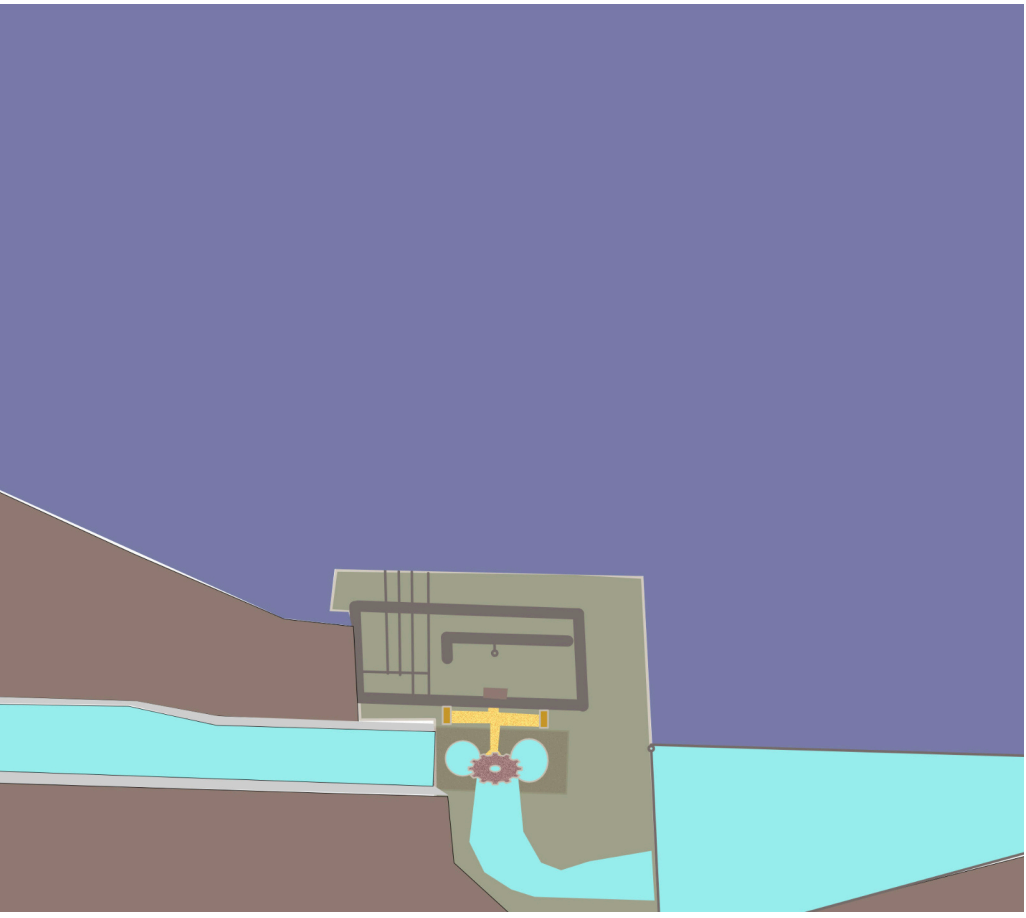
Thériault pointa en direction d'un escalier métallique qui s'enfonçait sous le plancher.



« Vous êtes prête à pénétrer dans la gueule du dragon ?

— Allons-y. »

Autant le plancher des alternateurs était vaste et aéré, autant « le plancher des turbines » était congestionné. On y retrouvait plusieurs pièces dédiées à l'entretien mécanique et électrique : salle des pompes, salle des huiles, salle des accumulateurs, et autres. Les deux groupes turbines-



alternateurs étaient entourés d'appareillages étranges. Tuyauterie, écheveau de fils et curieux bidules occupaient tout l'espace, laissant peu de place aux promeneurs égarés. Malgré la densité élevée, Barbeau nota que rien ne trainait. Tout semblait parfaitement ordonné et solidement arrimé.

Le niveau de bruit s'était accentué, mais demeurait acceptable. Thériault désigna l'une des deux immenses structures circulaires situées

immédiatement sous le plancher des alternateurs. Chacune occupait une superficie équivalente à la zone carrée vue à l'étage supérieur.

« Voici l'alternateur. C'est lui qui produit l'électricité. Celui-ci n'est pas différent de l'alternateur qui se trouve dans votre auto. La partie fixe sur le pourtour, le stator, est composée d'enroulements de fils de cuivre. La partie mobile à l'intérieur de ce cercle, le rotor, est composée d'électroaimants. Le rotor tourne à plus de deux tours à la seconde, entrainé par la turbine qui se trouve à un niveau inférieur. Lorsque le rotor se déplace à proximité du stator, un courant est induit dans ce dernier. La tension à la sortie du stator est de 13,8 kilovolts. Des barres blindées acheminent l'électricité produite aux transformateurs extérieurs, où la tension est élevée à 735 kilovolts pour le transport aux centres de consommation. »

Les dimensions surhumaines de cet équipement impressionnaient Barbeau. Elle chercha un commentaire pertinent pour démontrer à son guide qu'elle demeurait attentive aux explications.

« Les électroaimants du rotor ont besoin d'électricité pour fonctionner, non ?

— Oui, absolument. Chaque alternateur est branché à ce que nous appelons un "système

d'excitation". Les armoires électriques que vous avez vues avant de descendre ici font partie de ce système. Des dérivations montées sur les barres blindées permettent d'alimenter toutes les composantes de la centrale à partir de l'énergie produite, mais le système permet l'amorçage des alternateurs à l'aide d'une batterie. Le courant d'excitation joue aussi un rôle régulateur. Son réglage en temps réel permet de maintenir la tension de sortie constante, quelle que soit la charge. Le réseau électrique doit demeurer stable malgré une demande variable. »

Ils descendirent une courte volée de marches et se retrouvèrent bientôt sous le rotor, avec une vue sur l'arbre de transmission de plus de cinq mètres de longueur, qui s'enfonçait dans un puits abritant la turbine. Elles s'appuyèrent sur un garde-corps aux abords de ce puits, silencieuses pour un long moment à observer l'immense colonne métallique en rotation. Thériault pointa le fond du puits.

« L'arbre de transmission est rattaché à une turbine Kaplan, contrairement à ce qu'on retrouve à LG-2, 3 et 4, qui utilisent des turbines Francis. Il s'agit d'une turbine à hélice de trois-cents tonnes, comprenant des pales orientables réglables en fonction du débit.

— Donc, les conduites forcées qui traversent le barrage aboutissent à cette hélice.

— L'eau des conduites forcées est d'abord dirigée dans une bâche spirale, une conduite métallique en colimaçon de plusieurs mètres de diamètre, enfouie dans le ciment. La bâche, ouverte sur un côté et soudée à la structure de la turbine, s'enroule autour de celle-ci pour distribuer l'eau uniformément. À la périphérie de la turbine se trouvent des éléments mobiles qui permettent de contrôler le débit d'eau en provenance de la bâche qui sera dirigée sur l'hélice montée horizontalement. Il faut assurer une vitesse de rotation constante de l'hélice — et donc de l'arbre de transmission — en modulant l'énergie hydraulique appliquée à celle-ci. »

Thériault expliqua que la vitesse de rotation devait être précisément contrôlée pour maintenir une production électrique à fréquence constante au niveau de l'alternateur, soit soixante cycles par seconde sur les réseaux d'Amérique du Nord. Il fallait éviter tout ralentissement du rotor résultant d'une demande accrue, d'où l'importance d'un système de contrôle en temps réel.

Ils s'éloignèrent du puits et parcoururent plusieurs mètres avant de se retrouver en face d'une autre volée de marches, en ciment cette fois.

« Cela ne fait pas partie du tour normal, mais on peut faire une exception », déclara Thériault. Elle s'engagea dans l'escalier, suivie de Barbeau. À mesure qu'elles s'enfonçaient dans ce sarcophage de ciment, la détective sentit poindre un brin de claustrophobie. Elles débouchèrent dans un tunnel tout aussi gris et lugubre que l'escalier qui y menait. De larges portes bloquaient le tunnel sur un côté. Thériault expliqua qu'on y entreposait l'équipement nécessaire à l'entretien de la bâche spirale. Une porte étanche semblable à celles qu'on retrouve dans les bateaux et sous-marins pour isoler les compartiments — avec un volant en son centre — terminait l'autre extrémité.

« On peut pénétrer à l'intérieur de la bâche spirale par là. Cela permet d'inspecter la bâche et les éléments périphériques de la turbine. Évidemment, on doit d'abord fermer la vanne de la prise d'eau et vider la conduite forcée. »

Il vint à l'esprit de Barbeau qu'une défaillance de cette barrière aurait des conséquences catastrophiques pour les deux femmes. Elle voyait déjà la porte étanche être projeté en leur direction sous la pression immense de tonnes d'eau qui auraient tôt fait de les emporter. Elle remarqua une autre volée de marches à proximité, menant à un

niveau inférieur. Thériault répondit avant qu'elle ne pose la question.

« Un autre tunnel sous celui-ci mène à une porte étanche qui permet d'accéder à la partie tronconique de ce qu'on appelle "l'aspirateur", situé sous la turbine. L'aspirateur sert à abaisser la pression d'eau à la sortie de la turbine, avant de la diriger vers le canal de fuite. En abaissant le niveau d'eau sous le niveau de cette porte, il est possible d'avoir accès à l'hélice. Vous voulez descendre ?

— Non, ça va », répondit Barbeau avec empressement.

Quelques minutes plus tard, elles se retrouvèrent de nouveau sur le plancher des alternateurs. Bien que ravie d'avoir percé les secrets de la production d'électricité, Barbeau jubilait en silence d'être enfin sortie du cœur de la bête. Thériault la mena ensuite vers le dernier arrêt de sa visite : la salle de commande.

Deux employés se trouvaient dans cette salle. Ils surveillaient une panoplie de contrôles, cadrans et voyants multicolores encastrés dans un long pupitre qui dessinait un demi-cercle autour d'eux. Thériault expliqua que plusieurs appareils destinés à mesurer, contrôler ou protéger divers processus se trouvaient disséminés dans la centrale. Cela incluait les groupes

turbine-alternateurs, les vannes de prises d'eau, l'évacuateur de crues, et les lignes de 735 kilovolts. On mesurait aussi les niveaux d'eau en amont et en aval de la centrale. Ces appareils communiquaient le statut de ces systèmes à la salle de commande, qui pouvait alors intervenir. De plus, grâce à la communication par microonde, toutes les composantes pouvaient être opérées à distance à partir du Centre d'exploitation régional (le CER), situé au complexe Robert-Bourassa.

19.

Bienvenu Larose avait passé une partie de la matinée à ratisser les environs de la pourvoirie *Les Ursidés*. Il avait posé quelques questions ici et là à propos du Cri, dont on ignorait toujours le nom, mais personne n'avait vu l'énigmatique peintre-trappeur rôder dans les parages. Même les autorités cries semblaient vouloir prolonger le délai raisonnable requis pour fournir de l'information à la SQ à propos de l'homme ou de sa possible localisation.

Il avait maintenant stationné son VUS sur les terrains de *Pèlerinage au bout du monde*, de façon à pouvoir observer le chalet principal, où se trouvait Phéron, ainsi que le chalet n° 2 — celui des propriétaires —, actuellement inoccupé. Il devait éclaircir certains points et avait décidé d'interroger le couple séparément. Il attendait le retour de D'Amour, qui serait le premier à faire face à ses questions. Lorsque celui-ci se pointa enfin et qu'il stoppa son véhicule devant son chalet, Larose l'interpela.

« Monsieur D'Amour, pourrais-je vous parler un instant ? »

L'homme ne sembla pas particulièrement enthousiaste à l'idée de cette nouvelle rencontre avec la police, mais demeura tout de même d'humeur égale. Il désigna deux chaises Adirondack sur le balcon. Lorsqu'ils furent assis, il souleva le couvercle d'une glacière bleu bleuet qui se trouvait à proximité et en retira une canette de bière, qu'il plaça sur l'accoudoir de son siège. Il en retira ensuite une canette de Pepsi, qu'il proposa à Larose. Celui-ci accepta, conscient que D'Amour avait eu la délicatesse de ne pas lui offrir d'alcool. L'homme essuya les deux contenants avec son teeshirt et tendit la boisson gazeuse au policier. Il enleva sa casquette des Canadiens, la posa sur ses genoux, et demanda :

« Vous l'avez trouvé ?

— Euh… trouvé quoi ?

— Ben le Cri, voyons ! Le meurtrier de Lessard !

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il est le meurtrier ? »

D'Amour sembla pris au dépourvu par la question, mais se rattrapa aussitôt.

« Vous avez fouillé son hangar et maintenant vous le recherchez. Il doit bien y avoir une raison. Je gage

que vous avez vu quelque chose de compromettant par la fenêtre hier, quand vous avez pris des photos.

— Si vous le voulez bien, nous allons cesser de considérer ce que la police a vu ou fait et nous concentrer sur ce que *vous* avez vu ou fait.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir, encore ? Ce que j'ai dans mon frigo ? J'ai déjà discuté de ça avec la détective Barbeau. »

Larose ignora le sarcasme et expliqua qu'il désirait simplement clarifier les allées et venues des personnes qui avaient eu des contacts avec la victime.

« Commençons par la soirée du 1er juin, le jour de l'arrivée de Lessard. Selon vos précédentes déclarations, c'est votre conjointe qui l'a accueilli. Vous ne l'avez rencontré que le lendemain matin, c'est bien ça ?

— Ouais.

— Où étiez-vous pendant cette soirée ? »

D'Amour hésita, remit sa casquette, et porta son attention sur une marmotte qui avait surgi de nulle part à proximité du chalet. La bête parada nonchalamment devant les deux hommes avant de disparaitre derrière un bosquet.

« J'étais ici, dit D'Amour. J'ai préparé le souper

vers 18 h. Gabrielle est venue prendre une bouchée vers 18 h 30 et est retournée au chalet principal.

— C'est votre routine habituelle ?

— Oui, plus ou moins. Si je vois qu'elle ne vient pas, je lui porte son repas. Cela arrive quand il y a un client dans le chalet.

— Vous êtes sorti dans la soirée ?

— Non, j'ai regardé la télé jusqu'à l'arrivée de Gabrielle vers 21 h, et je me suis couché peu après.

— Est-ce que votre conjointe est ressortie après 21 h ? »

Cette fois, la réponse mit plus de temps à venir. D'Amour souleva sa casquette et passa une main dans sa chevelure.

« Ben… je ne suis pas certain parce que je me suis endormi assez rapidement, mais Gabrielle m'avait dit qu'elle pensait aller observer les aurores boréales ce soir-là. Tout ce que je sais c'est qu'elle était dans mon lit le lendemain matin.

— Lui arrive-t-il souvent d'observer les aurores boréales ?

— Oui, elle dit que ça la calme après une journée de travail.

— J'imagine que ces séances d'observation ont lieu à "La Butte de la Bête" ?

— Probablement. »

Larose indiqua qu'il voulait revenir sur le jour où Lessard était mort.

« Tôt le matin, vous avez mené Lessard à la première ile de son pèlerinage, c'est bien ça ?

— Oui, je vous l'ai déjà dit.

— Qu'avez-vous fait ensuite ? »

D'Amour expliqua qu'à son retour de *La Dalle des Morts*, il avait accompagné le couple de Français à *La Fleur de Lyse*, en hydravion. Il était de retour à son chalet un peu après le lunch.

« Ensuite ?

— Ensuite, ensuite… je ne sais pas moi. Je suis en train de rénover un des chalets, alors je pense y avoir passé une couple d'heures. Et puis il y a toujours plein de petites choses à faire ici et là, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Je ne me souviens pas exactement.

— Vous êtes donc demeuré sur le terrain de *Pèlerinage au bout du monde* pendant l'après-midi.

— Oui, je pense bien.

— Quelqu'un peut le confirmer ? Votre conjointe ?

— Vous savez, il n'y a pas beaucoup de clients ces temps-ci. On est encore tôt en saison. Et Gabrielle reste généralement enfermée dans le chalet principal. Je la vois seulement lorsqu'elle vient souper.

— Et comme la veille, vous avez préparé ce souper pour elle à la même heure.

— Oui.

— Où étiez-vous lorsque les Français ont appelé pour confirmer l'ile où ils allaient passer la nuit ?

— Je me souviens très bien. Je note toujours l'heure lorsque je reçois ces appels. Il était 17 h 45 et je me trouvais ici, dans mon chalet. »

Larose et D'Amour dirigèrent alors leur regard vers la marmotte, qui revenait maintenant sur ses pas après avoir vaqué à ses affaires de marmotte, ses courtes pattes ne suffisant pas à la maintenir au-dessus des herbes pourtant basses.

« Une dernière question, monsieur D'Amour. D'où avez-vous appelé la police, ce soir-là ?

— Je l'ai appelé avec mon téléphone satellitaire.

— Oui, je le sais. Mais où étiez-vous lorsque vous avez passé cet appel ?

— Où j'étais ? Je ne sais plus exactement. J'étais un peu énervé, là. Je suis sorti de la cabane où se trouvait le corps de Lessard et j'ai couru jusqu'au quai. Ça doit être de cet endroit que j'ai appelé.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, enfin presque. Quelle différence cela fait-il que je vous aie appelé du quai, de devant la cabane, ou même de l'intérieur de la cabane ! Ce que je n'aurais certainement pas fait en présence du cadavre, s'empressa-t-il d'ajouter.

— Combien de temps estimez-vous qu'il se soit écoulé entre votre départ de l'ile nº 66 et le retour à votre camionnette ?

— Vous connaissez la réponse puisque vous avez fait le trajet vous-même. Dix ou quinze minutes, tout au plus.

— Oui, monsieur D'Amour, et c'est là où nous avons un problème. Vous avez appelé le poste de Radisson à 20 h 37. Assumons, comme vous le dites, que vous ayez quitté l'ile immédiatement après cet appel, vous êtes donc revenu à votre camionnette autour de 20 h 50, et avez alors rejoint votre conjointe au plus tôt vers 20 h 55, probablement un peu après. Or, celle-ci nous affirme que vous l'avez

rejointe entre 20 h 40 et 20 h 45. Et j'ai tendance à la croire. »

Larose fit une pause avant de continuer.

« Monsieur D'Amour, vous n'avez pas appelé la police à partir de l'ile, n'est-ce pas ? »

Un lourd silence s'installa entre les deux hommes. Le regard incisif de Larose ne quittait pas sa proie des yeux. D'Amour tortillait la casquette qu'il avait de nouveau enlevée.

« Vous n'allez pas faire toute une histoire pour une dizaine de minutes. Ma conjointe s'est peut-être trompée, ou c'est moi qui fais erreur. Il est possible que dans l'excitation du moment j'aie négligé d'appeler la police avant d'être de retour sur la terre ferme. Je ne m'en souviens plus exactement. Qu'est-ce que ça change ?

— Vous ignoriez où la patrouille policière se trouvait… où *je* me trouvais, en fait. Peut-être vouliez-vous vous assurer de revenir sur la terre ferme bien avant que la police ne se pointe. Si c'est le cas, je me demande pourquoi. »

La conversation tourna en rond un certain temps, avant que Larose ne prenne congé et que D'Amour n'entre dans le chalet. Le policier se rendit à son VUS, vida le contenu du Pepsi sur le sol, récupéra un sac de papier et emballa la canette qu'il avait pris

soin d’uniquement manipuler au niveau de l’arête supérieure.

20.

Au cours d'un nouvel entretien avec Lacroix, durant lequel il lui avait de nouveau assuré son entière collaboration, Barbeau obtint qu'il demande explicitement aux employés de se rendre à la cafétéria pour le souper. Elle quitta ensuite les lieux en compagnie de Sylvie Thériault. Les deux femmes se retrouvèrent dans la même camionnette que précédemment, roulant cette fois en direction du complexe résidentiel. Lors de leur passage près de l'hélicoptère, Thériault indiqua qu'on avait déjà amené le pilote à la cafétéria pour le lunch.

La résidence des employés consistait en un bloc de béton terne de quelques étages, percé d'étroites fenêtres rectangulaires disposées à intervalles réguliers. *Certainement pas une œuvre de Roger Taillibert*, pensa Barbeau. Devinant ses pensées, Thériault commenta :

« C'est un peu morne, mais avec une température moyenne qui approche les -25 degrés en janvier et un record de froid à -50 degrés, on se soucie plus

d'éviter les pertes de chaleur que de profiter d'une vue panoramique sur le paysage. »

Le bâtiment était relié à un autre, de hauteur moindre, mais couvrant une plus grande superficie. Thériault expliqua qu'il s'agissait du centre communautaire, qu'on désignait généralement sous le nom de « bloc principal », et qui comprenait entre autres la cafétéria, les équipements sportifs, un cinéma, une bibliothèque, et même une clinique. Un troisième bâtiment, plus petit mais un brin plus engageant, se rattachait aussi au centre. « La résidence des cadres », se contenta de dire son guide.

Elles stationnèrent près de l'entrée du bloc principal et se retrouvèrent à l'intérieur quelques instants plus tard, devant un poste de garde. Le jeune agent de sécurité derrière le comptoir salua Thériault. Celle-ci expliqua que Barbeau était sergente-détective de la SQ et qu'elle était autorisée à circuler partout sur le complexe. Cela allait déterminer la couleur et les accès associés à la carte magnétique qu'on allait lui remettre après confirmation de son identité.

Pendant qu'on terminait de remplir les formalités, Barbeau remarqua la présence d'une caméra de surveillance pointée en leur direction et manifesta son intérêt à propos de l'existence possible

d'enregistrements effectués lors du séjour de Lessard. Thériault demanda alors à parler à « Dan ». Celui-ci, appelé au téléphone par le garde, émergea d'une pièce située à l'arrière du comptoir.

« Bonjour, je suis Dan Marcelin, chef de la sécurité à Brisay. »

Barbeau dut s'étirer le cou pour rencontrer le regard du nouveau venu. Il devait certainement atteindre les deux mètres de grandeur. Des cheveux blonds, courts, et des yeux inquisiteurs d'un bleu anormalement pâle lui donnaient un air suédois, *ou peut-être un air de Husky sibérien*, pensa Barbeau. Le géant se révéla être un hôte affable. Mis au courant de la situation, il s'empressa d'inviter les deux femmes à le suivre dans ce qui s'avérait être le poste de commandement du service de sécurité. Trois employés s'y trouvaient. Une jeune femme tapait quelque chose à l'ordinateur et un homme était occupé à vérifier la charge d'une rangée de talkiewalkies, alors qu'un autre surveillait six écrans vidéos sur lesquels défilaient des images en provenance d'un peu partout sur le complexe. Il avait devant lui un étrange clavier et deux joysticks, lui permettant sans aucun doute de contrôler les caméras et de choisir les images qui apparaissaient sur les écrans. Pour l'instant, ces écrans semblaient opérer

en mode automatique, affichant divers points de vue à tour de rôle.

« Nous utilisons plusieurs caméras disséminées sur le territoire de Brisay, expliqua Marcelin. Nous surveillons l'extérieur de la centrale et du bâtiment qui abrite les vannes de prise d'eau, le barrage, l'évacuateur de crues, ainsi que le complexe résidentiel où nous nous trouvons. Nous avons aussi des caméras à l'accueil de la centrale elle-même.

— Qu'en est-il de l'intérieur du complexe ? demanda Barbeau.

— Il y a des caméras à toutes les entrées et les cartes d'accès nous permettent de savoir qui se trouve dans le complexe en tout temps. À moins d'une urgence, les gens qui résident ici, incluant les cadres, doivent entrer et sortir par la porte où vous êtes entrées.

— La cafétéria ? Les aires de loisir et de sport ?

— Nous ne sommes pas dans une prison, détective. Il s'agit du milieu de vie de nos employés. Ceux-ci (et les syndicats) n'apprécieraient pas une surveillance constante des allées et venues de tous. Nous limitons donc notre surveillance aux points d'entrée ainsi qu'aux points de service généralement inaccessibles aux employés en dehors des heures normales d'opération, tels la cuisine, la clinique

médicale, les entrepôts de marchandises et les équipements mécaniques et de chauffage. Nous effectuons par contre des patrouilles régulières dans tous les bâtiments. »

Déçue de ne pas avoir accès aux faits et gestes de la victime lors de son séjour à Brisay, Barbeau dut quand même admettre que la position adoptée par le service de sécurité était tout à fait raisonnable. Après discussion, il fut convenu qu'on préparerait pour elle des copies des vidéos disponibles à partir de 18 h le jour de l'arrivée de Lessard le 30 mai, jusqu'à son départ le 1er juin. Ces copies allaient être prêtes dans quelques heures. Marcelin précisa que plusieurs caméras étaient munies de détecteur de mouvement, ce qui réduisait sensiblement le volume de données enregistrées inutilement. Il promit aussi une copie du registre d'utilisation des cartes d'accès, ce qui permettrait de savoir qui se trouvait où à quel moment, et d'harmoniser ces informations avec les enregistrements vidéos aux points d'entrée.

Marcelin offrit alors de servir de guide à Barbeau pour le reste de sa visite. La possibilité de participer à une enquête pour meurtre semblait enchanter le chef de la sécurité, lui donnant l'impression de jouer dans les ligues majeures. Thériault ne s'y opposa pas. Elle avait probablement mieux à faire que de chaperonner la détective.

Marcelin chargea Caroline, la jeune femme à l'ordinateur, d'extraire les images captées par les caméras du complexe résidentiel pour la période d'intérêt, et de les placer sur des clés USB. Un bref échange entre elle et Barbeau révéla qu'elle était assignée à la surveillance vidéo entre 20 h et 8 h les deux nuits où Lessard se trouvait à Brisay.

« Vous avez vu quelque chose d'anormal pendant ces quarts de travail ?

— Non… non, je vous assure, répondit-elle en repoussant des mèches blondes derrière ses oreilles. Tout était calme. »

Elle avait répondu rapidement, peut-être un peu nerveusement, jugea Barbeau. Probablement la réaction d'une employée de peu d'expérience devant ce qu'elle percevait comme une remise en question de son travail. Quelques autres questions apprirent à Barbeau que deux personnes travaillaient dans le poste la nuit. Le deuxième, un homme prénommé Jean-Claude, s'occupait de l'accueil au comptoir. Il se trouvait actuellement en période de repos et avait quitté Brisay pour quelques jours. Celui-ci avait effectué trois patrouilles dans le complexe résidentiel pendant chacun des quarts de travail, et n'avait rien rapporté de suspect. Caroline confirma qu'il avait par contre mentionné la présence d'un

groupe d'employés qui jouaient au volleyball dans le gymnase, tard dans la soirée du 31 mai. Barbeau indiqua qu'elle allait peut-être devoir parler à cet employé à son retour.

En réalité, elle n'était pas convaincue que ce segment de l'enquête mènerait quelque part. Les activités de *Pèlerinage au bout du monde* et le rôle du Cri dans cette histoire semblaient beaucoup plus propices à déboucher sur des accusations. Son esprit vagabondait en ce sens, en arrière-plan, depuis son arrivée à Brisay. Mais tout à coup, sans crier gare, l'image de *Columbo* apparut dans ses pensées. Le lieutenant au vieil imperméable agissait comme une sonnette d'alarme. Elle risquait de négliger des éléments importants si elle se laissait attirer dans une seule direction, sans regard pour d'autres possibilités. Soit, elle devait prioriser, surtout avec les maigres ressources à sa disposition, mais elle devait aussi demeurer aux aguets de toute piste qui pourrait se présenter, quitte à y revenir plus tard. Elle se tourna vers Marcelin.

« Veuillez inclure le 2 juin dans votre compilation. J'aimerais que vous gardiez tous les enregistrements pour la période du 30 mai au 2 juin, dont ceux qui proviennent des caméras extérieures. Nous pourrions en avoir besoin. »

Elle s'en voulait de ne pas avoir exigé ces actions plus tôt. S'il s'avérait que les suspicions se tournent éventuellement vers Brisay, savoir où se trouvaient (ou ne se trouvaient pas) les employés durant cette période, et en particulier lors du meurtre le 2 juin, prendrait une importance capitale.

Elle demanda ensuite à voir une photo de Maxim Letourneau, l'employé qui avait affronté Lessard à la suite d'une controverse au sujet d'un voyage. Il s'avéra être un homme d'une trentaine d'années aux longs cheveux roux réunis en une queue de cheval. Marcelin indiqua qu'il était technicien forestier, ce qui surprit Barbeau.

« Vous savez, expliqua Marcelin, une importante proportion des employés qui résident ici travaillent ailleurs qu'à la centrale. Nous gérons un vaste réseau hydrographique, en grande partie modifié par l'homme, qui comprend des réservoirs et des centaines de digues. Il faut constamment entretenir ce réseau, mesurer les effets sur la flore et la faune, effectuer des analyses chimiques de l'eau, apporter des correctifs, etc. On doit déboiser, reboiser, nous assurer du bon état des rampes d'accès aux réservoirs pour les travailleurs et les pêcheurs, et parfois même créer des frayères. Réduire l'impact environnemental nécessite la contribution de dizaines de spécialités. »

Il apparut maintenant à Barbeau qu'utiliser les cartes d'accès pour confirmer la présence des employés sur les lieux de travail (et leur absence du lieu du crime) s'avèrerait plus difficile que prévu. Non seulement plusieurs d'entre eux s'absentaient légitimement de Brisay pour se rendre à leur travail chaque jour, mais pour la plupart ce lieu de travail se trouvait justement sur le réservoir de Caniapiscau ou ses berges. Elle réalisa aussi qu'à la recherche d'un mobile, elle n'avait pas considéré une autre possibilité : la victime, lors de son périple entre l'ile n° 61 et l'ile n° 66, aurait pu avoir un différend avec une ou des personnes rencontrées sur ce parcours, ce qui aurait amené cette ou ces personnes à se venger. Le réservoir de Caniapiscau n'était pas aussi isolé qu'elle l'avait d'abord pensé. Non seulement des travailleurs s'y rendaient régulièrement, mais c'était également un endroit propice pour la pêche, pratiquée par les clients des pourvoiries et certainement par les groupes de pêcheurs cris… dont faisait partie *le* Cri.

21.

Bienvenu Larose pénétra dans la grande salle aseptisée de *Pèlerinage au bout du monde*. Il venait de quitter Louis D'Amour et désirait maintenant parler à Gabrielle Phéron. Par-dessus son écran, Phéron regarda brièvement dans sa direction, secoua la tête faiblement et retourna à sa tâche, ignorant le nouveau venu. Tels des fumeurs d'opium, un couple âgé gisait, béat, dans les fauteuils-coquille situés au fond de la pièce. Peut-être avaient-ils humé une quelconque fragrance qui possédait la vertu mystérieuse de les transporter dans le lointain passé de leur existence, leur procurant ainsi un futur qu'ils n'espéraient plus.

Larose s'approcha du comptoir et s'y appuya, juste devant Phéron. Celle-ci prétendit d'abord ne pas le voir, feignant être absorbée par son travail. Finalement, après plusieurs secondes de ce petit jeu, elle recula sa chaise et soupira.

« Qu'est-ce que je peux faire pour vous maintenant ? Et où est la détective Barbeau ? Je lui ai

dit tout ce que je savais et elle croit encore qu'un subalterne arrivera à extraire un quelconque secret de mon esprit, comme par magie. »

Larose exhiba un large sourire devant l'insolence de la femme.

« J'aviserai la détective Barbeau de votre déception à ne pas pouvoir la rencontrer personnellement. Pour ce qui est de l'extraction d'un secret, on verra bien. »

Il contourna le comptoir et se retrouva du même côté que Phéron, qui était demeurée assise.

« Nous serons plus à l'aise sans cette barrière entre nous. »

Phéron éloigna légèrement sa chaise pour mettre plus de distance entre elle et le policier, alors que celui-ci continuait.

« J'ai simplement quelques questions concernant votre emploi du temps. Vous avez dit avoir accueilli Lessard lorsqu'il est arrivé ici le 1er juin en fin d'après-midi. Est-ce que vous l'avez revu dans la soirée ?

— Non. Nous avons parlé un peu à son arrivée, je lui ai donné la clé de son chalet et il est parti. Il nous avait demandé de préparer tout ce dont il aurait besoin pour le pèlerinage, incluant la nourriture,

alors il ne lui restait qu'à attendre le lendemain matin.

— À quelle heure avez-vous quitté votre poste ?

— À 21 h, comme d'habitude.

— Vous êtes rentrée à votre chalet immédiatement ?

— Oui, demandez à Louis.

— C'est déjà fait. »

Phéron se raidit légèrement. Elle ajouta :

« Je suis aussi allée à mon chalet pour quinze ou vingt minutes entre 18 h et 19 h, pour prendre un repas rapide.

— À 21 h, vous avez donc rejoint votre conjoint au chalet, c'est ça ?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait par la suite ?

— Bien, je ne sais plus, là. On a dû regarder la télé un peu avant de se coucher. Que voulez-vous que nous fassions ?

— C'était une belle soirée, le ciel était dégagé. Vous auriez pu faire un tour à l'extérieur pour observer les aurores boréales. »

Phéron demeura silencieuse un long moment, son

regard tentant désespérément de scannériser l'esprit de Larose, à la manière des Bétazoïdes de *Star Trek*, pour savoir ce qu'il savait. Malheureusement, la femme, bien que bizarroïde à plusieurs égards, n'était pas originaire de Bétazed.

« Maintenant que j'y pense, c'est possible… oui… oui, en effet, c'est bien un soir où je suis sortie pour voir les aurores boréales.

— Ah ! Je suis heureux que votre mémoire vous revienne. Et de quel endroit exactement avez-vous observé ces aurores boréales ?

— Nous avons une tour d'observation pas très loin d'ici, répondit-elle en pointant vaguement en direction de ladite tour.

— La *Butte de la Bête* ?

— Vous êtes bien informé.

— Vous y êtes restée longtemps ?

— Je crois avoir quitté le chalet autour de 21 h 30 et j'étais de retour un peu après 23 h 30.

— Y avait-il d'autres observateurs sur la butte ce soir-là ?

— Non, je n'ai vu personne. Nous ne sommes pas en ville ici, vous savez. Peu de gens circulent la nuit. Et puis Lessard et le couple de Français étaient les

seuls clients que nous avions. C'était calme et ça m'a fait du bien de relaxer en regardant les étoiles.

Larose afficha un sourire malicieux et fixa longuement la femme avant de continuer.

— Le problème avec votre version des faits, c'est que Lessard et le couple en question se trouvaient sur la butte précisément au moment où vous prétendez que vous vous y trouviez. J'ai moi-même visité cette plateforme et j'ai du mal à comprendre comment tout ce beau monde pouvait se retrouver au même endroit, au même moment, sans se voir. »

Phéron demeura coite un instant, avant de tenter une explication.

« C'est le couple de Français qui vous a dit cela ? Oui, bien sûr, conclut-elle avant que Larose ne réponde. Ce n'est certainement pas Lessard. Ils se trompent, tout simplement. C'est peut-être le décalage horaire. Ils fonctionnent encore à l'heure de France.

— L'heure de France ! C'est ça votre explication ? Selon vous, Sandrine Robert et Jérôme Petit, des personnes intelligentes et saines d'esprit, observaient les aurores boréales à la *Butte de la Bête* au moment où leurs montres indiquaient 22 h, heure de France. Cela sans se rendre compte qu'il n'était que 16 h au Québec, et que nous étions en plein après-midi.

— Ce… ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je…

— Il est temps de révéler ce fameux secret, coupa Larose d'une voix forte. Vous êtes bel et bien sortie ce soir-là, mais pas pour observer le ciel. Vous vous êtes rendue au hangar du Cri, ce qui explique la fenêtre illuminée vue par le couple Petit-Robert à partir de la butte. »

Le regard de Phéron se durcit. Elle se leva d'un bond et se planta à quelques pouces devant le policier.

« Je n'ai plus rien à vous dire. Allez-vous-en ! »

Larose soutint son regard pendant de longues secondes avant de tourner les talons. Il vit que l'homme dans le fauteuil-coquille, tiré de son voyage introspectif par le ton élevé et tranchant de Phéron, l'observait avec une expression craintive. Larose afficha une attitude rassurante, l'air de dire « Madame est fâchée, je fais mieux de partir pour sauver ma peau ! », ce qui sembla dissiper les inquiétudes de l'homme. Il fit le tour du comptoir et marcha lentement en direction de la sortie. À mi-chemin, il se tourna vers Phéron qui, derrière ses fortifications, le bombardait du regard.

« Je me demande ce que votre conjoint va penser de tout ça. »

Il continua vers la porte. Au moment de sortir, Phéron l'interpela avec force.

« Je vous défends de… »

Elle s'interrompit et jeta un œil vers le vieux couple. Puis, d'un geste brusque, elle lui fit signe d'approcher, ce qu'il fit. Elle s'adressa alors à lui à voix plus basse.

« Je vous défends d'insinuer de tels mensonges en présence de Louis !

— Je regrette, mais dans une enquête il faut confronter les différents témoins avec les faits. Je suis convaincu que monsieur D'Amour, si on lui présente les faits, arrivera aux mêmes conclusions que moi.

— C'est du chantage !

— Pas du tout. Je vous ai fait part de mes conclusions, et vous m'avez demandé de partir. Maintenant, je vais faire part de ces conclusions à votre conjoint pour savoir ce qu'il en pense. »

L'informaticienne plissa les yeux et se balança d'un côté à l'autre, en proie à une certaine agitation. Nul doute que son processeur central calculait les avantages et inconvénients de ce qui allait suivre. Elle se calma finalement et fixa Larose.

« Bon, ça va. Si je vous dis ce que vous voulez savoir, vous me promettez de ne rien dire à Louis ?

— Ça dépend. Je ne lui dirai rien si je juge que ce n'est pas nécessaire pour faire avancer l'enquête.

— Alors, oui, j'étais effectivement avec Eeyou dans sa cabane ce soir-là. Et je n'ai pas vu les Français ni Lessard.

— Pourquoi étiez-vous là ?

— Pourquoi j'étais là ? Ça me semble évident, non ? Dois-je vous faire un dessin ?

— Vous avez une relation intime avec ce Eeyou.

— Oui, j'ai une relation avec lui, et cela ne regarde que moi ! »

Elle se tut. Larose la fixait en silence. Malgré les paroles de défi, elle sentit tout de même le besoin de se justifier.

« Il existe trois types d'hommes, agent Larose. D'abord les crapules, du menteur au bandit, du harceleur au tueur, en passant par toute la gamme de monstres au comportement déviant. Pour ces hommes, la femme est une proie, un gibier. Si elle tombe dans le piège, elle pourrait ne jamais s'en sortir. Puis, viennent les anges. Ce sont les protecteurs. Ils patrouillent le périmètre et s'assurent qu'aucune menace n'apparait à l'horizon. Ils sont

affectueux, travaillants, et s'emploient à combler la femme adorée, comme le font les abeilles ouvrières avec leur reine. Louis est un ange. Il m'a accueilli ici et il a transformé sa vie pour que je puisse accomplir un rêve qui n'était certainement pas le sien. Je l'aime profondément.

— Mais comme les ouvrières sont des femelles, la reine a besoin d'un faux bourdon pour s'accoupler. C'est ça ?

— Ne soyez pas vulgaire, agent Larose, répondit-elle avec un calme étrange. Eeyou fait partie du troisième type d'homme.

— Éclairez-moi. Que vous apportent donc ces rencontres du troisième type ? »

Elle semblait maintenant soulagée de pouvoir partager son secret avec quelqu'un. Il vint à l'esprit de Larose que cette femme, isolée au bout du monde, ne bénéficiait pas d'un groupe d'amies proches avec lesquelles échanger à propos des amours de l'une ou de l'autre.

« Les hommes du troisième type sont des perles. Ils ont été façonnés par la nature et par le temps, en harmonie avec leur environnement. Ils connaissent leur place dans la hiérarchie de la vie. Ils sont indépendants et ne cherchent pas à plaire, mais leur lustre exerce une force d'attraction irrésistible. Pour

moi, Eeyou est la cent-deuxième ile de mon pèlerinage, quelqu'un avec qui je partage une connexion profonde avec tous les êtres vivants, avec l'univers. Ce n'est pas de l'amour, c'est une fusion des âmes qui transcende le simple contact physique. »

Larose poussa un soupir d'impatience.

« C'est bien beau, tout ça, mais revenons sur terre pour un moment. Depuis combien de temps cette relation existe-t-elle ?

— Un peu plus d'un an.

— Vous vous voyez souvent ?

— Ça varie. L'hiver, c'est plus difficile.

— De quelle façon communiquez-vous pour fixer un rendez-vous ?

— Eeyou vient ici régulièrement pour les besoins du commerce, mais nous évitons de nous voir en privé pendant ces visites. Par contre, cela nous donne l'occasion de prendre rendez-vous pour un moment où Louis ne se doutera pas de sa présence dans les parages. Nous échangeons aussi parfois des messages écrits que nous laissons l'un pour l'autre dans son hangar. Ce ne sont pas des lettres d'amour, s'empressa-t-elle d'ajouter, seulement des mots qui

expriment des réflexions à propos de notre expérience de la vie, de la nature.

— Vous possédez donc une clé du cadenas qui verrouillait l'entrée de sa cabane. Où se trouve cette clé ? »

Phéron parut surprise de la question. Cela lui prit quelques secondes pour réaliser que ses propos ne pouvaient mener qu'à cette conclusion. Elle tira le plus bas de trois tiroirs encastrés dans le comptoir devant elle, et s'agenouilla en étirant la main sous le compartiment. Larose comprit immédiatement ce qui se passait.

« Attendez ! », cria-t-il.

De toute évidence, elle avait dissimulé cette clé à l'abri du regard de son conjoint. Il extirpa le tiroir du meuble, le vida de son contenu — des enveloppes de différents formats — et le retourna. La clé se trouvait au centre de la base du tiroir, retenue par du ruban adhésif transparent. Larose fit appel à sa mémoire concernant la collection d'éléments de preuve. Il prit quelques photos à l'aide de son téléphone, prenant soin de capturer les empreintes digitales visibles sur le ruban. Puis, avec précaution, utilisant les outils à sa disposition dans l'aire de travail de Phéron, il souleva et détacha ledit ruban et la clé avec un Exacto. Il fixa le tout, adhésif dirigé vers le haut, sur

un bout de carton à l'aide de punaises, tel un entomologiste qui désire préserver son plus beau spécimen. Sous l'œil étonné de Phéron, il ouvrit et vida sur le comptoir un contenant de plastique circulaire rempli de trombones et immobilisa le carton au fond du contenant avec du ruban adhésif frais, avant d'y replacer le couvercle.

« Désolé, je ne prévoyais pas de devoir recueillir des éléments de preuve.

— Comment ça, des éléments de preuve ? lâcha Phéron, nettement irritée. Preuve de quoi ? Avoir une liaison est-il devenu illégal ?

— Non, pas du tout, répondit Larose d'une voix rassurante. Seulement, il y a eu un meurtre et nous cherchons toujours un coupable. Alors les agissements de tous ceux qui gravitent autour de ce meurtre doivent être vérifiés et contrevérifiés, surtout dans le cas de ceux qui ont… disons hésité à dire toute la vérité dès le début de l'enquête. C'est la routine, on ne sait jamais ce qui s'avèrera utile dans le futur. »

Phéron allait protester de nouveau, mais opta finalement pour le silence. Elle s'affaira plutôt à récupérer les dizaines de trombones multicolores éparpillés sur le comptoir.

« Je vous remercie de votre collaboration, dit Larose en se dirigeant vers la sortie.

— Pas un mot de tout ça à Louis ! cria-t-elle sur un ton qui se voulait menaçant.

— Je n'en vois pas l'utilité… »

… *puisqu'il est déjà au courant*, compléta Larose pour lui-même.

22.

À l'heure convenue, un nombre considérable d'employés étaient rassemblés dans la cafétéria de Brisay, provoquant une cacophonie de verbiages, rigolades, grincements de chaises, carillons de vaisselle et cliquetis d'ustensiles. Certains faisaient la file au comptoir de service ; d'autres avalaient déjà les copieuses portions ; d'autres encore, debout en périphérie de la grande pièce, attendaient le début de l'évènement auquel on les avait conviés.

Phil Barbeau et Dan Marcelin avaient passé une partie de l'après-midi à circuler dans le complexe. Dans la résidence des cadres, Barbeau avait pu visiter la suite où Lessard et sa conjointe avaient séjourné, contigüe à celle de Lacroix. Elle avait aussi pu apprécier l'étendue des installations de loisir et de sport et la variété des activités qu'on pouvait y pratiquer. Les immenses gymnases permettaient le déroulement simultané de parties de volleyball, basketball, tennis ou badminton ; les équipements de conditionnement physique rivalisaient avec ceux

retrouvés dans les meilleurs centres sportifs ; une grande salle alignait une série de tables de billard et de pingpong ; on pouvait même s'adonner à la peinture, à la sculpture, ou à d'autres formes de production artisanale ; une piscine aux dimensions respectables complétait le menu.

Barbeau et Marcelin se tenaient debout à une extrémité de la cafétéria. La détective scrutait le visage de tout un chacun dans l'espoir d'y voir poindre une quelconque culpabilité. Elle avait rapidement repéré Maxim Letourneau, ses cheveux roux toujours réunis en queue de cheval. Celui-ci était assis à une table en compagnie de trois hommes. En fait, la plupart des employés étaient des hommes, mais un nombre substantiel de femmes — plus substantiel que ne l'avait imaginé Barbeau — se trouvaient mêlées au groupe. Autre observation, plusieurs étaient d'origine crie, ce qui s'avérait inhabituel pour la détective. Mais plus surprenant encore pour elle était la présence de quelques enfants accompagnant leur parent, comme s'ils déjeunaient dans un *McDonald's* un samedi matin. Elle se souvint alors que Lacroix lui avait parlé du programme d'accès-famille, permettant aux employés d'inviter des proches.

Alors que Barbeau se demandait comment elle capterait l'attention des participants et songeait à

s'enquérir auprès de Marcelin quant à la disponibilité d'un microphone, ce dernier hurla à pleins poumons une réclamation de silence dans la salle. Comme par magie, le temps s'arrêta et tous se figèrent, le regard tourné vers la source de la perturbation. De toute évidence, Marcelin imposait le respect, comme c'est souvent le cas des personnes de sa stature, surtout quand elles occupent un poste qui confère une certaine autorité.

Il s'avéra que Barbeau n'eut pas à capter l'attention de quiconque, puisque Marcelin se chargea aussi d'expliquer la situation. Il informa d'abord ceux qui l'ignoraient que, malheureusement, Armand Lessard était décédé dans des circonstances suspectes peu de temps après son départ de Brisay. Il présenta la détective Barbeau, responsable de l'enquête, et ajouta que celle-ci désirait parler à tous ceux qui avaient soit échangé directement avec la victime ou son épouse, soit vu ou entendu quelque chose à son propos pendant son séjour. Enfin, il demanda aux personnes concernées de lever la main. Une vingtaine de mains répondirent à l'appel, mais pas tous en même temps. Barbeau divisa mentalement le groupe en fonction du temps de réaction : les convaincus, ceux qui avaient réagi immédiatement, persuadés de posséder de l'information pertinente ; les impassibles, qui

avaient probablement côtoyé Lessard d'une façon ou d'une autre, mais n'y voyaient rien d'anormal ou d'intéressant à raconter ; les indécis, lents à réagir, peut-être parce qu'ils craignaient que ce qu'ils avaient à dire ne satisfasse pas les critères recherchés, ce qui pourrait s'avérer embarrassant pour eux… ou peut-être parce qu'ils avaient quelque chose à cacher et réfléchissaient à la meilleure façon de procéder. Elle constata que Maxim Letourneau avait bel et bien levé la main, l'un des derniers à le faire.

Tout ce beau monde fut alors amené à la bibliothèque, où on les invita à s'assoir à l'une ou l'autre des nombreuses tables entourées de rayons bien garnis. On y retrouvait les plus récents romans et un large choix de journaux, incluant les publications locales en provenance de diverses régions du Québec, aussi bien en anglais qu'en français. Marcelin guida Barbeau vers une pièce attenante, un petit bureau d'où elle pourrait observer le groupe à travers un mur vitré, et sélectionner le prochain témoin à interroger. Marcelin se chargerait de quérir l'heureux élu. Pour accélérer les choses, on avait demandé à ces personnes de demeurer sur place après leur tête-à-tête avec Barbeau, de façon à pouvoir rapidement contrevérifier certains témoignages.

Barbeau débuta avec les impassibles. Elle n'apprit rien de nouveau de ce groupe, mais elle put confirmer certains faits à propos des allées et venues des Lessard pendant leur séjour, comme l'allocution devant les employés et la confrontation avec Maxim Letourneau — un échange houleux qui, semble-t-il, n'avait pas perturbé les impassibles outre mesure —, la présence du couple à la cafétéria, de brèves conversations avec eux lors de la visite de la centrale, et la partie de volleyball auquel Lessard avait pris part. À propos de ce match, Barbeau s'assura auprès des premiers joueurs rencontrés que tous les employés qui avaient participé à l'évènement se trouvaient dans la bibliothèque. C'était bien le cas.

Vinrent ensuite les convaincus. Impatiente d'entendre ce qu'ils avaient à dire de si important, Barbeau fut d'abord un peu déçue. Des quatre personnes dans ce groupe, trois d'entre elles — deux femmes et un homme — avaient assisté à l'échange qui impliquait Lessard et Letourneau. Ils avaient aussitôt conclu à la culpabilité de Letourneau, puisque celui-ci ne pouvait tolérer d'avoir été écarté du revers de la main par Lessard devant tous ses compagnons de travail. Une des deux femmes avait participé au match de volleyball. Selon elle, la présence de Letourneau dans l'équipe opposée à

Lessard confirmait que le technicien forestier traquait sa proie. Barbeau écouta attentivement et se garda bien de contredire ces témoins, même si du point de vue juridique les conclusions qu'on lui présentait s'avéraient peu probantes. Par exemple, Letourneau aurait tout aussi bien pu vouloir jouer avec Lessard pour lui démontrer qu'il avait oublié le désaccord survenu plus tôt dans la journée.

La quatrième personne du groupe des convaincus, Frédéric Bohr, un jeune homme blond d'origine danoise, surprit Barbeau en demandant, avant même qu'on lui pose une question :

« Lessard avait-il un pieu planté dans le cœur ? »

Barbeau s'efforça de demeurer imperturbable devant la question, préférant riposter avec sa propre question.

« Qu'est-ce qui vous fait penser que c'est le cas ?

— Je le savais ! »

Elle considéra l'étrange situation. Alors qu'elle tentait d'identifier un meurtrier, cet homme se pointait devant elle, tout fier de connaitre la façon dont la victime avait été tuée. Bohr continua :

« C'est elle qui l'a tué… sa femme. »

L'affirmation exigeait des explications. Celles-ci suivirent sans que Barbeau eût à insister. Bohr

expliqua que le 31 mai vers 18 h, il était assis seul à la cafétéria à une table voisine du couple Lessard. C'était bruyant comme à l'habitude, mais il était suffisamment près pour saisir des bribes de conversation.

« Au début, je ne comprenais pas grand-chose, mais à un certain moment, le ton a monté. La femme semble avoir réagi à des propos qui l'ont mise en colère. Elle tentait de contrôler le volume de sa voix, mais j'ai entendu des choses du genre "maudit pèlerinage", "tes histoires de vampires" et, au moment où elle se levait pour quitter la pièce, "bientôt c'est moi qui vais te planter un pieu dans le cœur". »

Les faits rapportés par Bohr corroboraient le témoignage de Christiane Lessard, sauf que cette dernière était demeurée muette à propos de possibles menaces de mort proférées envers son mari. Bien que ces menaces s'avéraient troublantes pour des raisons évidentes, Barbeau avait du mal à s'imaginer Christiane Lessard se procurant un bateau pour aller tuer son mari sur une ile au milieu du réservoir de Caniapiscau. Il était plus probable que malgré la nature prémonitoire de ses propos, ceux-ci se voulaient simplement un moyen de signifier sa colère. Elle allait tout de même vérifier plus tard, au

moyen des enregistrements vidéos, si la femme avait quitté le complexe résidentiel le jour du meurtre.

Le prochain témoin, un indécis, était d'origine crie, et s'exprimait plus facilement en anglais qu'en français. Comme Barbeau se débrouillait plus ou moins bien dans la langue minoritaire, cela donna lieu à un échange entrecoupé de points d'interrogation et de fastidieuses répétitions. L'homme aborda d'entrée de jeux ce qui l'avait placé dans le groupe des indécis.

« Look. This concerns two co-workers, so I don't want anyone to know that I was involved. »

Barbeau le rassura : elle n'avait aucune intention de divulguer quoi que ce soit à son propos. Elle comprenait très bien la situation délicate où pourrait se trouver un employé qui déblatère contre un collègue, si ce dernier venait à l'apprendre. Le faux frère risquait de devoir affronter celui qu'il avait trahi, et cela en tout temps, puisqu'ici les lieux de travail se confondaient avec le milieu de vie. *Comme en prison*, pensa-t-elle.

L'homme, dont le nom exact échappa à Barbeau — Amisk… quelque chose —, expliqua avoir participé au match de volleyball dans l'équipe de Lessard. Après le match, la plupart des joueurs masculins se retrouvèrent dans la douche commune,

où le singulier tatouage de Lessard se révéla aux yeux de tous. Cela avait provoqué des regards en coin et quelques sourires moqueurs, sans plus. Mais par la suite, alors qu'Amisk figurait parmi les derniers à quitter le vestiaire, il avait entendu une conversation entre deux employés qui se changeaient de l'autre côté de la rangée de casiers où il se trouvait. L'un d'eux tenait un discours insultant et dégradant envers Lessard, et ridiculisait son tatouage. Il avait même déclaré qu'il ne faudrait pas qu'il se retrouve seul avec lui.

« I may not be fluent in French, but I'm all too familiar with French insults. »

Au dire d'Amisk, l'autre employé se contentait de rire et d'acquiescer aux propos de son collègue.

« Vous connaissez ces employés ?

— Yes, oui. Le "trou de cul" s'appelle Maxim Letourneau. Son chum, c'est Frédéric Bohr. »

Cela changeait les choses. Bohr n'avait pas hésité à accuser l'épouse de Lessard, mais voilà que celui-ci se plaisait à dénigrer la victime. Non seulement Bohr et Letourneau avaient eu connaissance de l'existence du tatouage de Dracula, mais Bohr avait aussi entendu Christiane Lessard mentionner le pieu. Si on ajoutait à cela que Letourneau avait un mobile,

nous avions tous les ingrédients d'un plat de résistance.

« Je vous remercie, monsieur Amisk… euh…

— C'est okay. Just call me Amisk. It's a proud name. It means 'castor.'

— Ah, évidemment… », souffla Barbeau.

C'était maintenant au tour de Maxim Letourneau de se retrouver devant Barbeau.

« Alors, monsieur Letourneau, qu'avez-vous à me raconter ?

— Vous le savez très bien.

— Dites quand même. »

Le rouquin s'engagea dans une longue diatribe contre la société d'État et la façon dont celle-ci gérait le programme d'accès-famille.

« Pour les boss à Montréal, ces voyages-là c'est juste des caprices. Eux autres, ils se réveillent le matin collés sur leur femme, prennent un expresso en lisant le journal, embrassent leurs enfants avant qu'ils partent pour l'école, et vont s'effoirer dans leur grand bureau devant un écran d'ordinateur. Nous autres, c'est pas pareil. On se couche seul, on rêve à notre femme et à nos enfants, on se lève seul, et on mange avec la même gang matin et soir. Je passe mes journées dans le bois avec les mouches

noires. Vous savez ce que c'est de ne pas voir sa famille pendant des semaines ? »

Barbeau l'ignorait. Elle pouvait cependant l'imaginer. Bien qu'elle ait tiqué sur le fait que Letourneau présumait que les boss étaient tous des hommes (ou des lesbiennes), elle dut reconnaitre que travailler loin de sa famille constituait une difficulté. D'un autre côté, un technicien forestier ne devrait pas s'attendre à décrocher un emploi dans un bureau au centre-ville de Montréal.

« Je compatis avec vous, mais je ne vois pas pourquoi vous me racontez tout ça.

— Bien sûr que vous voyez. C'est un mobile. »

Barbeau fixa son interlocuteur sans rien dire. Il continua.

« J'ai hésité à me présenter devant vous parce que je n'ai rien à voir avec ce qui est arrivé à Lessard. Mais comme on vous a certainement rapporté l'échange que j'ai eu avec lui après son discours devant les employés, et la façon insultante qu'il a eu de m'ignorer du haut de son trône de grand boss, j'ai pensé qu'on me placerait forcément sur la liste des suspects. Alors me voici. »

Les propos de Letourneau avaient fait surgir une nouvelle idée dans l'esprit de Barbeau : le mobile « corporatif ». Jusqu'ici, elle se concentrait sur

Armand Lessard en tant que personne, et recherchait quelqu'un ayant une raison pour lui en vouloir en particulier. Mais il était aussi possible que la véritable cible fut la société qu'il représentait. Dans ce scénario, la victime, un « grand boss », n'était alors qu'un substitut pour évacuer la rage du meurtrier envers l'organisation.

« D'accord, monsieur Letourneau. J'avoue que si vous ne vous étiez pas présenté de votre propre chef, j'aurais été forcée d'insister. Si vous commenciez par me dire ce que vous avez fait la journée du 2 juin.

— Oh, c'est facile. Nous travaillons en forêt autour de KA-12 depuis une quinzaine de jours.

— J'ai deux questions, coupa Barbeau. Qu'est-ce que c'est, ce KA-12 ? Et de qui parlez-vous lorsque vous employez le "nous" ?

— KA-12 est l'une des digues qui empêchent le réservoir de Caniapiscau de déborder vers le nord, dans le bassin de la Grande rivière de la Baleine. Et le nous, c'est moi et un stagiaire en technique forestière qui passe l'été ici.

— Son nom ?

— Frédéric Bohr. »

Avant de continuer, Barbeau quitta brièvement la pièce pour demander à Marcelin de lui apporter une

carte de la région. La carte, que le chef de la sécurité n'eut aucune peine à trouver dans la bibliothèque, fut dépliée sur le bureau devant elle et Letourneau. Celle-ci était particulièrement détaillée. Les quarante-trois ouvrages de retenue (digues et barrages) sur le pourtour du réservoir y étaient clairement identifiés. Les digues KA-8 à KA-13 se trouvaient toutes à l'intérieur d'un secteur de sept ou huit kilomètres le long de la Transtaïga, à moins de trente kilomètres de la fin de la route. Barbeau avait suffisamment étudié la carte de *Pèlerinage au bout du monde* pour se rendre compte immédiatement que les iles les plus rapprochées de cet endroit portaient les numéros 62 à 66 : de *La Dalle des Morts* jusqu'au *Soleil des Gouffres*, le trajet parcouru par Lessard le jour de sa mort.

Le reste de l'entrevue fut consacré à établir avec plus de précisions les allées et venues des deux hommes. Letourneau indiqua qu'ils quittaient généralement la résidence tôt le matin pour se rendre sur les lieux de travail en camionnette, tirant avec eux une remorque qui transportait deux quatre-roues. Une fois sur place, ils pénétraient en forêt pour effectuer le travail. Barbeau n'avait pas jugé bon de demander à Letourneau d'élaborer au sujet de la tâche à accomplir, mais crut comprendre que cela consistait en partie à marquer des arbres à être

coupés ultérieurement. Plus intéressant pour elle fut son commentaire voulant qu'ils aient accès à un bateau — qui demeurait en permanence aux abords du réservoir dans ce secteur — leur permettant d'accéder par la voie des eaux aux endroits plus difficiles à rejoindre par la terre ferme. Par contre, Letourneau ne put affirmer avec certitude s'ils avaient ou non utilisé ce bateau le jour du meurtre. Chose certaine, celui-ci déclara ne s'être jamais servi de l'embarcation pour se rendre sur l'une ou l'autre des iles. Finalement, les deux hommes retournaient généralement à la résidence vers 18 h 30.

« Vous ne travailliez pas aujourd'hui ?

— Oui, mais nous avons reçu un appel nous demandant de nous présenter ici plus tôt. »

Encore une fois, l'influence du directeur de la centrale se faisait sentir.

Barbeau aborda par la suite le match de volleyball et encouragea Letourneau à parler de ce qu'il ressentait à l'égard de Lessard. Cela n'avança pas beaucoup les choses. Il répéta ce qu'il avait dit auparavant au sujet des boss et affirma même s'être moqué « un peu » de la présence du tatouage de Dracula avec Bohr. Rien à propos de commentaires dégradant et possiblement menaçant qu'il aurait, selon Amisk, proférés envers le dirigeant d'Hydro.

Elle ne le confronta pas à ce propos, préférant d'abord parler de nouveau à Frédéric Bohr. Elle remercia Letourneau de sa collaboration et fit entrer son stagiaire.

« Monsieur Bohr, vous avez partagé avec moi certaines observations très intéressantes au sujet d'une conversation entre Armand Lessard et son épouse à la cafétéria.

— Je suis content d'avoir pu vous aider.

— Vous êtes un excellent observateur, mais je me demandais si vous n'aviez pas décidé d'interférer avec le sujet de votre observation.

— Vous parlez comme mon arrière-grand-père Niels ! »

Devant l'absence de réaction de Barbeau, Bohr continua.

« Que voulez-vous dire par "interférer" ?

— J'y viens. Mais parlons d'abord de vous. Vous êtes étudiant en technique forestière, actuellement en stage. C'est ça ?

— Oui.

— Ce stage est partie intégrante de vos études et devra être évalué à la fin de votre séjour ici.

— Oui, c'est bien ça.

— Et une mauvaise évaluation pourrait compromettre votre réussite, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. Où voulez-vous en venir ?

— Qui devra compléter cette évaluation ?

— Je travaille avec un technicien forestier, Maxim Letourneau, qui d'ailleurs vient de sortir de votre bureau. Il aura certainement un rôle important à jouer dans mon évaluation finale, de même que certains superviseurs.

— J'imagine alors que vous vous efforcez de ne pas froisser monsieur Letourneau. Est-ce pour cela que vous ne m'avez rien dit au sujet des échanges que vous avez eu avec lui dans le vestiaire, après un match de volleyball auquel participait Lessard ? Rien non plus à propos d'un certain tatouage qui aurait fait l'objet de moquerie. »

Bohr fixait Barbeau en silence, comme frappé de stupeur.

« Laissez-moi être plus clair, monsieur Bohr. Si ces "superviseurs" qui prendront part à votre évaluation apprenaient que vous entravez la justice pour protéger votre ami Letourneau, croyez-vous que cela pourrait influencer leurs commentaires ? Ou pire encore, si votre propre protection motivait votre silence, parce que vous et Letourneau avez décidé de donner une leçon à Lessard. Dans cette éventualité,

il vaut mieux oublier votre évaluation et dire adieu à votre carrière. Les forêts de nos prisons sont plutôt clairsemées.

— Qu'est-ce que vous insinuez !? cria Bohr en panique. Nous n'avons rien fait ! Oui, vous avez raison, j'ai voulu protéger Maxim. Il ne digérait pas ce qui s'était passé avec Lessard et il se moquait de lui. Mais soyez assuré que je n'ai rien fait pour faire du mal à cet homme, encore moins pour le tuer. Et Maxim non plus. Je le sais, car je passe mes journées avec lui. »

Barbeau reprit l'épisode de la douche et du vestiaire avec son témoin, maintenant plus ouvert à discuter. Celui-ci confirma que Letourneau avait bien tenu les propos entendus par Amisk. Il insista cependant sur le fait que ce n'était que des paroles en l'air. Il décrivit aussi son emploi du temps le jour du meurtre, qui s'avéra concorder en tous points avec le témoignage de Letourneau, sauf qu'il se souvenait que oui, ils avaient utilisé le bateau ce jour-là, en après-midi, pour atteindre un secteur près de KA-13.

« *Le Soleil des Gouffres*, ça vous dit quelque chose ?

— Euh… je ne crois pas, non.

— Vous hésitez ?

— Surtout, ne croyez pas que j'essaie de vous

cacher quelque chose, se défendit Bohr. C'est juste que c'est la deuxième fois que j'entends le mot "gouffre" en peu de temps, et pourtant ce n'est pas un mot très commun. La première fois c'était à la cafétéria. Lessard l'a prononcé pendant la conversation avec sa femme, mais il ne parlait pas très fort, contrairement à elle. Alors je n'ai pas compris le reste. »

Si le meurtre avait été planifié, le ou les meurtriers devaient savoir sur quelle ile se rendait la victime ce jour-là. Bohr aurait très bien pu entendre Lessard communiquer cette information à sa conjointe. Bien que la réponse qu'il venait de donner eût l'air sincère, rien ne disculpait totalement les deux techniciens. Mais pour l'instant, rien ne permettait non plus de les accuser de quoi que ce soit. Elle mit fin à l'interrogatoire. Au moment où Bohr allait quitter la pièce, Barbeau l'interpela :

« Monsieur Bohr, au sujet de votre arrière-grand-père, c'est une blague ou pas ? »

23.

Azul se tenait debout sur le quai de l'ile nº 100, saluant avec enthousiasme son compagnon de voyage dont le canot pneumatique s'éloignait lentement. Bernard Ledoux atteindrait sous peu la dernière étape du parcours : *Le Paradis Perdu*. Elle sourit en s'imaginant qu'il avait perdu ce paradis au moment où il l'avait laissée ici pour continuer seul. Elle faillit lui balancer cette boutade quelques instants plus tôt, mais s'était retenue au dernier moment.

N'empêche qu'elle se sentait en partie responsable de ce curieux arrangement qui les forçait à voyager ensemble, mais individuellement, de façon à s'assurer que des kilomètres les sépareraient lorsque la nuit tomberait. *C'est à croire que l'un d'eux allait se transformer en vampire !* Ledoux avait certainement proposé cette approche en vrai gentleman, conscient qu'inviter, de but en blanc, une femme qu'il connaissait à peine à l'accompagner impliquait une situation délicate : il fallait non

seulement partager un canot pneumatique, mais aussi une nuit dans une cabane sur une ile déserte. C'était à elle de lui faire savoir, avec tact, que cela ne la gênait pas. Elle aurait pu prétendre être craintive à l'idée de demeurer seule sur une ile. Le reste aurait suivi. Après tout, il y avait deux lits de camp dans ces cabanes, et de toute façon n'importe qui nourrissant de mauvaises intentions pouvait se présenter en tout temps sans s'annoncer. Le meurtre de Lessard en était la preuve. Tout ce cirque n'était donc qu'une question d'apparence, destinée à prévenir les bavardages malveillants de quelconques spectateurs. Décidément, elle se faisait vieille. Elle n'avait pas l'habitude de se plier à de telles conventions.

Un peu après 16 h, elle saisit son téléphone satellitaire et appela *Pèlerinage au bout du monde* pour indiquer qu'elle avait atteint l'ile où elle passerait la nuit. Louis D'Amour, faisant fi du fait qu'elle avait navigué toute la journée sur le réservoir de Caniapiscau, en profita pour lui demander s'il y avait du nouveau dans l'enquête. Il relata aussi avoir eu un entretien avec Bienvenu Larose, qui selon lui « perdait son temps avec des théories farfelues ». Elle lui rappela qu'elle était pathologiste et que son rôle n'était pas d'enquêter. S'il désirait formuler des plaintes, il devait parler à Philomène Barbeau.

Elle rassembla son équipement de camping et

marcha jusqu'à la cabane qui l'abriterait pour la nuit. Elle s'arrêta quelques instants devant l'affiche à gauche de la porte : « 100 — La Banquise-Qui-Chante ». *Ça commence mal*. Alors qu'elle disposait davantage de temps pour s'adonner à l'introspection dirigée, voilà que le nom de cette ile ne lui inspirait absolument rien. Les échos d'un grondement lointain lui firent lever la tête vers un ciel maintenant nuageux. Un orage s'annonçait.

Pas de surprise à l'intérieur : deux lits de camp, deux chaises, une tablette sur laquelle était posé un livre, qu'elle ignora pour l'instant. Elle déposa son sac de couchage sur l'un des lits et s'étendit pour une vingtaine de minutes. Comme recommandé par Gabrielle Phéron, elle avait ramé un certain temps lors de la dernière partie de leur périple. Un peu de repos lui permettrait de reprendre des forces.

Bien qu'il fût encore tôt, la faim la tenaillait. Une fois debout, elle installa son petit réchaud au propane et fit bouillir de l'eau, qu'elle versa ensuite dans une enveloppe « Poulet teriyaki avec riz », laquelle était affublée d'un sceau qui garantissait la saveur du plat pour trente ans. Une dizaine de minutes plus tard, elle dégustait le produit de cette cuisine rapide en pensant qu'elle devrait se procurer un repas similaire, à consommer en souvenir de son

pèlerinage, lorsqu'elle atteindrait l'âge vénérable de soixante-cinq ans.

Rassasiée, elle dirigea enfin son attention vers le but de sa visite sur cette ile : l'introspection dirigée. Le livre qui devait la guider dans cet exercice attendait patiemment. Elle alluma d'abord une chandelle, qu'elle plaça à une extrémité de la tablette, de façon à éclairer davantage le lit sur lequel elle s'installa avec *L'œil américain*[10], de Pierre Morency. De toute évidence, l'auteur devait faire allusion à *La Banquise-Qui-Chante* quelque part dans ce bouquin de plus de trois-cent-cinquante pages, puisque le titre n'avait rien d'un chant de glace. L'illustration d'un oiseau en page couverture lui rappela ce que Ledoux lui avait dit : « … pour ce qui est de l'ornithologie, tu devras attendre l'ile nº 100 ». L'œil américain faisait-il alors référence à l'acuité visuelle de certains oiseaux ? Les quelques premières pages lui apprirent que non. « Avoir l'œil américain » est une expression qu'elle ne connaissait pas, et qui signifie être vigilant, à l'affut du moindre détail.

Le livre traitait entre autres de divers volatiles, de l'hirondelle au bruant des neiges. Ce dernier, le fameux chanteur de l'Arctique, avait inspiré le titre de l'un des derniers chapitres : *La banquise qui chante*. Car dans ce livre, chaque être vivant qui

faisait l'objet de l'attention de l'auteur — un oiseau, une plante, un insecte ou autre — méritait son propre chapitre. On aurait cru que Jean de La Fontaine lui-même avait titré ces merveilleuses fables. Avant d'entreprendre la lecture d'un nouveau chapitre, Azul prenait plaisir à essayer de deviner ce à quoi le titre faisait allusion, la plupart du temps sans succès : *Simple et cousu d'or* ; *Queue de feu, dent de fer* ; *Le violon et le thermomètre* ; *Le roi et le petit cochon* ; et bien d'autres encore. Elle apprit une multitude de faits à propos du monde naturel, allant du périlleux accouplement des porcs-épics à la saveur toxique du papillon monarque, en passant par la symphonie pour violons des grillons — dont le rythme marque la température — et l'étrange périodicité des « cigales 17 ans », du genre *Magicicada*. Un commentaire dans un chapitre dédié aux oiseaux des marais attira son attention. L'auteur affirmait que le duvet soyeux des quenouilles était jadis utilisé, mélangé à du poil de lapin, dans la confection des chapeaux de castor[11]. Pour Azul, cela relevait d'une magie digne du docteur Frankenstein. Tirer un lapin d'un chapeau, passe encore, mais un chapeau de castor d'un lapin !

Elle déposa le livre près d'elle et fixa la faible lueur vacillante projetée au-dessus de son lit par la chandelle. La lumière, qui pourtant se déplaçait à la

vitesse de la lumière, ne semblait pas avoir atteint l'autre extrémité de la pièce, où la deuxième couche demeurait dans l'ombre. Le soleil avait déjà disparu et l'orage semblait lui aussi avoir choisi son ile pour y passer la nuit. Tonnerres et éclairs, chacun empruntant un sens unique pour se manifester, se disputaient son attention dans le tumulte de la pluie battante.

Elle réfléchit à ce qu'elle venait de lire, consciente qu'elle n'avait pas abordé le texte dans un esprit d'introspection dirigée — c'est-à-dire en se concentrant sur un titre ou une phrase et en laissant travailler son imagination —, mais simplement comme une lectrice moyenne. Malgré cela, quelque chose de profondément troublant émergeait de cette lecture, et elle essayait de mettre le doigt dessus. On se trouvait en présence d'observations détaillées d'un ensemble disparate d'êtres vivants. Mais il y avait plus. Le secret résidait dans la nature des observations. Un détective privé chargé de surveiller quelqu'un peut facilement prendre des photos, noter les allées et venues, les rencontres, etcétéra, et en faire rapport. Mais un tel rapport ne nous dirait rien à propos de la vie de cette personne, car cela demanderait une fine analyse de l'attitude, des gestes et du comportement de l'individu dans son environnement. Bref, cela exigerait un détective

ayant l'œil américain. Morency ne communiquait pas uniquement des faits à propos de la nature, il communiquait la nature elle-même et l'émerveillement qu'elle suscite chez ceux qui prennent le temps de l'observer. Voilà ce qu'elle ressentait. Le sentiment qu'il est inutile de toujours rechercher d'autres distractions alors qu'un spectacle d'une infinie beauté se déroule en permanence sous nos yeux.

Satisfaite d'avoir su tirer quelque chose de son expérience, elle devait maintenant se résoudre à visiter les latrines derrière la cabane, avant de profiter d'une nuit de sommeil bien méritée. Elle enfila un épais chandail et se couvrit de l'un de ces ponchos de pluie jetable. Elle saisit une mini lampe de poche et demeura quelques instants plantée devant la fenêtre de la porte, rassemblant son courage pour affronter les intempéries. Elle mit plus de temps que prévu à atteindre son but. La lampe de poche s'avéra incapable de percer le mur de pluie qui s'abattait. Elle avait peine à voir devant elle et avait l'impression de lutter contre un ennemi invisible. De plus, la température à Caniapiscau en juin différait beaucoup de celle à Montréal. On se serait cru en octobre ou novembre ! Le trajet de retour lui parut par contre plus facile, probablement parce qu'elle ne faisait plus face au vent. Elle était soulagée de

finalement se retrouver à l'intérieur, dos à la porte qu'elle venait de refermer, reprenant son souffle. La foudre enflamma alors le ciel, accompagnée d'une violente détonation. Azul figea d'effroi. Non pas en réponse au bruit assourdissant, mais à cause de ce que la nature stroboscopique de l'éclair lui avait révélée en noyant la pièce de lumière pour une fraction de seconde : une silhouette humaine se tenait debout dans la pénombre, près de la couche inutilisée.

10. Pierre Morency, *L'oeil américain*, Montréal, Boréal, 1989.

11. Ibid. p. 37.

24.

Le cœur battant, Azul pointa vers l'intrus la lampe de poche qu'elle tenait toujours à la main. Contre toute attente, ce qui lui passa par la tête à ce moment fut cette stupide publicité télévisée dont elle s'était souvent moquée : un voleur s'introduit par effraction pendant la nuit et le propriétaire des lieux, armé uniquement d'une « mini lampe de poche tactique », enclenche le mode clignotant de la lampe, ce qui désoriente le criminel qui, pris de panique, s'enfuit en courant. Malheureusement, sa lampe ne produisit pas cet effet.

De stature imposante, l'homme avait une chevelure foncée, les traits durs et le teint basané. Et c'était un Cri. L'eau dégoulinait de ses cheveux, de son visage, de ses vêtements, et formait de petites flaques à ses pieds. Il la fixait sans bouger. Azul hésitait entre s'enfuir — mais pour aller où ? — et tenter d'engager la conversation. C'est alors que l'homme fit un mouvement. Il tira la chaise de bois qui se trouvait près de lui et s'assit. La main ouverte,

il étendit le bras en pointant vers l'autre chaise, qui se trouvait près du lit d'Azul, invitant cette dernière à s'assoir aussi. Elle considéra qu'il valait mieux coopérer. De prime abord, cet inconnu ne semblait pas vouloir se ruer sur elle. Du moins, pas pour l'instant. Elle s'avança à petits pas, sans jamais quitter l'homme du regard, se débarrassa de son poncho, tira la chaise, l'installa face à son « opposant », et s'assit à son tour.

« Vous me connaissez sous le nom du Cri, ou peut-être Eeyou. J'ai entendu dire que la police me cherche. »

Il s'était exprimé en français. Les craintes d'Azul se confirmaient : elle se trouvait en présence du suspect numéro un dans le meurtre d'Armand Lessard. Et, ce qui n'avait rien pour la rassurer, elle se trouvait dans la même situation que Lessard à ce moment-là : seule sur une ile déserte avec son présumé agresseur.

« C'est exact. La police désire vous poser quelques questions à propos d'un meurtre qui a eu lieu sur l'une des iles du réservoir. »

Elle crut bon d'ajouter :

« Je ne sais pas comment vous m'avez trouvée, mais sachez que je suis pathologiste, pas policière.

— Il n'y a pas grand-chose qui se passe sur le

territoire sans que je l'apprenne. En quoi cette histoire de meurtre me concerne-t-elle ?

— On a trouvé des éléments compromettants dans votre hangar, à *Pèlerinage au bout du monde*.

— Quels éléments ? Des pièges pour le petit gibier ? Des peintures ? Je ne vois toujours pas de liens avec un meurtre. »

Azul réfléchit un instant. Elle hésitait à discuter des détails du cas. C'était à Barbeau de mener cette entrevue, pas à elle. Par contre, l'occasion qui s'offrait pourrait ne pas se présenter de nouveau avant un certain temps. Eeyou n'avait pas demandé le nom de la victime, ni sur quelle ile le meurtre avait eu lieu. Il le savait probablement, mais cela ne voulait rien dire. L'information, connue des propriétaires de *Pèlerinage au bout du monde* et de tous les policiers de la région, était certainement venue aux oreilles des résidents du coin, incluant les Cris. Ce n'est pas comme si tout ce beau monde avait des histoires plus intéressantes à raconter. Sans s'embarquer dans un interrogatoire dont elle doutait qu'elle ait les capacités de conduire avec brio, elle décida tout de même d'ouvrir son jeu à propos d'un élément de preuve.

« *Le Soleil des Gouffres*, ça vous dit quelque chose ?

— C'est le nom de l'ile où a eu lieu le meurtre.

— Je vois que vous êtes bien renseigné. Vous connaissez aussi le nom de la victime ?

— Non.

— Bon, alors voilà. Dans la cabane sur l'ile en question devait se trouver le roman qui donna son nom à l'ile : *Le Soleil des gouffres*, de Louis Hamelin. Or, ce livre se trouvait plutôt dans le hangar que vous occupez à *Pèlerinage au bout du monde*, apparemment taché du sang de la victime, ce qui devrait être confirmé sous peu. Alors comme vous étiez le seul à posséder une clé du hangar, vous comprenez certainement que la police veuille vous parler. »

Un long silence s'installa, ce qui fit réaliser à Azul que la tempête s'était soudainement calmée. Elle pouvait percevoir la respiration irrégulière de son interlocuteur, qui semblait traiter l'information qu'elle venait de lui communiquer. Elle avait éteint sa lampe de poche et ne pouvait distinguer l'expression de l'homme, toujours assis dans l'ombre.

« Dites à la police que je n'ai rien à voir avec ce meurtre et que je n'ai jamais possédé, ni même vu ce roman dont vous parlez. »

Du point de vue d'Azul, cette réponse contenait

une bonne et une mauvaise nouvelle : Eeyou n'avait pas l'intention de parler à la police et elle serait encore en vie après cette rencontre de façon à pouvoir elle-même en discuter avec les autorités.

« Vous devez vous expliquer à la police. Fuir ou se cacher alors que vous savez qu'on vous recherche n'est certainement pas la meilleure façon de les convaincre de votre innocence.

— Vous ne comprenez pas. Je suis Cri.

— Et alors ?

— Les autochtones sont toujours perdants devant la loi des Blancs. C'est comme ça depuis que ces lois existent. Au début, on nous qualifiait simplement de sous-humains pour justifier toute sorte d'atrocités. On a ensuite trouvé des arguments légaux pour légitimer la prise de possession des terres que nous occupions *res communis* depuis des siècles. On a d'abord évoqué *terra nullius*, un territoire sans maitre, puis un genre de *terra derelictae*, la non-culture de la terre et donc son abandon par les occupants. »

Outre sa surprenante connaissance du latin, l'homme éprouvait de toute évidence beaucoup de rancœur à l'égard du sort réservé à son peuple par les générations d'Européens qui envahirent le Nouveau

Monde. L'étendue de cette réponse suggéra à Azul qu'elle pourrait l'amener à discuter.

« Il fait froid et vous êtes mouillé. Vous voulez que je nous prépare du café ? On pourrait parler de tout ça tranquillement. »

Elle prit son silence pour une approbation et mit de l'eau à bouillir. Ils n'échangèrent aucun commentaire avant qu'Azul ne lui serve un gobelet de café soluble brulant.

« Merci. »

Elle reprit sa place sur la chaise. À défaut de pouvoir solutionner le meurtre de Lessard, elle était à tout le moins déterminée à en apprendre davantage à propos de cet homme. Peut-être qu'en le connaissant mieux, elle arriverait à le convaincre d'affronter Philomène qui, elle le savait bien, ne souscrivait pas à la théorie du Cri automatiquement coupable.

« Vous semblez bien au fait de l'histoire de votre peuple.

— J'ai étudié dans le camp adverse.

— C'est-à-dire ?

— Université de Montréal. Ce n'est pas mon peuple qui importe ici, mais le vôtre. Connaissez-

vous l'histoire de votre peuple en ce qui a trait aux relations avec les autochtones ? »

Forte de sa récente discussion avec Jérôme Petit, elle risqua une réponse :

« Je sais que le castor y jouait un rôle important, au centre d'un commerce fructueux entre les Français et les autochtones. Je ne crois pas me tromper en affirmant que les relations étaient bonnes.

— Il fut un temps où c'était le cas, oui. Mais pour comprendre les forces en jeu, il faut remonter beaucoup plus loin dans l'histoire de votre peuple.

— Ah, la liane dans une forêt tropicale…

— Pardon ?

— Rien. Rappelez-vous que je suis une scientifique, pas une historienne.

— Vous savez certainement que les Grecs, et par la suite les Romains, ont grandement influencé la façon de penser des Européens. Et comme scientifique, vous devez connaitre Aristote. »

Azul ne voyait pas la relation entre les autochtones et le philosophe grec, qui vécut quelques siècles avant notre ère, mais elle connaissait effectivement le personnage. Comme d'autres à son époque, il avait traité d'à peu près tous les domaines de connaissance. C'était le bon temps

pour les artisans du savoir. Tout était encore vierge, ouvert à l'observation et sujet à interprétation par tous ceux qui s'intéressaient de près ou de loin au phénomène étudié, et cela sans devoir disposer des outils sophistiqués et couteux qui sont aujourd'hui essentiels pour faire progresser les connaissances d'un seul iota. Elle estimait que le monde moderne se perdait souvent dans les détails, et que plus personne n'arrivait à en comprendre les rouages.

Il s'avérait que les textes d'Aristote à propos de ce qu'on appelle maintenant la biologie faisaient partie du cours d'histoire de la médecine qu'elle avait suivi lors de sa première année d'études médicales, en particulier *Histoire des animaux*, un véritable trésor d'anatomie comparée. Des pages et des pages de textes qui décrivent ce qui caractérise telle ou telle fonction vitale, le tout illustré de centaines d'exemples d'implémentation parmi les insectes, oiseaux, poissons, ou vertébrés, incluant l'homme. Une œuvre gargantuesque en matière d'observation, même si le philosophe tira parfois des conclusions qui se révélèrent fausses par la suite. Azul jeta un regard vers le livre de Morency, de retour sur la tablette. Nul doute qu'Aristote avait l'œil américain.

Mais autre chose l'avait touchée dans le texte d'Aristote. Elle y avait découvert une approche d'une logique implacable, accompagnée de

descriptions précises, simples, et souvent d'une justesse déroutante : l'animal qui fait l'émission de sa semence en lui-même s'appelle femelle, celui qui fait l'émission dans un autre s'appelle mâle ; les excrétions sont de deux natures, liquides et sèches, et ceux qui ont la première ont aussi la seconde, mais non l'inverse ; quand le germe complètement formé voit le jour, il s'agit soit d'un être vivant (l'embryon s'est déjà développé), soit d'un œuf (dont une partie formera l'animal, et une autre le nourrira), soit d'un ver (un embryon qui se développera lui-même) ; les testicules ne sont pas de la chair, mais ils sont près d'en être.

Aristote s'attarda aussi sur le caractère et les habitudes de divers animaux : certains vivent en troupe, d'autres en solitaires ; ceux qui ont les ongles crochus ne vivent jamais en troupe ; les animaux qui forment des sociétés ont à faire un travail identique et commun ; les uns vivent dans les ténèbres, d'autres à la clarté ; les uns sont doux, les autres féroces ; le renard est malicieux, le chien est attachant et fidèle ; seul l'homme a le privilège de la réflexion, alors que certains animaux possèdent la faculté d'apprendre et de se souvenir.

Pour des raisons difficilement explicables, il s'embourbait aussi parfois dans des considérations qui relevaient du folklore : quand on a les pieds plats,

c'est qu'on est rusé ; les grandes oreilles annoncent la sottise ; ceux aux yeux gris ont une meilleure vue et un excellent caractère ; les oreilles trop (ou pas assez) velues sont garantes d'une meilleure ouïe ; le coin des paupières allongé indique un mauvais caractère.

« Je connais les textes qui traitent de biologie. Aristote avait une remarquable aptitude à disséquer, ou subdiviser les systèmes complexes en catégories plus facilement assimilables.

— Aristote est le maitre des catégories.

— Il n'a certainement pas écrit à propos des peuples autochtones d'Amérique.

— Cette aptitude à disséquer les systèmes en ces parties pour mieux les expliquer, il l'a aussi appliqué à la société dans laquelle il vivait. Dans *Politique*, il ne parle peut-être pas des peuples d'Amérique, mais il décrit abondamment sa vision de l'esclavage. Et cette vision est demeurée bien présente dans l'esprit des futures générations. »

Voilà donc où il voulait en venir. Bien qu'elle pût déceler un certain lien entre l'esclavage et le sort des autochtones, la nature de ce lien ne lui apparaissait pas clairement. Eeyou continuait :

« Aristote part du principe que toute entreprise humaine nécessite autorité et obéissance. C'est une

condition essentielle pour arriver à un résultat commun, satisfaisant pour l'ensemble, et éviter le chaos.

— Il n'a pas totalement tort.

— Non, mais cela lui a permis d'extrapoler à propos de ce qui est juste, utile et naturel : l'âme commande au corps ; la raison commande à l'instinct ; l'homme commande aux animaux. Et là se faufile un jugement de valeur : les animaux "privés" valent mieux que les animaux sauvages, car ils ont l'avantage, et cela "dans leur propre intérêt", d'être soumis à l'homme. Et après être passé rapidement sur le rapport analogue qui existe entre les sexes, il en déduit finalement que quand vous êtes inférieur à vos semblables, c'est-à-dire que tout ce qu'on peut tirer de vous est l'emploi de votre force corporelle, vous êtes un esclave *par nature*, et vous avez besoin d'un maitre pour vous montrer la raison. Il conclut alors que l'utilité des animaux privés et celle des esclaves sont à peu près les mêmes : les uns comme les autres nous aident, par leur force corporelle, à satisfaire aux exigences de l'existence.

— C'est odieux, sexiste et… et raciste !

— Odieux, oui, mais pas surprenant dans un monde où l'esclavage va de soi. Aristote voit une sorte de synergie entre le maitre et l'esclave. Le

premier, bien nanti en matière de raison, sait ce qui doit être accompli, alors que le second est celui qui possède les attributs pour l'accomplir. De ce côté, il n'a pas tort. Dans mon peuple comme dans le vôtre, nous retrouvons ces deux types de personnes. »

Azul se demanda de quel type était son interlocuteur. Un diplômé universitaire qui, semblait-il, vivait de chasse, de pêche et de trappage dans le fond des bois.

« Le problème, continua Eeyou, c'est le sous-entendu que le maitre connait non seulement la marche à suivre pour atteindre un but quelconque, mais il est aussi le seul à définir ce but, puisque l'esclave ne possède pas la raison nécessaire pour y arriver. Le résultat de cette soi-disant synergie se solde toujours par la satisfaction du maitre. L'esclave se borne à un "instrument animé" dans les mains de celui-ci, au même titre qu'un marteau est un instrument inanimé. Pour ce qui est du racisme, ou de la promotion de classes sociales héréditaires, c'est beaucoup moins clair. Aristote concède que des parents distingués n'engendrent pas nécessairement des descendants de même nature. De plus, la notion légalement acceptée à l'époque voulant qu'à la suite d'une guerre l'esclavage des vaincus soit justifié, et la notion contraire, que la justice doit faire preuve de bienveillance et d'humanité envers les vaincus,

agaçaient toutes les deux Aristote. Il prétendait que la nature doit toujours déterminer qui est maitre et qui est esclave. »

Azul voyait maintenant comment quelqu'un ayant vécu plus de deux millénaires auparavant exerçait encore de l'influence. Elle pouvait déjà deviner la façon dont les choses évoluèrent. Comme c'est le cas pour tout personnage populaire, les politiciens — rois, empereurs, présidents, premiers ministres, papes et leurs sous-fifres — s'approprieraient certains propos du maitre et les utiliseraient pour étayer leurs propres opinions, se gardant bien de placer ces propos dans leur contexte original si cela n'était pas à leur avantage.

Eeyou n'en avait pas terminé avec le polymathe.

« Aristote consacre ensuite un chapitre à la propriété, à l'acquisition des biens et au commerce, un texte encore une fois tout à fait pertinent en ce qui concerne la façon dont votre peuple a traité les autochtones par la suite. Il distingue d'une part les "instruments", et d'autre part les "substances" qui servent à la fabrication des choses, c'est-à-dire les moyens de production et les matières premières. Il décrit ensuite le "mode d'acquisition naturelle", qui se limite à l'acquisition des moyens de subsistance, et qui varie selon le mode d'existence des peuples :

nomades, agriculteurs, pillards, pêcheurs, chasseurs, ou une combinaison de ces modes.

— Pillards ?

— Pas très honorable, mais tout de même un mode d'existence. Aristote a aussi ajouté à cette liste la guerre aux hommes "qui nés pour obéir, refusent de se soumettre" comme étant un mode d'acquisition naturelle. Ce mode, essentiel à la survie, constitue donc pour lui la seule et véritable richesse. »

Il a raison sur ce dernier point, pensa Azul. Au bout du compte, peu importe le statut ou la prospérité de chacun, nous sommes tous des animaux soumis aux impératifs de la nature. Il nous faut nous nourrir pour vivre, et nous vêtir pour ne pas mourir de froid (*surtout ici !*).

« Aristote nous parle ensuite du mode d'acquisition des biens, un mode non naturel, car "le fruit de l'art et de l'expérience". Il remarque que toute chose a deux usages possibles pour son propriétaire : l'une propre à la chose, l'autre en tant que valeur d'échange. "Une chaussure peut à la fois servir à chausser le pied ou à faire un échange".

— Rien de nouveau là. Le troc est à la base de l'économie.

— Oui, mais Aristote introduit de subtiles distinctions auxquelles il vaut la peine de s'attarder.

D'abord il rappelle qu'à l'origine, les échanges se limitaient aux denrées nécessaires à la vie, le résultat de l'abondance ou de la rareté de ces denrées en divers endroits. Un mode d'acquisition qu'il qualifie de "parfaitement naturel". Différents groupes d'individus qui s'aident à survivre.

— C'était votre principal mode d'acquisition avant l'arrivée des Européens, n'est-ce pas ?

— Qu'en pensez-vous ? »

Elle ne répondit pas à cette question purement rhétorique. Et comme elle connaissait la suite de ce cours d'initiation à l'économie, elle prit le relai du Cri.

« Le besoin d'échanger des denrées périssables sur de longues distances et la difficulté à faire coïncider la disponibilité de ces denrées au moment d'un échange a mené à l'utilisation de matériaux inaltérables, tels des métaux, en guise de contrepartie. Ces matériaux servaient alors à acquérir des denrées à une date ultérieure. Pour faciliter ce genre d'échange, on a éventuellement coulé les métaux en unités de poids standards, frappés d'un symbole qui en garantissait la valeur. La monnaie était née ! Et je parie que c'était là un problème pour Aristote parce que la monnaie ne

s'inscrit pas dans un mode d'acquisition naturelle. C'est ça ?

— Bravo ! C'est exactement ça. »

Incapable de distinguer le détail de ses traits, Azul crut cependant déceler un sourire dans son intonation. La situation était plutôt incongrue. Elle était là, tard dans la nuit, à discuter tranquillement de philosophie avec celui qui était soupçonné du meurtre de Lessard. Pouvait-il vraiment avoir commis un tel crime ? Elle s'obligea à répondre oui. Tel qu'illustré de façon magistrale dans *Le silence des agneaux*[12], érudition et intelligence ne sont pas synonymes d'inoffensif, loin de là. S'il en est, ces personnes peuvent s'avérer beaucoup plus dangereuses que les brutes.

« On ne parle plus alors de troc de denrées, continua Eeyou, mais de vente et de commerce. Et là est votre véritable péché originel, contrairement à ce que vous apprend votre religion.

— Je ne suis pas certaine de vous suivre. La vente et le commerce ont permis la croissance économique et le mieux-être de la population.

— Vous répétez comme un perroquet le credo de ceux qui contrôlent cette sacrosainte économie. Déjà à son époque, Aristote avait identifié les complications associées à ces modes d'acquisition.

La monnaie était d'une grande utilité pour l'acheteur, qui n'avait plus à se soucier de transporter avec lui les denrées qu'il possédait pour acquérir ce dont il avait besoin en échange. Mais ce n'était pas le cas pour le vendeur, et plus tard pour le marchand. Au début, celui-ci échangeait l'excédent du fruit de son travail, une denrée quelconque, contre une autre denrée. Il n'avait aucun intérêt à accumuler ces denrées et limitait donc ses acquisitions à ce qui était nécessaire à sa survie, à celle de sa famille, et possiblement de son village. Mais tout a changé quand l'acheteur se mit à payer en argent.

— Pourquoi ça ? L'argent ne faisait que faciliter les mêmes transactions.

— Parce que dans le cas d'un paiement en argent, le vendeur n'avait plus à se soucier du type et de la quantité de denrées obtenues de l'acheteur lors d'une vente. La limite naturelle imposée sur l'accumulation de denrées disparaissait. Le vendeur pouvait accumuler les pièces de monnaie à l'infini. Et cet excès d'argent ouvrait la porte à un autre genre d'acquisition, cette fois non dirigée vers le but naturel de survie, mais vers le plaisir. Les riches marchands pouvaient se payer de luxueuses demeures, des bijoux, des prostituées (autres que les esclaves qu'ils possédaient), des symboles de pouvoir, et bien d'autres choses. Alors que les

denrées assuraient la survie, l'argent assurait le plaisir. L'objectif de la vie avait changé. Regardez les objets qui vous entourent. Combien existent pour votre plaisir et combien sont essentiels à votre survie ? »

Azul demeura muette. Elle avait souvent pesté contre la multitude de gadgets dont nous inonde la publicité. Des bidules tous aussi inutiles les uns que les autres.

« La plupart des vendeurs de biens et services ne se préoccupent maintenant que de deux choses : s'enrichir et plaire à l'acheteur. Mais toutes ces choses qu'ils nous proposent, même si elles ne sont pas naturelles, proviennent néanmoins de la nature, ultime pourvoyeur d'énergie et de matières premières. Or la nature n'est pas un marchand de plaisir. Ses ressources limitées destinées à créer la vie, à la protéger et à la sustenter sous toutes ses formes, ne suffisent plus devant l'appétit de l'homme pour le plaisir. En s'éloignant de l'acquisition naturelle, l'homme s'est lui-même condamné à une lente agonie, un déclin rendu encore plus imminent à la suite de la révolution industrielle.

— Vous peignez un tableau plutôt pessimiste. C'est quand même la nature qui dota l'homme de cette faculté d'éprouver du plaisir.

— Et nous devons lui en être reconnaissants. L'homme peut apprécier le bruissement du vent, le chant des oiseaux, le parfum d'une fleur et ses couleurs éclatantes, la compagnie d'un chien, l'excitation de la chasse, un bon repas, le calme d'une pluie d'été et le tumulte de la mer. Il se plait avec ses amis et s'attache à sa famille. Ce sont là les richesses de la nature qui sont destinées à notre plaisir. »

Encore une fois, Azul tourna son regard vers *L'œil américain*. C'était à croire que Eeyou faisait partie du pèlerinage. Peut-être apparaissait-il toujours sur l'ile n° 100, jailli de nulle part, pour discuter philosophie avec ceux qui s'y arrêtaient.

12. Thomas Harris, *The Silence of the Lambs*, St. Martin's Press, New York, 1988.

25.

Azul devait tenter de ramener la discussion sur le terrain actuel, ou à tout le moins, dans un premier temps, sur ce que pensait Eeyou à propos de l'histoire de son peuple au Québec. Elle se voyait mal devoir limiter aux théories d'Aristote le compte rendu qu'elle devrait certainement fournir à Philomène Barbeau au sujet de sa rencontre avec le suspect.

« Je n'ai pas d'arguments à présenter pour défendre ceux que vous appelez *mon* peuple. Encore aujourd'hui, des gens justifient des abominations en faisant appel à une logique tordue, fondée sur une soi-disant supériorité naturelle d'un groupe par rapport à un autre. Pour ce qui est de l'argent, nous savons tous que son accumulation est devenue le but ultime de plusieurs, au détriment de la survie des individus. Et ceux qui nous dirigent n'y voient pas nécessairement un problème. Certains se rebellent contre cette situation, mais ceux-ci n'ont généralement pas le pouvoir de changer les choses. »

Elle s'interrompit, ruminant cette dernière affirmation. Des larmes, immédiatement refoulées, brouillèrent un instant sa vue. Pour un moment, il lui apparut clairement que tous ces mouvements sporadiques qui réclamaient du changement ne suffiraient pas. Il était trop tard pour les sociétés humaines. Eeyou avait raison. L'homme causerait sa propre perte, et celle de bien d'autres espèces. Une expérience ratée de mère Nature. Qu'à cela ne tienne, cette dernière avait tout son temps pour essayer autre chose.

« Ça va ? »

Azul sursauta, tirée subitement de ses réflexions.

« Oui, oui… je pensais seulement que tout n'a pas toujours été si noir pour les peuples autochtones. Comme je vous le rappelais plus tôt, les relations avec les Français semblaient bonnes à l'époque. Le commerce des peaux est un exemple d'acquisition naturelle, non ? Et puis il y a la *Convention de la Baie-James*, considérée comme le premier traité majeur négocié d'égal à égal, entre nations : le Québec d'un côté, les autochtones de la baie James et du Nord du Québec de l'autre.

— Une acquisition naturelle ? Vous croyez que les Européens avaient besoin de toutes ces fourrures pour subsister ? »

Azul se remémora les propos de Jérôme Petit : « La fourrure symbolisait la richesse, le statut social ». Il avait aussi parlé d'échange de peaux contre couteaux, couvertures et chaudrons.

« Vous avez raison. La fourrure enorgueillissait son porteur plus qu'elle ne le réchauffait. Mais les choses obtenues en échange étaient utiles à la survie.

— Utiles, oui, mais non nécessaires. Au début, ces objets n'avaient pas une grande influence sur le mode de vie, mais cela a changé avec l'arrivée des armes à feu, que les Anglais s'étaient empressés de fournir à leurs alliés autochtones, forçant les Français à faire la même chose. Après les infections de rougeole et de variole qui ont décimé plus de la moitié de la population, voilà maintenant que les Européens offraient aux autochtones la possibilité de s'entretuer avec plus d'efficience. Pire encore, les armes leur permettaient d'occuper une place qui ne leur revenait pas dans la nature. Le chasseur doit respecter sa proie. Tous les deux sont dotés d'attributs différents qui conduisent à un équilibre naturel. Les armes à feu rompent cet équilibre et mettent en péril les ressources limitées de la nature. »

Azul pensa que rien n'avait changé. Les grandes puissances se faisaient encore la guerre par peuples interposés. Elle se consola cependant à l'idée qu'il

avait attribué le blâme initial aux Anglais. Après tout, ces derniers étaient aussi les ennemis de la Nouvelle-France. Elle allait orienter la discussion dans cette direction lorsque Eeyou continua :

« Votre peuple croit que l'homme domine la nature. Vous séparez tout, ordonnez tout. Chacun se spécialise dans sa catégorie, comme pour se conformer aux prescriptions d'Aristote. Les politiciens se soucient de guerre, de paix et de commerce ; les scientifiques s'occupent de la nature ; d'autres encore se préoccupent de questions spirituelles. Trois voies, trois orientations. Vous croyez que les problèmes qui surviennent seront résolus efficacement de cette façon, mais vous vous embourbez parce que ces catégories divergent, chacune ayant des valeurs et des normes différentes. L'ignorance de l'une envers les autres vous paralyse. À l'opposé, mon peuple voyage sur une seule route. C'est une route de campagne, pittoresque, riche. Un parcours parmi les montagnes, les rivières, les oiseaux du ciel et autres entités aussi importantes que l'être humain, qui méritent notre considération et notre respect. »

Azul profita d'une pause dans le discours de son interlocuteur pour évoquer le fait qu'ils avaient été des alliés.

« Vous parlez de *mon* peuple comme si c'était un bloc monolithique. Je vous rappelle que les habitants de la Nouvelle-France ont eux aussi été conquis par les Anglais.

— Je ne pense pas que l'inverse aurait changé grand-chose pour notre peuple. Anglais ou Français, tout ce qui comptait pour vous, c'était le nombre de peaux que nous pouvions livrer. Nous n'étions pas des semblables avec lesquels vous échangiez, mais uniquement des instruments qui vous aidaient à accumuler de la richesse. Par contre, j'admets que les Français se préoccupaient davantage de leurs outils animés. »

Il ne l'avait pas dit explicitement, mais ce n'était pas nécessaire. Azul avait compris. Pour les empires coloniaux, les autochtones constituaient un exemple « d'esclaves par nature », tel que décrit par Aristote.

« Il y a bien eu quelques exceptions parmi votre peuple, dit Eeyou. Plusieurs coureurs des bois ont pris le temps de nous connaitre, d'adopter notre façon de vivre, et d'apprendre à jouir de ce qu'offre la nature. Certains se sont accouplés avec nos femmes, qui ont alors donné naissance au fruit de l'union de nos deux nations. Mais ceux-là n'ont pas toujours été les bienvenus chez eux. Les maitres

craignaient de contaminer les habitants avec les coutumes et les idées des “sauvages”. »

Azul considéra objecter, mais décida de s’abstenir. Eeyou avait une vision du monde ravagée par l’histoire, mais elle devait admettre qu’il n’avait pas tort. L’homme continuait.

« Vous prétendez être vous aussi une victime des Anglais, au même titre que les autochtones. Si vous y tenez, nous pouvons comparer les trajectoires de nos deux peuples au cours des derniers siècles pour voir jusqu’à quel point elles sont similaires.

— J’y tiens. »

Elle n’y tenait pas tant que ça, mais c’était une façon de faire parler Eeyou. Elle espérait éventuellement en venir à l’époque actuelle.

« Imaginez-vous un jeu de société avec un plateau qui représente le territoire de l’Amérique du Nord. Deux joueurs s’affrontent : les Français et les Britanniques. Pendant la partie, chacun doit mouvoir ses pièces — colons, marchands, militaires, etcétéra — sur le tableau de façon à conquérir des territoires et en exploiter les ressources.

— Euh… n’y a-t-il pas un troisième joueur ? interrompit Azul. Qu’en est-il des autochtones ?

— Non, ce jeu n’a que deux joueurs. Les

autochtones sont représentés par des pièces spéciales disposées sur le tableau avant le début de la partie. Les joueurs doivent trouver le moyen d'utiliser ces pièces à leur avantage pour vaincre leur adversaire. »

Azul demeura muette, perturbée par l'analogie. D'entrée de jeu, Eeyou avait assigné les rôles de façon à prévenir toute similitude entre son peuple et les envahisseurs.

« Ces pièces spéciales occupent tout le territoire, mais ne le possèdent pas. Ce sont des attributs de ce territoire, au même titre que les autres éléments naturels qui l'habitent. Dans ce jeu, seuls les deux joueurs ont le droit de s'approprier des terres et d'en disposer à leur guise. »

Azul aimait de moins en moins ces règles. Elle savait déjà que les Français allaient perdre la partie. Ceux-ci devraient alors passer à un autre jeu, avec de nouvelles règles moins avantageuses pour eux, pendant qu'on rangerait les « pièces spéciales » devenues moins importantes dans un petit sac de plastique.

« Ça va, j'ai compris. Inutile de continuer.

— Vous en êtes sure ? Vous ne voulez pas savoir comment le roi d'Angleterre a créé la *Compagnie de la Baie d'Hudson* en 1670 et lui a octroyé près de la moitié du territoire du Canada actuel, qu'on a appelé

la Terre de Rupert. Un territoire qui comprenait tout le bassin hydrographique de la baie d'Hudson, du Labrador aux Rocheuses. Le tout accompagné d'un pouvoir exclusif d'y faire le commerce, ainsi que le pouvoir d'y promulguer des lois et appliquer la justice. Tout ça sur le territoire que mon peuple occupait. Vous ne voulez pas savoir comment cette compagnie a créé une dépendance chez les miens envers les produits européens. Comment le troc ne leur permettant pas de s'enrichir suffisamment, ils ont introduit leur propre pièce de monnaie, le plue ("made beaver" en anglais), qui avait la valeur d'une peau de castor mâle de première qualité.

— Je suis désolée. »

Elle se garda bien de lui rappeler que lui-même vendait des peaux à travers *Pèlerinage au bout du monde*. Elle savait bien, par contre, que ceux qui militent pour des changements profonds dans notre société n'ont d'autres choix que de se conformer aux règles qui régissent cette même société.

« Vous êtes désolée, mais vous vous réjouissez quand même de la *Convention de la Baie-James*.

— Pas vous ?

— Il existe une légende crie à propos du filou Weesakaychak[13]. Weesakaychak a faim et attire des canards avec la promesse d'une danse qui ne se

danse que les yeux clos. Comme les canards aiment danser, ils suivent Weesakaychak dans son refuge. Ils sont heureux de danser les yeux clos, accompagnés du chant de Weesakaychak… qui leur tord alors le cou l'un après l'autre, tout en continuant la fête.

— Vous redoutez Weesakaychak comme vous redoutez les gouvernements, c'est ça ?

— Je redoute surtout les canards qui se laissent prendre à son jeu. »

Il se leva d'un bond et franchit les quelques pas qui le séparaient d'Azul. Celle-ci tressaillit, incertaine de ce qui allait suivre. Au dernier moment, Eeyou pivota vers la tablette et s'empara du téléphone satellitaire qui s'y trouvait.

« Je regrette, mais je dois prendre ceci. »

Sur ce, il quitta la pièce et disparut dans l'obscurité.

13. Source: South Peace Historical Society (https://calverley.ca/article/06-009-translation-from-cree-to-english-as-told-by-harry-harris-of-pelican-reserve/)

26.

La nuit tombait lorsque Philomène Barbeau fut enfin prête à quitter Brisay. Considérant qu'on annonçait un temps orageux, cela la troublait profondément. Elle savait que son pilote, Robert, était formé pour le vol de nuit, mais elle était aussi très au fait des risques supplémentaires que cela représentait. Elle avait déjà parlé à Bienvenu Larose, qui devait l'attendre à l'aérodrome de Caniapiscau. Elle lui avait demandé de s'assurer que l'endroit était bien éclairé en préparation de leur arrivée.

Ce n'était pas uniquement cet aspect qui la tracassait. Étant sensible au mal des transports, elle lisait tout ce qui s'écrivait sur le sujet dans l'espoir de trouver une cure, ou du moins des façons d'en atténuer les effets désagréables. Ces articles contenaient généralement des conseils médicaux et pharmaceutiques, mais aussi des détails concernant l'incidence de la condition en relation avec les moyens de transport utilisés. Elle avait appris à appliquer les règles suivantes : en voiture, s'assoir

sur la banquette avant ; ne prendre l'avion que si la météo le permet, ce qui rendait difficiles les réservations à l'avance ; éviter les voyages en mer ; fuir comme la peste les voyages dans l'espace. Étrangement, le transport à cheval avait la réputation de ne poser aucun problème, alors que le transport à dos de chameau ou d'éléphant était à proscrire.

C'est d'ailleurs lors d'une de ces lectures qu'elle avait appris qu'en l'absence de points de repère visuels, les pilotes de nuit s'exposaient à diverses illusions vestibulaires. Un conflit de perception entre l'oreille interne, l'œil et le système musculaire risquait fort d'incommoder les personnes susceptibles comme elle, alors que dans le cas d'un pilote, cela pouvait mener à une fausse évaluation de l'attitude de l'appareil et à une perte de maitrise de celui-ci. Cela résultait d'un phénomène de Coriolis lié aux mouvements de la tête du pilote sous certaines conditions, par exemple dans un virage. L'article fournissait des détails, le tout agrémenté de mots tels « tangage » et « roulis », des mots qui lui donnaient la nausée même quand elle était assise dans son salon.

Bien qu'elle n'ait pas tout à fait saisi les subtilités associées au phénomène, elle s'était tout de même permis de mitrailler Robert de questions à ce sujet, dans le but de se convaincre que celui-ci avait la

capacité de maitriser son appareil, peu importe les conditions. C'est finalement une Philomène Barbeau anxieuse qui décolla de Brisay. La pluie avait débuté à peine quelques minutes plus tard, et des éclairs zébraient le ciel au loin. Le pilote avait par la suite annoncé que le vent se levait, cela un peu avant que de faibles ondulations se mettent à bercer l'appareil de façon rythmique. Barbeau s'était raidie, toute son attention focalisée sur le besoin de demeurer parfaitement immobile, évitant tout mouvement de la tête qui risquait de précipiter les choses. Elle ignorait si elle devait fermer les yeux ou fixer la noirceur extérieure. Un éclair avait illuminé son visage exsangue, où perlaient quelques gouttes de sueur. Elle savait que la nausée se manifesterait d'un instant à l'autre.

Par miracle, elle arriva à destination avant de franchir le point de non-retour dans l'escalade des symptômes. Elle ne se sentait pas bien pour autant, loin de là. Elle devait dormir, le seul remède qui lui permettrait de redevenir elle-même. Bienvenu Larose, pressé de communiquer les conclusions de son enquête, tenta d'entreprendre la conversation pendant le court trajet qui menait de l'aérodrome au chalet.

« Je crois savoir ce qui…

— Silence ! On verra ça demain matin. Tard demain matin. »

Au volant du VUS, Larose avait jeté un regard inquiet vers sa voisine, curieusement immobile, et pâle comme du marbre sculpté. Il n'insista pas.

Barbeau émergea d'un sommeil profond plusieurs heures plus tard. Elle étira le bras et tâtonna la table de chevet à la recherche son téléphone cellulaire, sans succès. *Quelle heure pouvait-il bien être ?* Elle réalisa qu'elle était nue, n'ayant pas pris la peine d'enfiler un pyjama. Elle entendit des pas et se rendit compte à retardement que quelqu'un avait ouvert et refermé la porte du chalet. C'est ce qui l'avait réveillée. Quelques secondes plus tard, Azul se pointa à l'entrée de sa chambre. Elle tenait à la main le manteau de la détective, son chandail et son soutien-gorge. Les pantalons et une chaussette se trouvaient sur le plancher de la chambre. Barbeau portait toujours l'autre chaussette.

« Eh bien, tu profites de mon absence pour jouer à l'effeuilleuse maintenant ! »

Elle s'extirpa de son lit, se cogna la tête sur la couche supérieure et enfila ses pantalons. Elle saisit son chandail des mains d'Azul et s'apprêta à sortir de la chambre.

« J'ai besoin d'un café. »

Azul lui barra la route.

« Bienvenu est avec moi. Il patientait devant ta porte lorsque je suis arrivée. Il n'osait même pas frapper de peur de te déranger. Je vais préparer du café pendant que tu finis de t'habiller.

— Il est quelle heure ?

— 10 h 30. »

Une fois décente, elle récupéra son téléphone dans la poche de son manteau et se présenta à la cuisine, où Azul et Larose l'attendaient, tous les deux assis à la table. Ils la suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elle s'installe à son tour sur l'une des chaises.

« Je suis désolée pour hier, dit-elle à Larose. Le voyage de retour a été difficile. »

Azul ne laissa pas au policier le temps de répondre.

« Bon, ça va. Nous avons tous les deux des choses à te raconter. Alors tu as deux ou trois minutes pour récupérer. Ensuite, je te sers un café bien chaud et tu écoutes. »

Aussitôt prise la première gorgée du liquide amer, mais combien réconfortant pour la détective, Azul annonça :

« J'ai parlé au Cri.

— Et ils t'ont dit quoi ?

— Non, tu ne comprends pas, répondit Azul avec impatience. Je n'ai pas parlé à "les" Cris, j'ai parlé à "le" Cri. Eeyou.

— Il est revenu ? Où est-il ? »

Avait-elle dormi cent ans, comme la Belle du conte ? Il lui semblait que plein de choses se fussent passées pendant qu'elle était déconnectée de la réalité.

« Non, il m'a rendu visite sur l'ile où je passais la nuit.

— Quoi !? Tu vas bien ? Il t'a menacée ?

— Non, nous avons eu une petite conversation, c'est tout. »

Azul raconta son tête-à-tête avec Eeyou. Comme elle le craignait, il s'avéra difficile de retracer avec précision le fil de cette conversation qui avait débuté avec Aristote et progressé jusqu'à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

« Vous aviez fumé quelque chose ou quoi ? Tu ne connais pas son nom ni son emploi du temps le jour du meurtre, mais tu sais que c'est un disciple d'Aristote !

— Lorsqu'une femme seule se trouve sur une ile

déserte avec un supposé meurtrier, tu crois qu'elle a le loisir de choisir les sujets de conversation ? »

Barbeau poussa un soupir et saisit la main de sa collègue.

« Excuse-moi, je ne pense pas très clairement ce matin. Nous allons retrouver ce Eeyou. Il a pris ton téléphone satellitaire, alors voyons si on peut le localiser de cette façon.

— C'est inutile. Il l'avait laissé à l'intérieur d'un sac étanche dans mon canot pneumatique. Je l'ai d'ailleurs utilisé tôt ce matin pour demander à D'Amour de nous ramener le plus tôt possible. L'hydravion est arrivé peu de temps après que Bernard Ledoux m'a rejointe sur mon ile. Écoute, je sais qu'on ne peut rien prendre pour acquis et que Eeyou en a gros sur le cœur, mais il ne me semble pas du genre violent.

— On verra ça quand il se présentera. Je me méfie des suspects qui refusent de parler à la police.

— Ce n'est pas lui qui a tué Lessard, déclara Larose. »

Les deux femmes tournèrent un regard inquisiteur vers le jeune policier. Celui-ci les toisait de ses yeux pétillants, affichant un sourire confiant, fier d'en être arrivé à cette conclusion sans équivoque. Barbeau pressentit qu'un moment « Hercule Poirot » allait

suivre, moment où le détective belge fait part à tous du fruit de ses cogitations.

Larose exhiba les « pièces à conviction » qu'il transportait avec lui dans un sac de papier : une canette de Pepsi et une clé maintenue avec du ruban adhésif. Il résuma ses rencontres de la veille avec D'Amour et Phéron avant d'annoncer fièrement :

« Voici comment les choses se sont probablement passées. Gabrielle Phéron vivait une aventure amoureuse avec le Cri. Elle rencontrait celui-ci en privé dans son hangar, dont elle possédait la clé. Elle croyait que son conjoint n'en savait rien, mais elle se trompait. Non seulement D'Amour suspectait quelque chose, mais il savait où se trouvait la clé que sa conjointe cachait. Peut-être était-ce d'ailleurs la découverte de cette clé qui lui avait mis la puce à l'oreille. Plutôt que de confronter Phéron, il a cherché un moyen de régler cette situation d'une autre façon : se débarrasser du Cri. Non pas en s'attaquant directement à lui, mais en le faisant accuser de meurtre. Il connaissait les fantasmes de Lessard et il est lui-même l'artisan du 666 et de tout ce qui s'y rattache. Il pourrait très bien être le meurtrier. L'heure de la mort se situe entre 16 h et 19 h et personne ne peut confirmer où D'Amour se trouvait dans l'après-midi du 2 juin avant 18 h. Il aurait pu se rendre sur l'ile *Le Soleil des Gouffres*

plus tôt pour y attendre la victime. Il serait ensuite revenu à son chalet, aurait préparé le souper pour lui et sa conjointe, et prétendu attendre l'appel de Lessard. Comme l'appel ne venait évidemment pas et qu'il ne pouvait joindre Lessard au téléphone, il aurait prétendu devoir retourner sur l'ile pour vérifier ce qui se passe. Il aurait alors pris le roman de Hamelin, taché du sang de la victime, et rejoint Phéron dans le chalet principal, en prenant soin de n'appeler la police que lorsqu'il aurait pu s'assurer de ne pas se faire prendre avec le livre. Il aurait ensuite trouvé un prétexte pour que sa conjointe le laisse seul — il lui demande d'aller préparer du thé. Il subtilise alors la clé du hangar, prend son camion et va y déposer le roman compromettant. Il retourne ensuite aux abords du réservoir pour attendre la police. Finalement, il replace la clé dans sa cachette à la première occasion.

— Tu as déduit tout ça à partir d'un décalage d'une dizaine de minutes entre les témoignages de Phéron et D'Amour ? demanda Azul avec admiration.

— Oui, enfin c'était le point de départ. Je me doutais alors qu'il cachait quelque chose. J'ai pris la canette de Pepsi en prévision d'un besoin futur pour ses empreintes. La découverte de la clé sous le tiroir a justifié ce besoin. On devrait pouvoir confirmer

qu'il a manipulé cette clé ou le ruban adhésif qui la maintenait en place. Qu'en penses-tu ? »

La question s'adressait à Barbeau. Celle-ci devait avouer que le policier avait un avenir prometteur en tant qu'enquêteur. Il avait su convaincre Phéron d'admettre sa relation avec le Cri, et avait proposé un scénario qui tenait compte du fait que D'Amour avait à la fois un mobile et l'occasion d'agir. Mais proposer un scénario ne garantit pas qu'on en réalisera un film. Larose devait apprendre à ne pas sauter trop vite aux conclusions. Sa théorie inutilement compliquée comportait plusieurs hypothèses qui demandaient l'appui d'arguments plus solides.

« En quoi cela nous permet-il de dire que le Cri n'est pas notre meurtrier ?

— Euh… nous le recherchons à cause du roman trouvé dans son hangar, balbutia Larose. Si D'Amour a placé le roman à cet endroit, alors nous n'avons plus de raison de le soupçonner. »

Barbeau le fixa longuement, jusqu'à ce qu'il se sente obligé d'ajouter :

« Bon, d'accord. On ne peut pas éliminer le Cri avant d'avoir confirmé que celui-ci a effectivement été victime d'un coup monté de la part du meurtrier.

— Même si le Cri a été la victime d'un coup monté, ce pourrait ne pas être l'œuvre du meurtrier.

— Comment ça ?

— D'Amour avait un mobile pour vouloir éloigner le Cri de sa conjointe, mais il pourrait fort bien n'avoir pensé à une façon d'agir que lorsqu'il a découvert le corps de Lessard et le roman ensanglanté. Il n'aurait pas alors à utiliser la violence pour parvenir à ses fins, seulement à placer un livre au bon endroit. S'il avait planifié la mort de Lessard dans le but de faire accuser le Cri, et l'avait tué peu après son arrivée sur l'ile, ne se serait-il pas assuré de prendre possession du roman à ce moment-là ? Il aurait aussi pu obtenir la clé du hangar plus tôt, peut-être pendant que sa conjointe prenait son repas dans le chalet n° 2, plutôt qu'à la dernière minute, alors que la police s'apprêtait à le rejoindre et que Gabrielle Phéron se trouvait dans le chalet principal. Bref, le retard dans l'appel à la police me parait s'expliquer plus facilement si D'Amour n'a pas tué Lessard. »

Larose sembla se résigner à accepter le raisonnement de Barbeau. Tout n'était pas si clair qu'il lui était apparu à première vue.

« On fait quoi, maintenant ? demanda-t-il.

— Tu as accompli un excellent travail, Bienvenu.

Maintenant, il nous reste à approfondir et confirmer certaines choses. Nous allons d'abord envoyer les objets que tu as recueillis au laboratoire pour comparaison des empreintes digitales. Si D'Amour a manipulé la clé ou le ruban adhésif qui la retient, nous pourrons mettre de la pression sur lui à propos de son implication dans un coup monté, puisqu'il prétend que seul le Cri avait accès au hangar. Nous devons aussi attendre les résultats de l'autopsie de Lessard et la liste des appels satellitaires passés le jour du meurtre.

— J'attends ces résultats sous peu, dit Azul. Et comme Bienvenu a pris une photo de l'empreinte digitale sur le ruban adhésif, et que j'ai avec moi une trousse de base capable de révéler les empreintes sur la canette, je devrais pouvoir envoyer les photos au labo électroniquement et recevoir une confirmation aujourd'hui même.

— Parfait. Myriam, tu restes ici et tu t'occupes de ça. J'aimerais également que tu passes en revue les vidéos de surveillance sur clés USB que j'ai récupérés à Brisay, histoire de confirmer les allées et venues du couple Lessard et de quelques autres employés dont j'ai obtenu les photos. Vois aussi s'il n'y a pas quelque chose ou quelqu'un de louche qui apparait sur ces images.

— D’accord. Et toi ? Tu vas quelque part ?

— Je pars en croisière sur le réservoir de Caniapiscau, avec Bienvenu. Je veux observer de plus près les environs de digues où travaillaient certaines personnes qui auraient pu en vouloir à la victime. Et comme le Cri semble se balader sur les iles, nous pourrions essayer d’entrer en contact avec des autochtones qui circulent dans le coin et qui savent peut-être où il se cache. »

Elle s’adressa alors à Larose.

« Puisque tu as l’air de si bien t’entendre avec Gabrielle Phéron, j’aimerais que tu passes à *Pèlerinage au bout du monde* pour récupérer une photo du Cri ? Je suis convaincue qu’il en existe au moins une sur son téléphone.

— Pas de problème. J’aurais dû y penser plus tôt. Désolé. »

27.

Après avoir révélé et photographié les empreintes sur la canette de Pepsi que lui avait remise Bienvenu, Azul fit parvenir les images par courriel au service d'identité judiciaire, accompagnées de la photo de l'empreinte trouvée sur le ruban adhésif qui retenait la clé sous le tiroir de Phéron.

Elle s'installa ensuite à la table de cuisine avec son ordinateur portable, une copie du registre d'utilisation des cartes d'accès de Brisay, et les clés USB qui contenaient les vidéos de surveillance. Dans un cahier, elle avait alloué de l'espace pour noter les allées et venues des personnes d'intérêt identifiées sur une liste préparée par la détective : Armand et Christiane Lessard, Robert Lacroix, Maxim Letourneau, Frédéric Bohr. Barbeau avait aussi obtenu du chef de la sécurité des photos de Lacroix, Letourneau et Bohr. Elle n'avait pas de raison de suspecter le directeur de la centrale de quoi que ce soit, mais puisqu'il était le principal

interlocuteur de Lessard, elle avait jugé bon de lui accorder une importance particulière.

Azul commença par le registre, qui consistait en l'impression d'une liste informatisée qui comprenait le numéro de la carte d'accès — la lettre V suivait ce numéro dans le cas d'un visiteur —, la date et l'heure de son utilisation, ainsi que le numéro du lecteur de carte. On avait aussi ajouté une feuille où se trouvait l'information nécessaire pour relier le numéro du lecteur à son emplacement. De plus, Barbeau avait obtenu le numéro de carte d'accès des personnes qui présentaient un intérêt.

C'était un travail de moine. Il y avait des centaines d'entrées chaque jour. Elle se demanda pourquoi Barbeau n'avait pas insisté pour qu'on lui fournisse une version électronique, ce qui lui aurait permis d'effectuer des recherches de façon efficace. Elle se remémora alors les paroles de Eeyou : « La nature n'est pas un marchand de plaisir ». La révolution informatique avait accéléré tous les processus et assuré un roulement de plus en plus rapide de l'économie, nous éloignant encore plus de l'acquisition naturelle qui garantissait la disponibilité à long terme d'énergie et de matières premières. Survivre occupait de moins en moins de place dans nos vies, ce qui laissait de plus en plus de

place à « profiter » de la vie. Elle chassa ces idées et se mit au travail.

Une heure et demie plus tard, elle avait terminé d'extraire les informations pertinentes à propos des personnes d'intérêt. Dans le cas des Lessard, les passages entre la résidence des cadres et le bloc principal, ainsi que les arrivées et les départs du complexe résidentiel soirs et matins, concordaient avec les témoignages recueillis, notamment celui de Christiane Lessard elle-même. Azul confirma aussi que celle-ci ne quitta pas le complexe résidentiel après le départ de son mari, et s'y trouvait encore le 2 juin, au moment de sa mort.

Les allées et venues de Lacroix s'avéraient routinières : départ du bloc principal tôt le matin et retour vers la fin de l'après-midi. Azul s'imagina que l'homme devait prendre son repas du midi à la centrale. Comme il n'y avait qu'une seule entrée par jour dans la résidence des cadres, elle conclut qu'il se rendait immédiatement à la cafétéria en revenant du travail, et aussi juste avant de partir le matin. L'heure où il quitta le bloc principal les 31 mai et 1er juin coïncidait avec le départ de Lessard, ce qui portait à croire qu'ils se rendaient ensemble à la centrale. Elle devrait vérifier avec les images vidéos. Elle ne nota aucun changement dans l'horaire de Lacroix le jour du 2 juin. Étant donné l'heure

probable du crime, il ne lui apparut pas possible que le directeur de la centrale en soit l'auteur.

Pour ce qui est de Bohr et Letourneau, ceux-ci, comme ils l'avaient prétendu eux-mêmes, quittaient le complexe résidentiel tôt (vers 7 h) et étaient de retour tard, vers 18 h 30. Le jour du meurtre, par contre, ils n'étaient pas revenus avant 19 h. Considérant le peu de données disponibles, elle pouvait difficilement conclure à une variation significative.

Azul reçut alors un court message sur son téléphone : « Les empreintes concordent ». Bienvenu avait raison, D'Amour savait où se trouvait la clé du hangar du Cri. La possibilité qu'il ait tenté d'orienter les soupçons vers ce dernier s'avérait bien réelle, mais comme l'avait fait remarquer Barbeau, cela ne faisait pas nécessairement de lui un meurtrier. À tout le moins, cette nouvelle information procurerait à Barbeau des munitions supplémentaires pour confronter le propriétaire de *Pèlerinage au bout du monde*.

Elle considéra les nombreuses clés USB, chacune portant un numéro qui correspondait à une liste qui identifiait son contenu, c'est-à-dire l'emplacement de la caméra et la période incluse. Elle n'avait pas l'intention de se taper tous ces enregistrements,

seulement de les utiliser pour vérifier certains faits, au besoin. Regarder défiler tous les employés sur une période de quelques jours n'allait pas soudainement lui permettre de reconnaitre le meurtrier.

Elle commença par les images de la caméra pointée sur l'entrée du bloc principal. Elle fut ravie de constater que celle-ci était activée par le mouvement. Elle était disposée de façon à observer l'arrivée et le départ des personnes. Une petite section du comptoir d'accueil occupait aussi le champ de vision, et permettait de voir le garde de sécurité lorsqu'il ou elle s'approchait de ce comptoir pour s'adresser à quelqu'un. De plus, la date et l'heure étaient affichées dans un coin de l'image.

Armée de l'information à propos des cartes d'accès, Azul put retrouver rapidement les images qui correspondaient à l'arrivée et au départ de Lessard du bloc entre le 30 mai et le 1er juin. Cela ne lui apprit pas grand-chose, mais confirma qu'il avait quitté en compagnie de Lacroix les matins du 31 mai et 1er juin.

Elle compara ensuite les images d'arrivée au bloc principal de Letourneau et Bohr pour la période du 31 mai au 2 juin. Elle se disait que si les deux hommes avaient tué Lessard le 2 juin, cela paraitrait

peut-être dans leur comportement. Rien ne lui permit de conclure en ce sens.

Bien que ne sachant pas très bien ce qu'elle pourrait tirer de plus des enregistrements, elle se fit tout de même un devoir de jeter un œil rapide sur un échantillonnage d'images provenant de chacune des clés USB. Elle put ainsi confirmer de nouveau l'heure de passage de Lessard et de Lacroix entre la résidence des cadres et le bloc principal. Moins intéressantes furent les images des salles mécaniques et de la cuisine. Dans ces derniers cas, les caméras ainsi que les lecteurs de cartes d'accès ne s'activaient qu'à partir de tard en soirée jusqu'au lendemain matin à 5 h, c'est-à-dire pendant les périodes où les employés qui travaillaient dans ces endroits étaient absents. Cela expliquait que seulement les images du garde qui faisait la tournée des lieux deux fois par nuit apparaissaient sur les séquences.

Elle allait passer à autre chose lorsqu'elle décida de s'attarder un instant sur la question des cartes d'accès de visiteurs, celles qui portaient un numéro se terminant par un V. Au nombre des personnes d'intérêt, seule Christiane Lessard avait reçu une telle carte, et Azul en possédait le numéro. Il y en avait quelques autres dans la liste, mais elle n'était pas en mesure de déterminer de qui il s'agissait. Elle

n'avait aussi aucune raison de soupçonner un visiteur de préférence à un employé. Pourtant, alors qu'elle feuilletait cette liste, une chose attira son attention : on avait utilisé une carte d'accès qui portait un numéro se terminant par un V pour pénétrer dans la cuisine à 2 h 30 du matin dans la nuit du 31 mai au 1er juin.

Elle considéra ce détail à la lumière des enregistrements de la cuisine qu'elle venait à peine de visionner. Ceux-ci ne couvraient que trois nuits et elle avait vu les six séquences enregistrées par la caméra : deux fois par nuit, à 1 h et à 4 h du matin, le garde se pointait et jetait un œil autour avant de continuer sa tournée. La visite du mystérieux V à la cuisine n'apparaissait pas sur les enregistrements !

Bien sûr, il n'y avait pas de quoi en faire un plat. L'accès à la cuisine la nuit intéressait possiblement le chef de la sécurité de Brisay, mais avait peu à voir avec l'enquête policière. Malgré tout, il s'avérait agaçant que les images ne correspondent pas aux données des cartes d'accès. Elle repassa les images de la nuit en question, sautant plusieurs fois d'une séquence à l'autre, comme si la séquence manquante entre celles qui montraient le garde allait se matérialiser par magie. Sur le point d'abandonner sa quête, elle remarqua un subtil changement lors de ces bonds, rien de plus que quelques pixels dans une

portion de l'image du comptoir à l'arrière-plan. Elle mit du temps à comprendre ce qu'elle voyait. La caméra donnait un plan d'ensemble de la cuisine, et elle pouvait difficilement distinguer les détails. À cet endroit, des étagères métalliques qui semblaient contenir des pots d'épices surmontaient le comptoir. La différence entre les deux séquences provenait de quelque chose accroché à l'une de ces tablettes, et qui pendait dans le vide. Elle tenta de grossir l'image à l'écran, mais cela réduit évidemment la résolution. Finalement, elle trouva le point sensible où son cerveau arriva à assembler la forme floue en un objet connu : une chaine d'ail ! De nombreux bulbes regroupés ensemble par un genre de tresse. Dans la deuxième séquence, il manquait un ou deux de ces bulbes, qui pourtant étaient présents dans la première séquence. Elle eut un frisson : le mystérieux visiteur avait subtilisé des bulbes d'ail !

Soudainement, ces images de la cuisine prenaient une importance capitale. Quelques heures après que Lessard se fut disputé avec sa conjointe, qui avait alors mentionné pieu et vampire, et qu'il eut paradé sous la douche avec son horrible tatouage, voilà que de l'ail disparaissait de la cuisine en pleine nuit. Azul

était prête à parier que cet ail s'était retrouvé dans la bouche de Lessard moins de deux jours plus tard.

Elle devait identifier l'intrus le plus rapidement possible. Il avait réussi, elle ne savait comment, à déjouer la surveillance vidéo de la cuisine. Elle possédait le numéro de sa carte d'accès de visiteur. Il suffisait donc d'appeler le chef de la sécurité de Brisay pour savoir qui portait cette carte. Mais d'abord, elle voulait voir le personnage de ses propres yeux. Il était peu probable que celui-ci ait pu éviter la caméra lors de son arrivée au bloc principal. Elle scruta la liste à partir du début, à la recherche de son numéro de carte. Les résultats s'avérèrent fructueux : arrivée au bloc principal le 31 mai à 16 h 32 ; départ le 1er juin vers 7 h 30 ; retour le 1er juin vers 17 h ; départ le 2 juin vers 7 h 30. Fébrile, elle inséra la clé USB du 31 mai dans le port de son ordinateur et avança l'image rapidement jusqu'à 16 h 32. Ce qu'elle vit la figea sur place : une jeune femme derrière le comptoir, la garde de sécurité, qui remettait une carte d'accès de visiteur à un homme en uniforme. L'uniforme était celui de la SQ, et l'homme était Bienvenu Larose.

28.

JOURNAL PERSONNEL

1991

7 octobre 1991

Je me suis procuré ce journal personnel en fin d'après-midi, pour documenter l'état dans lequel je me trouve.

La vie est ponctuée de circonstances imprévues, de joies, de peines et de rebondissements qui semblent osciller pendant un certain temps à l'intérieur de limites fixes, comme une suite d'accords qui s'inscrivent dans la musicalité d'une mélodie.

November Rain vient de commencer à jouer sur mon lecteur de CD. Neuf minutes de pur délice (je prédis un succès mondial pour Guns N'Roses). Mais lorsque ces minutes se seront écoulées, The Garden débutera. La vie est comme ce CD : un alignement de quelques mélodies, certaines

marquantes, d'autres plus éphémères. Avec la différence que dans la vie, ces mélodies ne jouent qu'une seule fois.

Je suis dans ce vide qui suit la fin d'une inoubliable mélodie.

8 octobre 1991

Mes sentiments sont partagés. À travers le hublot, je regarde s'éloigner la terre sauvage sur laquelle j'ai fait mes premiers pas d'adulte indépendant, immédiatement après l'obtention de mon diplôme en génie électrique. Dix ans déjà. Je me souviens de l'émerveillement ressenti à mon premier contact avec LG-2. Tout était gigantesque, monstrueux... et neuf. On se préparait alors à la mise en service des derniers groupes turbine-alternateur.

Quelle chance j'ai eue de pouvoir me mesurer à ce joyau de l'ingénierie québécoise! Je me sentais comme un dompteur devant la bête à apprivoiser. Au fil des mois, je suis parvenu à maitriser les systèmes complexes qui en assurent le fonctionnement. En 1987, la Phase 2 du projet a débuté. Le rôle de liaison que j'ai

joué à partir de ce moment-là, entre le bureau de Montréal et les équipes sur le terrain, n'est pas étranger à ma mutation. Mes patrons ont souligné « ma persévérance, mon aptitude à diriger des équipes, mes talents de communicateur et une connaissance technique irréprochable ». Et hop ! Me voici promu !

Même si aujourd'hui je me sens comme une planète arrachée à son orbite, je sais que ce sentiment ne durera pas. Une autre étoile m'attend. Une étoile plus brillante et qui possède une force d'attraction plus considérable que tout ce que j'ai connu auparavant. Cette étoile se nomme Solène.

9 octobre 1991

J'ai enfin retrouvé Solène. Non pas pour quelques jours, comme cela est arrivé si souvent, mais peut-être pour la vie... ou du moins pour quelques mélodies. Nous avons célébré devant un repas aux chandelles et une bonne bouteille de Bordeaux, et avons fait l'amour avant même d'en avoir consommé la moitié.

Nous sommes à son appartement du nord

de l'île, le même qu'elle occupait à la fin de ses études en finance. Nous nous étions rencontrés un peu avant et nous nous étions mariés à la hâte lorsqu'il était devenu évident que nos carrières respectives allaient nous séparer temporairement : moi à la Baie-James, elle à Montréal, où elle avait obtenu un poste intéressant avec une importante société d'assurance.

Solène a patienté toutes ces années. Maintenant que je suis de retour, nous devons rattraper le temps perdu. Nous n'en avons pas parlé aujourd'hui, mais je me souviens très bien de notre dernière conversation d'il y a dix ans : nous allons tolérer cette séparation tout au plus quelques années, accumuler un peu d'argent, et à mon retour nous installer dans une jolie petite maison de banlieue pour y fonder notre famille.

14 octobre 1991

Premier jour de travail au bureau de Montréal. Je suis dépaysé. Tout est tellement différent de ce que j'ai connu au

cours des dernières années. Il y a du monde partout, dans les rues, sur les trottoirs, dans le métro, les ascenseurs, et tout est en béton. C'est comme si je manquais d'air. Pourtant, j'ai déjà vécu ici quelques années. J'imagine que ça passera.

P.S. On dit que les animaux capturés dans la nature et condamnés à vivre dans un zoo développent de graves troubles mentaux qui entrainent une panoplie de comportements anormaux : va-et-vient constant, léchage excessif, automutilation, etc. Suis-je un primate en dépression?

15 octobre 1991

C'est mon deuxième jour au travail. Je n'ai pas écrit beaucoup au sujet de ce travail hier parce que j'hésitais encore sur la façon de traiter les personnes côtoyées. Ce journal n'existe que pour mon usage personnel, pour réactiver ma mémoire d'une mélodie lorsque j'en aurai commencé une autre. Je ne juge pas nécessaire d'inclure tous les détails, mais seulement de documenter les évènements notables. Par précaution contre d'éventuels fouineurs, j'ai

décidé de protéger l'identité de ceux à propos desquels j'exprime des opinions (sauf Solène).

P.S. Je me demande s'il est possible de n'écrire que pour soi-même. Ce dernier paragraphe, par exemple, ne s'adresse-t-il pas à ces éventuels fouineurs?

Mais je reviens à mon travail. Mon patron immédiat se nomme Julien, et il occupe un poste important dans la pyramide hiérarchique (ce qui me rapproche moi-même du sommet!). Il doit avoir dans la cinquantaine. Il affiche toujours ce sourire bienveillant qui rassure. Bref, le bonhomme qui semble prendre soin de ses employés.

Notre groupe est responsable du contrôle de la Phase 2 du projet de la Baie-James. C'est le groupe avec qui je m'entretenais quotidiennement avant de quitter le nord. Je connais donc déjà mes collègues les plus rapprochés.

19 octobre 1991

Première fin de semaine normale pour

notre couple. Crevé après une semaine complète de travail, je paresse dans le lit avec Solène. Après l'amour, j'aborde notre futur (avec délicatesse). Solène est réceptive. Elle désire toujours fonder cette famille. Par contre, elle suggère d'attendre quelques mois avant de se lancer dans cette aventure : « Je veux d'abord profiter de notre intimité. Cela m'a tellement manqué. »

Je m'incline. Solène gère sa vie comme elle gère les finances : investir, oui, mais seulement au bon moment. Elle a surement raison, mais un doute insidieux nait dans mon esprit : ces quelques mois représentent-ils une occasion de jouir de notre union en toute liberté, ou le temps dont elle a besoin pour estimer la valeur réelle de cet investissement commun ?

13 novembre 1991

Je semble bien m'acclimater à ma nouvelle vie (pas de léchage excessif !). Tout va pour le mieux avec Solène. Il nous arrive même parfois de rêvasser à propos de

notre avenir (incluant le choix de couleur d'une éventuelle chambre d'enfant !).

Au travail, je crois qu'on apprécie ma contribution. Aujourd'hui, Julien m'a invité pour le lunch dans une salle à manger privée à l'étage supérieur. Lorsque je me suis présenté, il était attablé avec Q (je tais son nom, mais la lettre Q lui convient bien puisqu'il trône à un pas du sommet de la pyramide).

Ce repas intime s'est bien passé. Nous avons discuté d'un peu de tout. Ils voulaient en savoir plus à mon sujet, ce que je pensais de ci ou ça. Même Solène a fait l'objet de nos échanges. Je crois avoir bien répondu (j'avais un peu l'impression de subir un examen !). Je suis flatté qu'on semble s'intéresser à moi dans les hautes sphères de l'organisation.

13 décembre 1991

Party de Noël du bureau. Nous nous sommes bien amusés. Un collègue se plaisait à demander à chacun s'il souffrait de paraskevidékatriaphobie, ce qui en laissa plus d'un sans réponse. Ce n'est qu'à la fin

de la soirée qu'il a révélé la nature de la maladie : une phobie du vendredi treize. C'est un excellent ingénieur, mais il tient souvent des propos obscurs, pêchés dans je ne sais quel bouquin ancien dont il fait la collection.

Cela a été une occasion pour Solène d'en apprendre davantage sur le microcosme dans lequel j'évolue tous les jours. Elle a même discuté un long moment avec Q (madame Q assistait à cette discussion, ce qui me rassure sur les intentions du grand patron). J'ai pensé désigner la conjointe de Q par la lettre U, mais je crois préférable de m'en tenir à madame Q. Outre le verbiage inutile qui accompagne toute nouvelle rencontre, ils auraient surtout parlé de finance et d'investissements. Ont-ils parlé de moi? Solène se contente de sourire en guise de réponse.

23 décembre 1991

Ouf! Sept heures de route pour nous rendre chez mes parents à Val-d'Or, pour y célébrer la fête de Noël. Depuis que je suis revenu dans la métropole, c'est la première

fois que je ressens cette forte résonance avec mon environnement. Seul signe de civilisation au sein de l'interminable forêt de conifères de la Réserve faunique La Vérendrye, la mythique route 117 annonce un retour vers mes véritables racines. Je réalise alors que les quelque cinq-cents kilomètres qui séparent Montréal de Val-d'Or représentent une distance plus importante que les huit-cents qui séparent Val-d'Or de la Grande Rivière. Je crois déjà sentir l'odeur des résineux qui se dressent avec fierté dans le froid glacial, habillés d'un manteau de neige fraiche.

29.

JOURNAL PERSONNEL

1992

1er janvier 1992

Première entrée dans mon nouveau journal. Nous nous rendons à Québec pour un souper chez les parents de Solène. En route, sur la 20, elle me dit : « Avoue que c'est plus facile que de s'enfoncer dans les bois sur une route étroite et glacée, où on doit doubler des poids lourds aux dix minutes ». Ce à quoi je réponds : « Ça ne t'excite pas d'avoir marié un coureur des bois ? »

Pendant le repas, le père de Solène annonce nonchalamment : « J'ai l'âge d'être un grand-père, vous savez »

21 janvier 1992

Je suis appelé au bureau de Julien, où il me remet une enveloppe qui contient deux billets pour assister à une conférence qui aura lieu en février dans un hôtel local. C'est apparemment à l'initiative de Q que nous sommes invités, moi et Solène, à y participer. Le conférencier sera un certain docteur Joubert, et le sujet traité sera « l'hygiène de vie ».

Julien explique qu'une bonne hygiène de vie favorise une meilleure santé, ce qui est bénéfique pour tout individu, autant dans sa vie privée que dans son travail. L'organisation encourage ses employés à adopter des comportements qui s'inscrivent dans cette optique.

Je ne comprends pas très bien ce qu'implique cette hygiène de vie, mais j'imagine qu'il est dans mon intérêt d'accepter ces billets.

P.S. Je semble être le seul de mon groupe à qui on a proposé des billets. Mes collègues de travail n'ont rien dit à ce sujet. Suis-je l'heureux élu, ou a-t-on déterminé que

j'étais celui qui avait davantage besoin d'améliorer son hygiène de vie ?

11 février 1992

En soirée, j'assiste avec Solène à la conférence du docteur Joubert. Il doit y avoir une centaine de personnes dans la salle. Sur l'estrade, à l'avant, un simple microphone sur son support attend le conférencier devant un rideau bourgogne. Je suis surpris de voir Q surgir de derrière ce rideau quelques secondes avant l'entrée de Joubert, pour se joindre à son épouse assise dans la première rangée. Q est donc une connaissance du docteur.

Joubert s'avère un orateur très charismatique qui, comme les preachers américains, arrive à captiver une foule par une savante modulation de son discours et une apparente foi inébranlable en ce qu'il prêche : une approche holistique de la santé. La nécessité de prendre soin de son corps et de son esprit pour prévenir la maladie, plutôt que de se concentrer uniquement sur la guérison de pathologies existantes. Il aborde plusieurs sujets, dont

l'importance du repos, l'exercice, le cycle circadien, l'alimentation, le contrôle du poids, la réduction du stress, le remplacement du chimique par le naturel, etc.

Par-dessus tout, il insiste sur le rôle de l'esprit dans l'atteinte des cibles que chacun doit se fixer. Il avoue cependant que dompter ses instincts négatifs demande temps et efforts. En l'absence d'un guide, il est facile de s'égarer, d'abandonner. Il annonce alors que les intéressés peuvent profiter du support d'une communauté déjà engagée dans ce processus, ainsi que d'un enseignement plus avancé sur le sujet. « Il suffit de communiquer avec la personne qui vous a procuré des billets pour obtenir plus d'information ». Nous quittons la conférence avec le reste des participants, non sans avoir d'abord salué Q et son épouse de la tête.

12 février 1992

Alors que je quitte la maison pour me rendre au travail, Solène m'interpelle :

« Essaie de savoir ce que propose Joubert pour la suite ». Je suis surpris, mais je ne dis rien. J'avais apprécié le discours du docteur, mais n'avais aucune intention de poursuivre plus loin. J'imagine que je peux quand même m'informer.

Peu après mon arrivée au bureau, je suis de nouveau convoqué par Julien. Celui-ci est accompagné de Q, qui veut savoir ce que j'ai pensé de la conférence. Je me contente d'encenser Joubert pour son talent d'orateur. Q est ravi. Il m'offre de nous inscrire (Solène et moi) à la prochaine étape. Pris au dépourvu, j'évoque le besoin d'en parler d'abord à Solène : « Je me vois mal cheminer sans ma conjointe sur ce parcours apparemment difficile ». Q est compréhensif et indique qu'il attendra notre décision. Mon plan est d'inventer une histoire pour justifier à Solène qu'il ne sera pas possible de s'engager dans ce projet d'hygiène de vie, et d'aviser Q que j'aurais bien aimé poursuivre, mais que Solène n'est pas intéressée. Cela devrait préserver mes relations avec la haute direction, sans trop indisposer Solène.

Mon plan s'écroule cinq minutes après

mon retour à la maison. Q a téléphoné l'invitation à Solène à son travail! Il a dû utiliser le numéro d'urgence qui se trouve dans mon dossier. Je suis furieux, et fait de mon mieux pour dissimuler ma colère. Elle m'annonce qu'étant donné que j'avais déjà manifesté mon intérêt à Q, elle a accepté son offre : « Il va te contacter quand les détails d'une prochaine rencontre seront connus. »

13 février 1992

Arrivé au bureau, je me retiens d'aller dire ma façon de penser à Q, mais à mesure que la journée avance, je me calme un peu. Après tout, c'est moi qui lui ai dit que la décision dépendait de ma conjointe. Il a sans doute voulu bien faire. Et puis Solène semble très heureuse de ce dénouement : « On commence à peine notre vie à deux, alors partons du bon pied. Ce qui compte, c'est de prendre soin de soi-même tout en prenant soin de l'autre. »

14 février 1992

Des roses rouges pour Solène, suivi d'un souper gastronomique dans un restaurant huppé du centre-ville. Le repas est divin, mais je suis surpris qu'elle refuse de prendre un dessert : « Pas très santé, tout ce sucre ». Appliquerait-elle déjà la philosophie de Joubert ?

Pour l'occuper pendant que je déguste ma crème brulée, je lui offre son présent : un bracelet constitué d'une délicate chaine en or rattachée à un cœur. Elle déballe l'objet avec enthousiasme, les yeux brillants. Rayonnante, elle attache le bijou à son poignet et se penche vers moi pour m'embrasser. Elle me remercie et me souffle à l'oreille : « J'ai pris rendez-vous avec mon médecin pour qu'elle retire mon stérilet. »

30 avril 1992

J'espérais que le programme d'enseignement proposé par Joubert deux mois plus tôt était tombé dans l'oubli. Je me trompais. Voilà que je suis de nouveau convoqué devant Julien et Q. Nous sommes conviés, Solène et moi, à une fin de semaine

sur une miniferme dans les Laurentides en mai. Nous devrons apporter notre propre tente mais, moyennant une modeste somme, n'aurons pas à nous soucier de la bouffe. « Ce seront vos premiers pas sur le chemin du retour », conclut Q de façon cryptique.

23 mai 1992

Splendide samedi. Comme convenu, nous nous pointons à la ferme avant 8 h. Celle-ci doit occuper quatre ou cinq acres. Un bâtiment relativement récent, à deux étages, trône en son centre. Suzy et son mari Bernard vivent sur cette ferme, mais il semble que Suzy soit responsable des opérations. À notre arrivée, celle-ci nous dirige vers un secteur où se trouvent déjà quelques tentes et nous explique le programme de la journée : ensemencer les vastes jardins potagers.

Tomates, concombres, poivrons, carottes, radis, laitue, oignons et fines herbes. Nous passons la journée dans les champs ! Et nous ne sommes pas les seuls. Plusieurs jardiniers amateurs, la plupart en

couple, s'y côtoient. Je me demande si tout cela n'est pas une supercherie pour recruter une main-d'œuvre bon marché. Plus sage, Solène y voit une occasion de prendre contact avec la nature, de faire la connaissance de nouvelles personnes, et de se détacher de la routine quotidienne. Elle a certainement raison.

Épuisés, mais remplis d'une énergie nouvelle, nous terminons cette journée en faisant l'amour en silence dans notre petite tente.

24 mai 1992

Après un petit déjeuner frugal en plein air, présidé par Suzy, celle-ci remercie les participants pour l'effort déployé la veille et nous dirige de nouveau vers les champs pour poursuivre notre travail. Il est prévu que cette visite à la ferme se termine à midi. Somme toute, je me dis que cela aura été une fin de semaine agréable.

Mais voilà que Bernard s'approche de moi et Solène dans un rang de carottes, et nous demande d'étirer notre séjour en après-midi. Je remarque qu'il fait de même

avec certains autres participants. Bernard s'était fait discret depuis notre arrivée, mais il observait tout ce qui se passait et semblait écouter les conversations.

Lorsqu'on sonne la fin de la matinée, la plupart des visiteurs plient bagage et quittent la ferme l'un après l'autre. Seuls Solène et moi, deux autres couples et une jeune femme demeurons sur les lieux. On nous invite à l'intérieur, où nous prenons place dans la vaste salle à manger. Apparait alors, surgi d'on ne sait où, le clou de cette journée : le docteur Joubert lui-même !

Il partage avec nous un copieux repas (tout ce qu'il y a de plus santé), pendant qu'il explique que nous sommes les élus, ceux qui sont aptes à entreprendre ce voyage, à la fois individuel et collectif, qu'il compare à un pèlerinage. « Vous allez apprendre à vivre verticalement, plutôt que horizontalement ». Je lui fais remarquer que j'excelle déjà en matière de mots croisés. Solène me donne un coup de pied sous la table. Joubert m'ignore, mais tourne son regard vers moi lorsqu'il ajoute : « Certains sont moins doués que d'autres

et devront compter sur une conjointe ou un conjoint pour les aider à progresser ».

Joubert s'éclipse rapidement une fois le repas terminé. Bernard et Suzy prennent la relève. Ils ne perdent pas de temps à nous réclamer des chèques pour couvrir le cout de l'enseignement qui suivra. Nous comprenons que cet enseignement est divisé en trois degrés et que chacun des degrés est lui-même divisé en trois niveaux. Nous commencerons le premier degré dans deux semaines. Sous la pression discrète de Solène, je signe un chèque couvrant les frais du premier niveau.

6 juin 1992

Nous nous retrouvons de nouveau à la ferme. Il y a moins de monde que la première fois, et je reconnais les « élus ». Il s'avère que Bernard sera notre instructeur. Nous nous rendons au sous-sol de la grande demeure et celui-ci explique d'abord qu'on nomme les membres du premier degré les « Frères du Parvis ». Et comme les trois cours donnant accès au temple de Jérusalem dans l'Antiquité, ce

degré comprend trois niveaux qui nous devrons franchir avec succès pour accéder aux degrés supérieurs, qui confèrent le rang de Chevalier.

Bernard s'engage ensuite dans un long discours sur la discrétion et la loyauté. Les enseignements doivent demeurer secrets. Seuls les élus peuvent avoir accès à ce savoir. Pour cette raison, je m'abstiendrai dorénavant de fournir des détails.

20 juin 1992

Tôt ce samedi matin, je suis assis à la table de cuisine avec mon journal, à lire les bandes dessinées, quand Solène surgit tout à coup de la salle de bain. Tout excitée, elle dépose devant moi un dispositif en forme de manche de brosse à dents. Une petite fenêtre sur l'instrument affiche un + bleu. Solène est enceinte! De savants calculs qui impliquent la période d'ovulation et les dates d'activité sexuelle lui permettent d'affirmer que la fécondation a eu lieu au cours de notre première visite à la ferme. Vive le sexe en camping! Cette bonne nouvelle est partagée en après-midi avec

nos collègues Frères du Parvis, lors de notre troisième visite à la ferme.

14 juillet 1992

Ce mardi est un jour spécial. Outre qu'il s'agit de la fête des Français, c'est aussi un jour de pleine lune. Or, il semble que les jours de pleine lune soient commémorés par une cérémonie à laquelle participent tous les membres du premier degré, peu importe leur niveau (les membres des degrés supérieurs – les Chevaliers – ont leurs propres cérémonies). Nous profitons de cette opportunité pour faire la connaissance des Frères du Parvis de deuxième et troisième niveau. Je note que ceux-ci se distinguent par le port d'un genre de soutane blanche.

Cette « Cérémonie des Quatre Éléments » a lieu à la ferme, en soirée. Pour l'occasion, le sous-sol est décoré de symboles des quatre éléments, unis dans un symbole solaire. Une musique solennelle accompagne les mouvements chorégraphiés des participants au rituel. Les novices que

nous sommes ne font qu'observer. Notre tour viendra plus tard.

15 juillet 1992

Je fais part à Solène de certaines de mes préoccupations concernant les activités à la ferme. Les « enseignements » semblent basculer lentement de l'hygiène de vie vers quelque chose d'autre. Il est toujours question d'écologie, de développement durable, de l'amour de la terre, et de fraternité universelle, mais je ne comprends pas certains aspects spirituels auxquels on fait parfois allusion : l'assomption de la Terre, le rétablissement de l'autorité mondiale, le retour du Christ en gloire solaire, le besoin de se préparer à vaincre la bête. Hier soir, certains membres du troisième niveau discutaient ensemble d'extraterrestres venus sur terre en provenance de Sirius pour ensemencer notre monde. J'ai même entendu quelque chose de bizarre à propos de Joubert. Il serait la réincarnation d'un moine médiéval impliqué dans les croisades.

Solène me regarde d'un drôle d'air, un

sourire en coin. Elle me rappelle qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on entend. Ce ne sont que des images destinées à illustrer le chemin, une forme d'assistance à la compréhension d'éléments abstraits. À ce stade, nous ne saisissons pas encore toutes les subtilités. Je ne dois pas m'en faire. Avec le temps, les enseignements vont façonner notre esprit et nous permettre de comprendre.

Et c'est précisément ce qui m'inquiète !

2 aout 1992

Profitant de journées portes ouvertes, nous visitons quelques maisons en banlieue. Nous n'avons pas encore pris de décision ferme concernant l'achat d'une propriété, mais la perspective d'aller de l'avant nous titille. À chaque arrêt, nous décorons la chambre d'enfant de meubles fictifs, et imaginons déjà une future marmaille aller et venir d'une pièce à l'autre dans un tumulte incessant, poursuivie par un golden rétrieveur (ma version) ou un labrador (la version de Solène).

15 aout 1992

Une surprise nous attendait à la ferme. Non seulement Joubert est présent, mais celui-ci annonce que son désir de rencontrer Solène motive sa présence. Il a été informé à propos de sa grossesse, en particulier du fait que la fécondation a eu lieu lors de notre première visite. Il y voit un signe. J'y vois une coïncidence. Solène n'y voit que du feu. Elle semble éblouie par cette révélation du moine réincarné. S'en suit une conversation déconcertante que j'ai peine à expliquer, mais qui captive Solène. Le monde est dualité : bien/mal, corps/esprit, attraction/répulsion. L'unité sera réalisée par l'union de la polarité féminine et de la polarité masculine, comme l'ont été Isis et Osiris, parents de l'enfant divin Horus. Pour comprendre le message véhiculé par cette grossesse, nous devons attendre de connaître le sexe de l'enfant.

Sur le chemin du retour, je sonde Solène à propos de cet énigmatique échange. Flairant mon incrédulité, elle répond simplement : « Tu n'es pas content de

savoir que notre enfant est spécial ? ». Je ne m'aventure pas plus loin.

29 aout 1992

Après les enseignements d'usage à la ferme et alors que les membres commencent à quitter les lieux, Bernard nous prend à part, Solène et moi. Il nous annonce que nous sommes promus au deuxième niveau des Frères du Parvis. Questionné à propos des autres membres du premier niveau, il indique que ceux-ci ne sont pas encore prêts. Solène est ravie. Je suis sceptique quant à ma propre préparation, et Bernard confirme mes doutes : « Vous n'êtes pas aussi avancé que votre conjointe sur le chemin, mais il est préférable de ne pas séparer les couples. Vous devrez redoubler d'efforts. »

Il nous remet notre soutane et les chaussures blanches que nous devrons revêtir lors de cérémonies, nous informe à propos de l'heure des enseignements pour ce niveau, et nous réclame un chèque pour en couvrir les frais. Je soupçonne que l'attention particulière portée à Solène et

à notre enfant par Joubert n'est pas étrangère à cette soudaine promotion.

13 septembre 1992

Au lendemain de notre soirée pleine lune à la ferme, où nous avons étrenné notre nouvel accoutrement de moinillon, nous faisons de nouveau la tournée des maisons à vendre. Et, de façon inattendue, nous sommes subjugués par le charme de l'une d'elles, située sur la rive sud. Nous faisons une offre le jour même!

14 septembre 1992

On nous avise tôt le matin que l'offre est acceptée. Nous sommes étonnés de la rapidité de notre propre décision et de la hâte des vendeurs à acquiescer (Solène maintient qu'il aurait fallu négocier davantage).

Je suis heureux de notre choix, mais j'ai du vague à l'âme à l'idée de quitter notre appartement dans Saint-Laurent. Bien sûr nous avons une histoire dans cet appartement, mais c'est aussi la

circonscription de notre premier ministre, Robert Bourassa. Et Bourassa, c'est la Baie-James. Étrangement, l'homme représente une partie de ma vie et je lui voue une certaine loyauté.

9 octobre 1992

Échographie pour Solène. Nous sommes fébriles. Avant de nous rendre à l'hôpital, nous avons discuté à savoir si nous voulions connaitre le sexe de l'enfant. Je penche davantage pour attendre la surprise. Solène préfère savoir maintenant. Je suis estomaqué que parmi les raisons évoquées pour son choix (décoration de la chambre, achat de vêtements en conséquence, choix d'un nom pour l'enfant, etc.) apparaisse la suivante : « Joubert a dit qu'il est important de connaitre le sexe de l'enfant ». Mais bon, l'écho se passe bien, le bébé semble en santé... et c'est un garçon!

10 octobre 1992

Après l'annonce de la nouvelle à nos parents la veille, ce sont les Frères du

Deuxième Parvis qui ont l'occasion de nous féliciter lors de notre rencontre habituelle à la ferme. Solène s'assure auprès de Bernard que Joubert sera aussi avisé.

11 octobre 1992

Dimanche de pleine lune. Tous réunis dans le sous-sol à la ferme, nous attendons le début de la cérémonie. Pendant que des hautparleurs diffusent une musique solennelle (Wagner ?), voilà que Joubert se pointe, vêtu de son costume d'apparat : une cape blanche sillonnée de fils d'or, un large cordon noir (la « ceinture noire » de l'organisation ?), des bagues et un pendentif qui affichent des éléments symboliques, et même une épée.

Il invite Solène à s'avancer, et explique aux Frères du Parvis de tous les niveaux, qui ne le quittent pas du regard, qu'un « signe » nous est parvenu. « Une recrue, le jour même de son arrivée parmi nous, a été imprégnée d'un puissant message sous la forme d'un garçon à naitre. Il est encore trop tôt dans votre apprentissage

pour que vous puissiez saisir combien cet avènement est révélateur ».

Joubert informe alors l'assemblée que, vu l'importance de cette occurrence et le besoin de communiquer la bonne nouvelle, Solène apparaitra devant les Chevaliers de l'Alliance (le deuxième degré) et les Chevaliers des Temps anciens (le troisième degré) lors de cérémonies de la pleine lune à venir.

Dans l'auto, après la cérémonie, je me demande si je dois m'affoler des proportions prises par cette situation, ou en rire. Ces vingt minutes de plaisir dans une tente par un beau soir de mai deviennent maintenant d'intérêt national! Je risque un commentaire : « Au moins, nous aurons l'occasion de voir de ce qui se passe dans ces réunions de chevaliers ». Ce à quoi elle répond : « Le lieu et le contenu des cérémonies doivent demeurer secrets. Joubert va m'aviser peu de temps avant la suivante, mais il m'a prévenu de ne pas partager cette information avec toi et a indiqué que tu ne peux pas m'accompagner ». Je ravale ma prochaine question à propos du sujet de la courte

conversation qu'elle a eue avec Joubert à la fin de la cérémonie.

10 novembre 1992

Je reste éveillé jusqu'au retour de Solène, partie je ne sais où pour assister à la cérémonie de la pleine lune des Chevalier de l'Alliance. J'ai moi-même escamoté ma propre cérémonie. Elle revient très tard, beaucoup plus tard que prévu. Nonchalamment, je lui demande : « Alors, cette cérémonie, c'était bien ? ». Elle répond que oui, mais parait songeuse. Elle ne partage qu'une bribe d'information : « Il s'agit de la Cérémonie des Sept Gloses ». Je me retiens de demander des explications supplémentaires, même si je n'ai aucune idée de ce qu'est un glose (ou est-ce une glose ?). Devinant que j'ai besoin d'aide, elle ajoute : « Un glossaire explique les choses. C'est pareil pour une glose. »

28 novembre 1992

À la ferme, l'attention portée à Solène est décuplée depuis que tous savent qu'elle

est porteuse du « signe révélateur » que représente mon futur fils. Une autre étape est franchie aujourd'hui. Bernard nous annonce que Solène (et pas moi!) est promue au troisième niveau des Frères du Parvis. Il est clair qu'une personne de son importance ne peut moisir trop longtemps au bas de l'échelle. Elle semble tout à fait ravie de ce nouveau développement, et je ne peux que prétendre être heureux pour elle.

Dorénavant, nous ne serons plus ensemble pour recevoir les enseignements. Cela me chagrine, mais aussi m'inquiète. Je ne suis pas certain de faire confiance à ces gens qui vont « façonner l'esprit » de ma conjointe en mon absence.

6 décembre 1992

Nous avons passé la fin de semaine dans les boites! Le déménagement est prévu pour la fin de semaine prochaine. Je m'efforce de convaincre Solène de ne pas trop en faire et de prendre le temps de se reposer. C'est peine perdue, sa réserve d'énergie semble inépuisable. Elle ne

s'arrête que pour répondre à un appel téléphonique. Elle scribouille quelque chose sur un morceau de papier qui traine parmi le fouillis, et l'enfouit au fond de sa poche. Je devine que c'est Joubert. Elle confirme : « Cérémonie des Onze Univers, mercredi ». Elle ajoute : « J'espère que tu iras à ta cérémonie, cette fois ». Je réplique que oui. Bernard a insisté sur l'importance d'être là pour souligner l'éclipse lunaire.

9 décembre 1992

Je suis revenu depuis longtemps de ma soirée lunaire lorsque Solène revient de la sienne. Elle est distante et semble préoccupée. Elle dit avoir besoin de sommeil. Tout ce que je peux lui arracher, c'est que Q se trouvait à la cérémonie. Il est membre du troisième degré, les Chevaliers des Temps anciens.

12 décembre 1992

Samedi du déménagement. Pas de chance, il neige ! Les déménageurs terminent tout de même à une heure raisonnable. Je

propose de remettre le déballage au lendemain et Solène est d'accord. Nous faisons livrer le repas du soir et mangeons en silence sur un coin de la table. Je remarque qu'elle n'est toujours pas dans son assiette. Aujourd'hui devrait être un jour d'excitation et de réjouissance. Nous réalisons notre rêve !

J'installe le lit et propose que nous nous couchions tôt. Dans le noir, je l'étreins et lui rappelle notre nuit de camping de mai dernier. « Bientôt, le fruit de notre union deviendra réalité. Nous serons papa et maman d'un beau bébé garçon ». Cela ne produit pas l'effet escompté. Elle se raidit, puis s'assit bien droite dans le lit. Elle se tourne vers moi et dit doucement : « Tais-toi, s'il te plait ». Je suis confus. Ai-je dit quelque chose qui l'a offusquée ? Je me perds en conjectures, je m'excuse sans savoir pourquoi, je réclame des explications. Finalement tombent les mots que je n'oublierai jamais : « Tu n'es peut-être pas le père. »

Je ne suis pas préparé à cette éventualité. En une fraction de seconde, différents scénarios traversent mon

esprit. Je me rends compte que je ne suis plus couché, mais debout au pied du lit. Nous n'avons pas installé de rideaux. La lune encore quasi pleine regarde la scène. Je balbutie : « Mais... quand ? Qui ? » Elle me fixe, puis semble soudainement saisir : « Mais non, voyons ! Il n'y a personne d'autre ! »

J'essaie de voir la logique derrière ces affirmations contradictoires, mais je n'y arrive pas. Il y a bien l'insémination artificielle, mais cela n'a pas vraiment de sens. L'explication vient enfin, et s'avère beaucoup plus rocambolesque : « Les Maitres affirment qu'il s'agit de théogamie. »

Qui donc sont ces Maitres ? Et qu'est-ce que la théogamie ? Je m'informe d'abord à propos du terme clairement dérivé du mot « gamète », le nœud de cette discussion. Elle explique qu'au moment de notre accouplement, en mai dernier, une divinité a pris ma place et est donc la véritable responsable de la fécondation. J'explose : « Tu es Solène de Québec ! Pas Marie de Nazareth ! ». Je fais des efforts pour me calmer. Pour ce qui est des Maitres, je

reste un peu sur ma faim. Solène ne veut pas trahir la confiance de Joubert et des Chevaliers qui l'influencent depuis qu'elle est devenue Sainte-Solène. Cependant, j'insiste suffisamment pour tirer d'elle l'essentiel. Les Maitres apparaissent comme des figures surréelles qui communiquent des instructions, je ne sais comment, avec les plus hautes instances de l'organisation. Tout cela est une arnaque qui semble brouiller le jugement de Solène. Je dois faire quelque chose.

13 décembre 1992

J'ai réfléchi une bonne partie de la nuit. Je n'ai d'autres choix que de quitter ce groupe d'hurluberlus. De toute façon, je n'ai rien à foutre de Joubert, Bernard et les autres. J'espère seulement que Q ne m'en tiendra pas rigueur. Il est responsable de tout ce qui m'arrive. Il a utilisé les pouvoirs associés à son rang pour obtenir de moi ce qu'il voulait, et l'organisation l'a laissé faire.

Le problème maintenant, c'est Solène. Je sais fort bien qu'elle refusera de quitter

le groupe, et je ne suis certainement pas en mesure de le lui ordonner. Je lui annonce ma décision pendant que nous déballons les articles de cuisine pour les placer dans les armoires. Elle me regarde et répond simplement : « Je me doutais bien que tu n'avais pas l'étoffe d'un chevalier ». Je tente : « J'aimerais que tu fasses de même. »

Elle dépose le bol à soupe qu'elle tient à la main et scrute mon visage, comme pour pénétrer ma pensée. « Crois-tu avoir un rôle à jouer sur cette planète ? ». La question me prend au dépourvu. J'hésite. Elle n'attend pas : « Tu vois ? Tu vis horizontalement et tu es aveugle à l'infini qui s'étend verticalement. Je commence à peine à découvrir que je joue un rôle dans cet infini, et c'est tellement plus rassurant que de balloter au gré du vent, sans but précis ». J'insiste encore un peu, mais la conversation s'envenime. Je bats en retraite avant que cela ne dégénère.

JOURNAL PERSONNEL

1993

9 janvier 1993

Je me suis finalement procuré un nouveau journal. Le dernier mois a été difficile et je n'avais pas la tête à écrire. Solène et moi avons eu plusieurs confrontations concernant sa « vision verticale » de la vie. J'ai même considéré la quitter, mais quel genre d'homme abandonne sa conjointe enceinte ? D'ailleurs, n'est-il pas possible que les bouleversements hormonaux de la grossesse affectent son sens critique ?

Heureusement, les choses se sont calmées, sans résolution, après quelques semaines. Nous avons plus ou moins accepté notre divergence d'opinions et nous tentons

de passer à autre chose, dont se préparer à accueillir notre fils. J'ai profité des quelques jours de congés des fêtes pour peindre et décorer sa future chambre.

Mon retrait des « enseignements » s'est bien déroulé. J'ai été très clair avec Bernard : « Je ne veux plus jamais entendre parler de vous et de votre organisation. N'essayez pas de me joindre. Et gare à vous s'il arrivait quelque chose à Solène ». Au travail, même Q garde ses distances.

24 janvier 1993

Il fait très froid en ce dimanche matin. Nous nous promenons dans le quartier. Solène, les joues toutes rouges et le ventre tout rond, s'agrippe fermement à mon bras. J'aborde le sujet du nom de notre fils et en propose quelques-uns : Maxime, Francis, Mathieu. Je préfère Francis, comme les turbines ! J'attends sa réaction, mais elle tarde à venir. Elle semble contrariée. J'ajoute : « Si tu n'aimes pas, dis-le et on considère autre chose. Tu portes cet enfant pendant neuf mois, tu

as priorité sur moi pour le nommer ». Ma bienveillance la rassure : « Ce n'est pas que je n'aime pas, mais il possède déjà un nom. Nous l'avons nommé récemment, lors d'une cérémonie en son honneur. »

Si elle n'était pas enceinte, je la balancerais dans le banc de neige! Ça m'apprendra à être magnanime. Évidemment, le fils d'une divinité se doit d'être nommé par les Maitres! Je tente de me contrôler et me dis qu'après tout, ce n'est qu'un nom. Je trouve le courage de demander, d'une voix coupante : « Et quel est ce nom? ». Les yeux brillants, elle m'annonce la nouvelle avec fierté : « Rien de mieux pour signifier notre joie de l'accueillir dans ce monde que de le nommer Bienvenu. »

14 février 1993

Une Saint-Valentin dont je me souviendrai toujours. Les contractions de Solène ont débuté hier soir. Nous nous sommes précipités à l'hôpital et ce matin, à 7 h 06, notre fils est né! Un beau garçon de six livres dix onces et demie. La nuit n'a

pas été facile, mais Solène se porte bien. La petite famille devrait se retrouver à la maison d'ici un ou deux jours.

15 février 1993

Après les parents de Solène, voilà que Joubert se pointe à l'hôpital pour voir l'enfant! Je lui réserve un accueil plutôt froid mais, par respect pour Solène (qui l'a sans doute informé de la naissance), je me garde de faire une scène. Je me contente de répéter à maintes reprises le mot « papa » lorsque je raconte tout ce qui me passe par la tête à mon fils qui semble fasciné par mes paroles.

16 février 1993

Je ramène Solène et Bienvenu à la maison. Je prends bébé dans mes bras pour lui présenter sa nouvelle chambre. Aucune réaction, le petit homme roupille! Je l'installe dans sa couchette et active le mécanisme du mobile qui surplombe son lit. Des étoiles colorées, la Lune et quelques nuages commencent leur mouvement

rotatif dans le ciel de l'enfant, au rythme d'une lente berceuse. Nous n'attendons pas longtemps avant que celui-ci ne réclame le sein de sa mère. Pendant la tétée, je caresse sa peau lisse et douce. Je suis heureux.

22 février 1993

Je retourne au travail (après une semaine de congé). Je manque de sommeil et je suis épuisé. Transporter Bienvenu auprès de sa mère au besoin, nuit après nuit, s'avère plus difficile que je ne croyais. Mais bon, en plus de la fatigue, Solène doit se taper les douleurs aux seins, engorgements et autres aléas de l'allaitement. Alors je n'ai pas à me plaindre. Elle fait preuve d'une résilience remarquable.

20 mars 1993

À mesure que la neige se dissipe, quelques plaques de gazon font leur apparition dans notre cour. Il est temps de penser à meubler notre extérieur pour profiter des

mois qui viennent. L'avantage d'habiter la banlieue.

Solène n'avait pas participé à une réunion ou cérémonie depuis la naissance de Bienvenu. J'espérais que cela continue ainsi. En vain. Elle m'annonce qu'elle assistera à une rencontre le lendemain après-midi. J'anticipe avec excitation ces quelques heures, seul avec mon fils. Mais elle ajoute : « À part Joubert, ce sera la première fois qu'ils voient Bienvenu. Les gens ont certainement hâte de connaitre l'enfant qu'ils attendent depuis longtemps. »

Je ne suis pas très ouvert à l'idée d'exposer Bienvenu à ce groupe de personnages étranges fréquentés par ma conjointe, mais à son âge celui-ci ne risque guère de se faire influencer. Et puis, comme on le croit le fils d'un dieu, j'imagine qu'il sera particulièrement bien traité.

21 mars 1993

Seul à la maison, je profite de ce dimanche après-midi pour faire une longue, très longue sieste. Solène et Bienvenu reviennent vers 20 h. Elle met l'enfant au

lit et se retire immédiatement dans notre chambre. J'imagine qu'elle aussi a besoin de repos, surtout après cette sortie. Lorsque je me couche, vers 22 h, elle me tourne le dos. Sa respiration n'est pas celle d'une personne endormie. Elle est saccadée, entrecoupée de légers soubresauts : elle pleure !

Je place mon bras autour d'elle, lui demande ce qui la trouble. S'est-il passé quelque chose à la réunion ? Après quelques minutes, elle finit par dire : « C'est Bienvenu ». Je ne comprends pas. J'ai vérifié avant de me mettre au lit et celui-ci dort paisiblement. Elle explique : « Lorsque Joubert est venu à l'hôpital, nous lui avons communiqué l'heure de la naissance et le poids de Bienvenu ». J'attends la suite. « Les Maitres ont examiné ces informations pour voir si elles cachaient un message. »

Je respire. Personne n'est malade. Il n'y a pas eu d'accident. Je m'efforce de demeurer impassible : « J'imagine, à voir ta réaction, qu'ils ont effectivement trouvé un message ». Elle se retourne pour me faire face : « Bienvenu est né à 7 h 06,

c'est-à-dire à six heures soixante-six minutes. Il pesait six livres dix onces et demie, ce qui équivaut à 6,66 livres. Il porte la marque de la bête ! »

Comme si alerté par la situation, Bienvenu se met à pleurer. Je vais le chercher.

22 mars 1993

J'appelle au travail et prétends être souffrant. Je questionne Solène pour en savoir plus sur cette histoire de bête. Toujours visiblement angoissée par ces nouveaux développements, elle explique : « L'Apocalypse de Jean associe le nombre 666 à l'arrivée de la bête, un prélude à la fin des temps. »

Je lui demande si la fin du monde annoncée est la cause de son émoi. Je lui rappelle que ce n'est pas la première fois que quelqu'un s'engage dans de telles prédictions. Elle se braque : « Ce n'est pas une prédiction sortie de nulle part. Les faits ne mentent pas. D'abord, la fécondation lors d'une réunion des élus nous a fait croire au retour du Fils de Dieu. Mais

ce n'était qu'une ruse, et cela a failli marcher. N'eût été la perspicacité des Maitres et de la découverte de la marque de la bête, l'enfant aurait pu impunément accomplir la prophétie. »

Alarmé par sa désignation de Bienvenu comme « l'enfant », je demande des précisions sur cette soi-disant prophétie. Sa réponse explique son état émotif : « Avant la fin des temps, l'Antéchrist tentera de tromper l'humanité en se faisant passer pour une divinité. Son véritable but est de détourner vers lui, la pure incarnation de Satan, la vénération et la dévotion de l'Homme pour Dieu. Bienvenu est l'Antéchrist ! »

Je suis maintenant inquiet pour la sécurité de Bienvenu. Il n'est plus question qu'il accompagne sa mère aux réunions. J'aborde le sujet avec tact, retournant la logique tordue dont elle fait preuve contre elle. Je fais valoir qu'en demeurant loin, notre enfant perdra toute possible influence sur quiconque. Si, comme le croient les Maitres, il est habité par Satan, ce dernier devra admettre la défaite et relâchera son emprise. Bienvenu

redeviendra « notre » enfant, un petit garçon enjoué et sans malice.

Contre toute attente, cela semble marcher. La perspective de sauver Bienvenu du démon anime Solène d'un nouvel espoir.

3 avril 1993

Solène revient de sa première réunion depuis l'épisode de l'Antéchrist. Elle transporte un genre de kit de survie : couteau, couverture en aluminium, pastilles pour purifier l'eau, boussole, et même un masque à gaz ! C'est inquiétant. Je tente une approche prudente : « Tu te prépares pour la fin des temps ? ». Elle répond : « Nous avons vaincu la bête cette fois-ci, mais son apparition annonce tout de même que la fin approche. »

Je ne la contredis pas. Après tout, elle se rendra éventuellement compte par elle-même que la fin du monde ne se manifeste pas. Je m'informe cependant à propos de sa situation dans l'organisation, depuis que les Maitres ont appris la « vérité » à propos de notre fils. « Ils savent que j'ai moi aussi été victime de la supercherie de

Satan, et que Dieu a choisi les conditions de mon accouchement de façon à envoyer un message qui a permis de le démasquer ». De toute évidence, les Maitres ont toute la latitude nécessaire pour interpréter les faits comme bon leur semble.

20 aout ~~1993~~ 1994

J'ai ressorti mon journal de l'an dernier. Avec la nouvelle maison et Bienvenu qui nous tient occupés (un an et demi maintenant !), j'ai négligé de le tenir à jour. C'est qu'il y avait peu à raconter. Tout va relativement bien. Je travaille toujours au même endroit et Solène a recommencé à travailler après son congé de maternité. Elle porte maintenant le titre de Chevalière et elle assiste assidument à ses réunions, mais nous ne parlons pas de ce qui s'y passe... sauf aujourd'hui.

Nous sommes samedi. Solène est de retour de sa réunion juste à temps pour le souper. Elle semble soucieuse. À table, entre le repas principal et le dessert, elle me demande : « Tu ne voudrais pas revenir parmi nous ? ». Surpris, je dis que je n'ai pas

changé d'avis et je lui rappelle notre engagement de ne pas laisser la divergence de nos croyances s'interposer entre nous. Elle n'insiste pas, mais ajoute : « Les choses ont évolué. »

18 septembre ~~1993~~ 1994

Assis au salon en ce dimanche matin, je regarde tranquillement les bandes dessinées d'une pile de journaux qui datent de cinq ans. Solène vient s'assoir devant moi et passe de nouveau à la charge à propos de revenir dans l'organisation. Cette fois, elle entend me convaincre : « Écoute, tu sais que la fin approche ». Je demeure impassible. « Les Maitres ont déployé d'énormes efforts pour nous préparer à l'apocalypse. Après considérations de tous les facteurs, ils sont arrivés à la conclusion qu'il n'existe qu'une seule façon de s'en sortir : partir. »

Je ne peux résister : « Partir ? Pour aller où ? Je suppose que les Maitres connaissent déjà l'endroit où frappera l'apocalypse. Montréal ? Québec ? Peut-être serions-nous plus en sécurité chez mes parents, à Val-

d'Or ». Elle n'abandonne pas, signe qu'elle considère cet enjeu très important : « Je ne peux pas te donner de détails tant que tu restes hors du groupe des élus, mais si je pars ce sera loin, et on ne pourra plus jamais se voir. Je t'aime. Je te veux auprès de moi. »

Encore des sornettes de la part des Maitres. Je vois une opportunité de répliquer : « Et Bienvenu ? Les Maitres sont-ils prêts à l'accueillir dans votre bunker secret ? Satan parmi les élus ! ». Je regrette aussitôt ces paroles qui semblent décontenancer Solène. Elle se lève et quitte la pièce.

4 octobre ~~1993~~ 1994

Après le travail, je prends Bienvenu chez la gardienne, comme d'habitude. De retour à la maison, j'écoute un message du patron de Solène sur le répondeur, demandant de ses nouvelles. Comme Solène ne se montre toujours pas, je contacte celui-ci et il m'informe qu'elle ne s'est pas rendue au travail aujourd'hui.

Elle était nerveuse ce matin, et aussi

très chaleureuse. Elle n'arrêtait pas de serrer Bienvenu contre elle et de l'embrasser. J'ai eu droit au même traitement lorsque j'ai quitté la maison. C'est inquiétant, mais je me doute que cela pourrait être relié à son rôle de Chevalière dans l'organisation. Elle n'est pas nécessairement en danger.

Il est près de minuit et je n'ai toujours pas de nouvelle. Je tire les couvertures du lit, me demandant comment j'arriverai à dormir. Sur mon oreiller se trouve une enveloppe. Je l'ouvre et lis le court message : « Je pars pour Sirius. Je vous aime. Prends bien soin de Bienvenu. Sol. »

5 octobre ~~1993~~ 1994

Solène est toujours absente. Je demeure à la maison, de plus en plus inquiet. Je m'apprête finalement à appeler la police lorsque, vers 15 h, deux détectives se présentent à la porte.

Le reste fera les manchettes des journaux.

31.

Azul repassait en boucle la vidéo de l'arrivée de Bienvenu Larose à Brisay. Il semblait particulièrement intéressé par la jeune femme qui lui remettait sa carte d'accès et celle-ci, à en juger par son large sourire, semblait disposée à étirer la conversation.

Les questions se multipliaient à l'esprit de la pathologiste. Bienvenu se trouvait donc à Brisay en même temps que Lessard. De prime abord, cela n'avait rien d'extraordinaire, puisque le policier avait déclaré qu'il utilisait les résidences d'Hydro le long de la Transtaïga. Ce qui accrochait, c'est qu'il ne l'avait pas mentionné. Probablement que lors de son séjour — deux nuits ! —, il avait eu l'occasion de voir la victime, peut-être à la cafétéria. Pourquoi taire ce détail ?

Elle considéra ses options. Il était trop tôt pour communiquer ce nouveau fait à Barbeau, d'autant plus que celle-ci se trouvait sur le réservoir de Caniapiscau avec Bienvenu. Elle décida de d'abord

tenter d'obtenir plus d'information. Elle dénicha le numéro de téléphone de Dan Marcellin parmi les documents que lui avait laissés Barbeau, et appela le chef de la sécurité de Brisay. Son plan consistait à lui fournir juste assez de détails pour qu'il puisse enquêter de son côté.

Elle expliqua qu'elle était chargée d'examiner le matériel que celui-ci avait remis à sa collègue. Elle demanda son aide pour élucider certains éléments incompatibles. Le registre des cartes d'accès indiquait qu'on avait utilisé une carte de visiteur — dont elle lui donna le numéro — pour entrer dans la cuisine à deux heures trente du matin dans la nuit du 31 mai au 1er juin. Or, l'enregistrement vidéo en provenance de la caméra de la cuisine ne montrait rien en ce sens.

« Il est peu probable qu'un visiteur ait eu accès à la cuisine, mais je vais tout de même vérifier.

— Pourriez-vous le faire sans tarder ? C'est important.

— Je m'y mets tout de suite et je vous rappelle. »

Elle allait mettre fin à la conversation lorsqu'un détail lui vint à l'esprit.

« La détective Barbeau a rencontré les employés qui ont participé à une partie de volleyball dans la soirée du 31 mai. Je ne sais pas si elle a considéré la

possibilité qu'un ou des visiteurs aient pu aussi y prendre part. Pouvez-vous vérifier auprès des autres participants ?

— Oui, bien sûr. Je ne crois pas que nous avons abordé la question des visiteurs, en tout cas pas en ma présence. Je vérifie et je vous reviens. »

Aussitôt qu'elle eut mis fin à la conversation, son téléphone vibra. Son collègue du laboratoire de pathologie était au bout du fil. Il lui annonça qu'outre l'empalement, l'autopsie du corps de Lessard n'avait pas révélé d'autres marques de violence. De plus, les analyses toxicologiques n'avaient rien décelé d'anormal. Il était surprenant que Lessard, apparemment en pleine possession de ses capacités, n'ait pas tenté de se défendre contre son agresseur. S'il était mort d'une décharge d'arme à feu, passe encore, mais un pieu enfoncé dans le cœur ! À ce moment, alors qu'elle regardait l'écran qui affichait une image arrêtée sur Bienvenu Larose qui se procurait une carte d'accès, une autre possibilité lui vint à l'esprit.

« Tu as examiné le tatouage de la victime ?

— Bien… non, pas particulièrement. Ce Dracula est plutôt dégueulasse, avec la bouche sanguinolente et le visage pas tellement plus net, comme un fauve

qui se serait enfoui la tête dans la carcasse de sa proie.

— Précisément. Tu es au labo ?

— Oui.

— Examine le tatouage attentivement et dis-moi si tout est normal. Je reste en ligne. »

Le pathologiste s'absenta pour quelques minutes. De retour, il s'exclama :

« Eh bien, bravo ! Comment as-tu su ?

— Tu as vu quoi ?

— Deux minuscules perforations de la peau à quelques centimètres de distance l'une de l'autre. Le tatouage cachait tout changement dans la coloration de la peau qui aurait pu attirer notre attention à cet endroit. Tout indique qu'il s'agit d'une décharge de pistolet à impulsion électrique.

— Voilà ce qui aurait immobilisé et désorienté Lessard le temps qu'il fallait au meurtrier pour compléter sa sale besogne. Merci, Paul, on se reparle plus tard. »

En attente de nouvelles informations en provenance de Brisay, elle décida de se rendre au bâtiment principal de la pourvoirie *Les Ursidés*. Bienvenu avait fait les arrangements pour l'obtention des chalets dans lesquels ils demeuraient

pendant l'enquête et elle n'avait donc pas rencontré le propriétaire des lieux. Il s'avéra être un vieil homme portant une barbiche roussâtre. Elle se présenta et demanda, innocemment :

« Est-ce que vous savez si l'agent Bienvenu Larose a ramené le bateau de la SQ ? »

Il la toisa d'un œil inquisiteur et, après de longues secondes, répondit d'une voix rauque :

« Je sais tout ce qui se passe ici.

— Euh… et alors ? Il a ramené le bateau ?

— Le bateau n'est pas dans son hangar.

— Ah, je croyais qu'il l'avait ramené depuis qu'il en avait pris possession dans la soirée du 2 juin.

— Le bateau n'est plus dans son hangar depuis l'après-midi du 2 juin.

— L'après-midi ? Vous êtes certain que ce n'est pas en soirée ?

— Je viens de vous dire que je sais tout ce qui se passe ici.

— Oui, mais c'est important. »

Il poussa un profond soupir, fixa son regard sur elle, et finit par lui faire un signe lui signifiant d'attendre. Il se retira alors dans une autre pièce,

séparée de celle où ils se trouvaient par un simple rideau, et revint une ou deux minutes plus tard.

« Treize heures sept, ça vous va ? »

Elle pouvait difficilement exiger plus de précision. Elle allait demander comment il pouvait en arriver à cette conclusion, mais elle se ravisa, jugeant qu'elle avait suffisamment insisté.

« Merci ! Écoutez, j'ignore ce qui se cache derrière ce rideau, mais s'il vous plait ne détruisez aucune information pour l'instant. Nous pourrions encore en avoir besoin.

« Je ne détruis jamais rien. »

De toute évidence, l'homme avait installé un système qui lui permettait « de savoir tout ce qui se passe ici ». Peut-être avait-il dissimulé des caméras de surveillance. Elle espérait tout de même ne pas être tombée sur le Norman Bates du Nord québécois, et se promit d'être prudente dans la douche.

Même si elle avait peine à le croire, les choses sentaient de plus en plus mauvais pour Bienvenu. Si monsieur je-sais-tout savait vraiment tout, il semblait maintenant que le policier avait menti à propos du bateau. Il n'était pas venu le prendre, comme il le prétendait, à la suite de l'appel de D'Amour dans la soirée du 2 juin. Il en avait plutôt pris possession tôt dans l'après-midi. Suffisamment

tôt pour se rendre sur l'ile *Le Soleil des Gouffres* et y surprendre Lessard.

L'appel de Dan Marcellin vint une dizaine de minutes après qu'elle fut retournée à son chalet. Celui-ci se confondit d'abord en excuses. En tant que chef de la sécurité, il assumait toute la responsabilité pour l'incompatibilité des enregistrements vidéos avec le registre des cartes d'accès. Il expliqua ce qui s'était passé :

« Les employés possèdent des cartes permanentes, avec photos. Lorsqu'un visiteur autorisé se présente, le garde, Caroline dans le cas qui nous occupe, émet une carte d'accès qui porte un numéro qui se termine par la lettre V. Elle vérifie aussi l'identité de la personne et note son nom dans un cahier. Avant d'émettre la carte, le garde doit la programmer à l'aide d'un dispositif électronique. À moins de devoir y effectuer des travaux, les visiteurs n'ont évidemment pas accès à la cuisine. »

Il fit une pause, contemplant manifestement la façon dont il allait aborder la suite.

« Alors voilà. J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. Je commence par la mauvaise. J'ai confronté Caroline à propos de ce qui s'était passé. Celle-ci m'a avoué qu'elle était devenue, disons… une amie du visiteur, qui se présentait régulièrement

à Brisay, parfois à des heures tardives. Quand elle était de garde, elle programmait sa carte pour lui permettre d'accéder à la cuisine, de façon à ce qu'il puisse obtenir de la bouffe pendant la nuit. Il suffisait alors qu'il l'informe de son intention de se rendre à la cuisine pour qu'elle confirme que le chemin était libre, c'est-à-dire en dehors de l'heure de tournée d'un garde. Elle n'avait pas la possibilité de trafiquer le registre électronique des accès, mais elle en profitait pour désactiver temporairement la caméra.

— Et la bonne nouvelle ?

— Le visiteur est l'un de vos collègues, l'agent Bienvenu Larose de la SQ. Ces deux tourtereaux n'auraient pas dû utiliser un tel stratagème, mais disons qu'aider un policier s'avère une infraction moins sérieuse qu'il n'y apparaissait à première vue. En fin de compte, les conséquences ne sont pas très graves. »

Azul demeura silencieuse. Elle espérait une explication plausible qui n'incriminerait pas le policier en question, mais celle-ci ne viendrait pas.

« Allo ! Vous êtes toujours là ?

— Euh… oui, je m'excuse.

— J'ai aussi vérifié auprès de deux joueurs : Larose faisait partie du match de volleyball avec Lessard.

— Ah, parfait ! Je vais en discuter avec lui. Merci. »

Elle devait maintenant agir. Avertir Barbeau de la situation s'avérait délicat, puisqu'elle se trouvait seule avec Larose. Elles ne pourraient parler librement. De plus, la communication cellulaire ne fonctionnerait que si ceux-ci s'approchaient de la route Transtaïga. Elle signala et obtint un message laconique indiquant qu'on ne pouvait joindre l'abonnée.

Larose transportait un téléphone satellitaire, mais l'idée de passer par lui ne lui plaisait pas beaucoup. Il lui vint à l'esprit qu'il serait sage d'obtenir du renfort. Elle appela le poste de Radisson et, mentionnant seulement qu'on s'apprêtait à approcher un suspect, demanda de l'assistance. On lui rappela que l'agent Pete Moss se trouvait dans le secteur. Elle insista pour qu'on lui fournisse son numéro de téléphone, de façon à pouvoir lui parler directement. Elle voulait éviter qu'il contacte son partenaire, Bienvenu Larose. Il s'avéra que Moss se trouvait à bonne distance, sur la Transtaïga, en route pour rencontrer un groupe de chasseurs cris qui opéraient dans la région. Elle n'eut d'autres choix que de lui résumer la situation. Évidemment surpris par la tournure des évènements, celui-ci indiqua qu'il

rebroussait chemin et allait la rejoindre. Ce qui lui prendrait, selon lui, près d'une heure et demie.

Attendrait-elle si longtemps ? Elle se répétait que même si Larose était impliqué, il continuerait simplement à jouer la comédie et Barbeau n'avait rien à craindre de lui. Mais pouvait-elle faire confiance à quelqu'un qui avait possiblement empalé un homme de sang-froid quelques jours auparavant ? Si seulement ils ne se trouvaient pas au milieu de nulle part, elle pourrait les approcher, mine de rien, et avertir Barbeau au bon moment, lorsque celle-ci aurait la possibilité de saisir son arme et prendre le contrôle de la situation.

Soudain, la solution lui apparut : l'hélicoptère. Elle pouvait s'approcher d'eux par les airs. Évidemment, cela supposait qu'elle puisse les localiser. Elle devait essayer. Elle téléphona de nouveau à Pete Moss et lui demanda d'attendre le retour de Barbeau et de Larose au chalet, pendant qu'elle tenterait de les joindre du haut des airs.

Elle rassembla les choses éparpillées sur la table, son ordinateur portable, et fourra le tout dans son sac à dos. Elle ouvrit la porte pour aller rejoindre le pilote dans le chalet voisin… et tomba nez à nez avec Eeyou qui allait frapper.

« Vous !

— J'ai réfléchi à notre discussion. Vous semblez quelqu'un de raisonnable, alors je vais parler à votre collègue. J'espère ne pas placer ma confiance au mauvais endroit. »

Décontenancée par cette présence inattendue, Azul prit quelques secondes à réagir. L'homme faisait l'objet de recherches intensives et avait longtemps hésité à se présenter. Elle ne pouvait pas simplement lui dire que c'était un moment inopportun et lui demander de revenir plus tard. Elle opta pour une plus grande ouverture.

« Écoutez, j'apprécie votre décision, mais la détective Barbeau est absente pour l'instant. Elle se trouve dans un bateau sur le réservoir de Caniapiscau, probablement à votre recherche. Mais à la lumière de circonstances que je viens d'apprendre à l'instant, j'ai des raisons de croire qu'elle est à la recherche de la mauvaise personne. Je sais que vous n'êtes pas le meurtrier.

— Content de l'entendre. Dois-je tout de même attendre la détective Barbeau ?

— Euh… elle voudra probablement vous parler. Mais je ne sais pas quand… »

Elle s'interrompit, ne sachant trop comment les heures à venir allaient se dérouler. Encore une fois, elle opta pour la vérité.

« J'ai de bonnes raisons de croire que la détective Barbeau se trouve, à son insu, en présence du principal suspect. Alors je m'en excuse, mais je ne peux vous parler plus longtemps car je dois les localiser. J'ai un vol à prendre. »

Sans plus attendre, elle se dirigea vers le chalet du pilote, laissant Eeyou sur le pas de la porte. Ce dernier l'appela d'une voix forte :

« Vous avez besoin d'aide ? »

Azul ralentit sa marche pour se tourner vers lui.

« En quoi pourriez-vous m'aider ? Vous ne savez pas où ils sont.

— Non, mais je connais ce territoire mieux que quiconque, de même que les Cris qui s'y trouvent. »

Azul arrêta sa progression, en proie à une certaine indécision. Demander l'aide d'un civil dans la poursuite d'une personne potentiellement dangereuse, et cela dans un véhicule de service, s'avérait certainement contraire à la politique. Il lui vint alors à l'esprit qu'elle était elle-même une civile. Et puis, la sécurité de son amie était en jeu.

« D'accord, suivez-moi. »

32.

Barbeau et Larose quittèrent la terre ferme à bord du bateau de la SQ aussitôt que le policier fut de retour de *Pèlerinage au bout du monde*. Sans trop rouspéter, Phéron avait accepté de lui transmettre une version numérique d'une photo de Eeyou à partir de son téléphone, en plus d'en faire une impression qu'il pourrait présenter à d'éventuels témoins. Il apparut alors clairement à Barbeau qu'ils avaient bien peu de chance de rapporter quelque chose d'intéressant de cette croisière impromptue. Sur une carte, le réservoir de Caniapiscau apparaissait comme un lac important. Et la digue KA-12, où travaillaient Bohr et Letourneau, se trouvait effectivement à la hauteur de l'ile *Le Soleil des Gouffres*. Mais ce n'est qu'en s'attardant à l'échelle de la carte en question qu'on se rendait compte des dimensions océaniques dudit réservoir. L'ile se situait à une douzaine de kilomètres de KA-12 ! Tout de même, elle considéra important de visiter les environs.

En route vers le sud, ils en profitèrent pour s'approcher d'au moins trois bateaux de pêcheurs cris, montrer la photo de Eeyou, et demander si on avait vu celui-ci rôder dans les parages. Peine perdue. Tous prétendaient ne pas le connaitre. Barbeau se doutait bien qu'on lui mentait, mais ne pouvait rien y faire.

Ils arrivèrent finalement à proximité de l'ile *Le Soleil des Gouffres*. Ils bifurquèrent vers l'ouest, dans un genre de baie au fond de laquelle se trouvaient plusieurs digues destinées à retenir le monstre liquide. KA-12 était l'une de ces digues. Larose manœuvra son embarcation jusqu'à un endroit où plusieurs bateaux étaient accostés, non loin d'une rampe de mise à l'eau. Une petite route partait de cet endroit pour rejoindre la Transtaïga, située tout près.

« On fait quoi, maintenant ? demanda Larose.

— Nous attendons un peu pour voir si quelqu'un se pointe, et nous posons des questions. »

Ils débarquèrent et jetèrent un coup d'œil aux alentours. Quelques camionnettes avec des remorques étaient stationnées dans une zone réservée à cet effet.

« Tu crois que le meurtrier aurait pu partir d'ici pour se rendre à l'ile ? demanda Barbeau.

— C'est possible, mais il y a des rampes de mise à l'eau à plusieurs endroits où la Transtaïga se rapproche du réservoir. »

Dans la demi-heure qui suivit, un bateau revint de la pêche et une nouvelle camionnette et son bateau s'ajoutèrent à la liste des présences. Malheureusement, les occupants de ces véhicules, des Cris, n'apportèrent rien de nouveau concernant les allées et venues de Eeyou, ou à propos de faits dont ils auraient pu être témoins le jour du meurtre.

Barbeau allait donner le signal du départ lorsque la pétarade caractéristique d'une motocyclette se fit entendre à distance. Le niveau de bruit augmentait rapidement, indiquant que le véhicule se dirigeait vers eux. Elle décida d'attendre. Après quelques instants, elle conclut que le son ne provenait pas de la route, mais plutôt de quelque part dans les bois. Soudainement, deux quatre-roues émergèrent d'un sentier grossier qui s'enfonçait parmi les conifères et vinrent s'arrêter près d'une des camionnettes. Barbeau ne mit pas de temps à identifier les conducteurs : Frédéric Bohr et Maxim Letourneau.

Barbeau et Larose s'approchèrent des deux hommes. Letourneau fut le premier à reconnaitre la détective.

« Détective Barbeau, vous venez vérifier que nous

sommes bien au travail et pas sur une ile en train d'éliminer des morts-vivants.

— La mort de Lessard semble bien vous amuser.

— Je vous l'ai déjà dit, détective. Je n'ai rien à voir avec sa mort, mais je ne vais pas pleurer sa disparition.

— Le 2 juin, c'est ici que vous étiez stationnés ?

— Oui.

— Et vous avez pénétré en forêt avec vos quatre-roues ?

— On ne peut rien vous cacher. »

Barbeau se tourna vers Bohr.

« Vous avez dit vous souvenir que ce jour-là, vous avez pris un bateau pour vous rendre aux environs de la digue KA-13. Ce bateau est ici ?

— Oui, répondit Bohr en pointant l'embarcation.

— Vers quelle heure vous êtes-vous rendus à KA-13 ?

— C'est un peu flou dans mon esprit, mais ce devait être tôt en après-midi, tout de suite après notre lunch. Nous n'aurions pas entrepris des travaux à un nouvel endroit si notre quart de travail était à la veille de se terminer.

— Et vous êtes revenus à quelle heure ?

— Probablement vers 17 h, ce qui nous donnait le temps de ramasser nos choses et de retourner à Brisay pour le souper. »

Elle marcha vers l'embarcation pointée par Bohr et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Les trois hommes la suivirent.

« Pas de cadavres dans le bateau ? demanda Letourneau.

— Je vous trouve assez flexible dans l'évaluation de votre emploi du temps. Vous, monsieur Letourneau, vous pouvez confirmer ce que vient de nous dire votre collègue ?

— Puisqu'il le dit, ça doit être vrai. Pour ma part, je sais que nous utilisons le bateau au besoin, mais je ne me souviens pas si c'était le cas ce jour-là.

— Mais oui, Max, insista Bohr. C'est le jour où nous avons vu la police sortir de l'eau.

— Ah… oui, c'est possible.

— La police ? De quoi parlez-vous ? demanda Barbeau.

— En revenant de KA-13 ce jour-là, nous naviguions encore à bonne distance sur le réservoir quand nous avons vu un VUS qui tirait un bateau hors de l'eau, juste là, sur cette rampe. Je jurerais que

c'était une embarcation de la SQ, semblable à celle que vous utilisez maintenant.

— C'est impossible, objecta Larose. »

Barbeau aurait préféré qu'il se taise et lui lança un regard réprobateur en ce sens. Ce n'était pas le moment de contredire des témoins oculaires. Ils devaient écouter, prendre des notes, et voir par la suite. Elle tenta d'en obtenir davantage de Bohr et Letourneau. Les deux travailleurs se souvenaient de l'épisode du bateau qu'on tirait de l'eau et les deux confirmaient qu'il s'agissait probablement d'une embarcation aux couleurs de la SQ, surmontée d'un gyrophare. Ils avaient peu à dire sur le VUS, dont la vue était en grande partie obstruée par le bateau et sa remorque. Bohr était en mesure d'établir la date et l'heure de l'évènement — le jour du meurtre en fin d'après-midi —, alors que Letourneau demeurait flou sur ce point.

Elle remercia les deux hommes. Il était temps de quitter cet endroit. Pensive, elle se dirigea vers le bateau, accompagnée de Larose. Aussitôt installé dans l'embarcation, ce dernier commença :

« Je m'excuse pour mon intervention de tout à l'heure, mais cette histoire de policier ne tient pas debout. J'étais le seul policier à patrouiller dans ce secteur de la Transtaïga, et je n'étais surement pas à

la pêche sur le réservoir de Caniapiscau l'après-midi du 2 juin.

— Tu es certain qu'il n'y a pas d'autres agents qui auraient pu se trouver dans les parages ?

— Absolument. Nous possédons deux bateaux pour desservir le territoire de la Transtaïga. Un de ceux-ci se trouve à mi-chemin sur cette route, c'est-à-dire à quelques centaines de kilomètres d'ici. C'est celui qu'a pris Pete Moss avant de me rejoindre le 2 juin. L'autre est entreposé à la pourvoirie *Les Ursidés*. Je l'ai récupéré dans la soirée du 2 juin avant de rejoindre D'Amour.

— Bohr et Letourneau n'ont pas vu de policiers, mais bien des véhicules qu'ils croient appartenir à la police.

— Et alors ?

— Quelqu'un d'autre aurait-il pu avoir accès à un bateau de la SQ ?

— Quoi ? Tu penses que quelqu'un pourrait se balader avec un bateau de la SQ sans qu'on le sache ? C'est vrai que le propriétaire de la pourvoirie a probablement accès au hangar où le bateau est entreposé, mais si tu connaissais le bonhomme tu comprendrais vite qu'on n'a rien à craindre de lui. Et gare à ceux qui essaieraient de déjouer la surveillance qu'il exerce sur sa propriété ! Tout ça

n'a aucun sens et nous ne devrions pas perdre notre temps avec cette fausse piste. Ce ne sera pas la première fois que de soi-disant témoins oculaires voient des choses qui n'existent pas et qui n'ont jamais existé. Et puis, nous avons déjà identifié des suspects basés sur des faits autrement plus incriminants que de vagues histoires racontées par des personnes qui semblent plus intéressées à se moquer de la police qu'autre chose. »

Barbeau considéra la situation. En effet, le Cri et possiblement D'Amour demeuraient au sommet de la liste des suspects. Et Bienvenu avait raison en ce qui concerne les témoins oculaires. Par contre, nous étions en présence de deux témoignages qui concordaient. Et malgré la bravade des deux hommes envers la police, leur description de ce qu'ils avaient vu ce jour-là paraissait sincère. D'un autre côté, ce n'est pas comme s'ils avaient assisté à un crime. Ils avaient juste vu un bateau sortir de l'eau. Pas de quoi s'énerver. Devait-elle consacrer du temps à éclaircir ce point ? Elle remarqua que Bienvenu avait les yeux fixés sur elle, attendant une sorte de décision de sa part. Le jeune policier se tournait vers elle comme vers une mentore, pour apprendre à maitriser les rudiments d'une enquête criminelle. Elle ne voulait pas le décevoir.

« Tu connais le lieutenant Columbo ?

— Euh… si tu parles de celui à la télé alors oui, un peu.

— Et tu sais pourquoi il remporte tant de succès dans ses enquêtes. »

Devant le silence prudent de Larose, elle continua :

« Parce qu'il ne décide pas de l'importance des éléments d'enquête qui se présentent à lui uniquement sur la base des éléments déjà recueillis. Une enquête criminelle, c'est comme assembler un casse-tête. On saisit une nouvelle pièce et on tente de l'ajouter au bloc de pièces déjà assemblées. Si on n'y arrive pas, doit-on jeter la pièce à la poubelle ?

— Non, bien sûr. Et… comment cela s'applique-t-il dans le cas présent ?

— Nous ne perdrons pas trop de temps sur cette nouvelle pièce, mais nous allons tout de même parler à Pete Moss et à ceux qui contrôlent les lieux d'entreposage des bateaux, dont le propriétaire de la pourvoirie *Les Ursidés*. En attendant de confirmer avec certitude l'identité du meurtrier, toutes les pièces ont le potentiel d'appartenir à notre casse-tête. »

Elle se tourna vers le réservoir.

« J'avoue que j'ai peut-être sous-estimé l'étendue

du territoire à explorer. Nous avons peu de chance de tomber sur le Cri, surtout que personne ne semble prêt à nous aider. Je pense que nous pouvons retourner au chalet, voir si Myriam a appris quelque chose de nouveau, et peut-être enquêter sur cette histoire de bateau. »

Elle ne vit pas le regard de Larose se durcir. Il proposa une avenue différente :

« Je connais un endroit plus au sud, près de Brisay, qui est particulièrement propice à la pêche. Plusieurs pêcheurs cris risquent de s'y trouver. On a peut-être une chance de tomber sur un plus bavard que les autres.

— Brisay est encore loin d'ici.

— Oui, mais je crois que Columbo s'y rendrait. »

Barbeau sourit.

« Tu as raison. Allons-y. »

Ils échangèrent peu pendant les heures qui suivirent. Le puissant moteur hors-bord les propulsait à grande vitesse vers le sud. Larose tenait le volant, alors que Barbeau, debout à l'avant, agrippée à la main courante, se laissait agresser par le vent. Elle ressentait une inhabituelle impression de liberté, comme Rose à la proue du Titanic. Ordinairement prisonnière d'un univers urbain, elle

découvrait un monde parallèle, un monde dont elle ignorait l'existence.

Les iles du pèlerinage s'égrenaient lentement de chaque côté du bateau : *Le Déversoir des Larmes, Le Poids des Ombres, La Fragilité des Choses, La Vie à Rebours, Le Vieux Chagrin, La Coquille Refermée*. Enfin, *Le Visage Clos* signalait qu'il était temps de bifurquer de nouveau vers l'ouest pour s'engager dans une autre gigantesque baie, celle-là conduisant à la centrale de Brisay, située au niveau de la route Transtaïga. Bienvenu Larose manœuvra l'embarcation en conséquence.

Barbeau, vêtue d'une veste de sauvetage quelque peu encombrante, avait laissé son arme et son sac sur le plancher au niveau de la console centrale, près de Larose. Celui-ci n'eut aucune peine à prendre l'arme, à la vider de ses munitions, et à la remettre dans son étui. Il prit ensuite le téléphone cellulaire qui se trouvait dans le sac de Barbeau et le balança par-dessus bord.

33.

Robert, le pilote de l'hélicoptère, avait bien rouspété un peu à propos d'inclure Eeyou sur la liste des passagers, mais Azul avait été convaincante : Philomène courait un danger et l'homme, familier avec la région et ses habitants, était en mesure d'apporter une aide précieuse. Puisque le VUS de Larose se trouvait probablement aux abords du réservoir de Caniapiscau, ils devaient d'abord se dénicher un moyen de transport pour franchir le kilomètre qui les séparait de l'aéroport. Eeyou, surgi d'on ne sait où, était venu avec un quatre-roues. Passe encore pour assoir deux personnes, mais trois ? Qu'à cela ne tienne, Azul n'allait pas perdre du temps à chercher un taxi. Eeyou allait conduire le quatre-roues, se tenant en position debout, alors qu'elle et Robert, dans l'ordre, se tasseraient derrière lui. Quelques minutes plus tard, le petit groupe prenait place dans l'hélicoptère.

Ce n'est qu'au moment du décollage que le pilote demanda des précisions quant à leur destination

exacte et à propos du plan d'intervention préconisé par Azul. La pathologiste n'avait pas élaboré de plan précis et se retrouvait hors de son domaine de compétence. En l'absence de Barbeau, on se tournait vers elle pour prendre des décisions. Se précipiter à la rescousse de son amie était une chose, mais la façon d'agir lorsqu'elle l'aurait localisée en était une autre.

Elle expliqua au pilote que Barbeau avait mentionné vouloir se rendre aux environs d'une digue à la hauteur de l'ile *Le Soleil des Gouffres*. Elle lui montra l'endroit sur la carte du pèlerinage.

« Ce n'est pas exactement une carte de navigation aérienne, maugréa Robert.

— Je vais vous guider, offrit Eeyou. »

Il devint vite apparent que Eeyou, certainement un guide hors pair en forêt, pouvait aussi facilement s'orienter à partir des airs. Il arrivait même à nommer les iles survolées sans se référer à la carte.

Le problème d'Azul demeurait l'identification du bateau de la SQ parmi les embarcations qui naviguaient sur le plan d'eau, et cela sans se faire repérer. Elle voulait éviter d'alerter Larose en s'approchant trop près. Elle aurait préféré suivre à distance et n'intervenir qui si quelque chose de louche survenait, comme un arrêt sur une ile sans

raison apparente. La solution vint du pilote sous forme d'une simple question :

« Vous voulez utiliser la caméra ? »

La caméra ! Bien sûr ! Elle savait que le ventre de l'hélicoptère de la SQ était équipé d'une puissante caméra qui permettait de faire de la surveillance au sol, aussi bien dans le spectre visible qu'en infrarouge. Elle n'avait jamais eu l'occasion d'être témoin de son utilisation, mais cet outil s'avérait exactement ce dont elle avait besoin pour l'instant. Robert lui donna des instructions et elle se retrouva bientôt avec un genre de console portable sur les genoux, comprenant essentiellement un écran et un joystick muni de quelques boutons, ainsi qu'une molette qui contrôlait le zoom.

Azul n'était pas une adepte des jeux vidéos, et les premières tentatives fructueuses lui demandèrent du temps, mais elle finit par maitriser l'appareil. Elle pouvait maintenant focaliser la caméra sur un bateau alors que celui-ci se trouvait à bonne distance. De plus, en pressant un simple bouton, la caméra passait en mode « poursuite », suivant l'objet à l'écran, peu importe les mouvements de cet objet ou de l'hélicoptère. À moins de scruter le ciel, il était peu probable que les occupants des bateaux réalisent

qu'ils étaient surveillés, surtout lorsqu'exposés au vacarme d'un moteur hors-bord.

Après avoir effectué une reconnaissance sommaire de plusieurs bateaux, ils arrivèrent enfin à la digue KA-12. Aucun signe du bateau de la SQ sur les eaux ni accosté aux environs. Ils n'eurent d'autres choix que de rebrousser chemin pour continuer leurs recherches plus au sud. Azul désespérait de pouvoir localiser son amie. S'ils avaient accosté sur une ile, sous le couvert des arbres, il y avait bien peu de chance qu'ils soient visibles des airs. À ce moment, Eeyou fouilla dans son sac à dos, qu'il avait déposé à ses pieds. Il en sortit un émetteur-récepteur portatif. Voyant Azul qui l'observait, il commenta :

« La chasse et la pêche requièrent parfois un certain degré de coordination.

— Bel exemple d'acquisition naturelle », répliqua Azul.

Eeyou feignit ne pas entendre la remarque. Il s'approcha du pilote, lui montra l'appareil et demanda la permission de l'utiliser. Après un court échange d'information, Eeyou reprit sa place. Il installa un écouteur dans son oreille, alluma l'appareil, et lança un message dans une langue qu'Azul ne comprenait pas, vraisemblablement le

cri. Il attendit un instant et répéta le message. Puis, son visage changea. Azul comprit qu'il avait reçu une réponse. S'en suivit un échange rapide avec un interlocuteur invisible, avant que Eeyou ne se taise pour attendre de nouveaux développements.

« Vous n'irez pas très loin avec ce bidule, dit le pilote. La portée ne dépasse probablement pas notre vue à partir des airs. Il vous faudrait un répéteur. »

Azul n'était pas experte dans le domaine, mais comprit ce qui se passait. Eeyou avait communiqué avec un pêcheur cri sur le réservoir pour obtenir de l'information à propos d'un bateau de la SQ qui circulait dans les parages. On pouvait remédier à la courte portée des émetteurs-récepteurs portables avec des répéteurs, c'est-à-dire des émetteurs-récepteurs qui reçoivent des communications et les retransmettent automatiquement. Une chaine de ces répéteurs, placés à intervalles réguliers, permettait d'acheminer des messages sur de longues distances.

« Oh, je possède des dizaines de répéteurs, dit Eeyou. Seulement, ce sont des humains. Des répéteurs naturels, ajouta-t-il à l'endroit d'Azul. D'ici une dizaine de minutes, plusieurs cris sur et autour du réservoir prendront connaissance de ma requête. »

La réponse à ladite requête vint une quinzaine de

minutes plus tard, alors qu'ils continuaient à progresser vers le sud : des pêcheurs cris avaient vu le bateau au large de l'ile *L'Oursiade*. Celui-ci se dirigeait vers *La Vingt-Septième Lettre*.

« Eh bien, bravo ! s'écria Azul. Avec votre petit système, on va pouvoir les suivre à la trace même sans la caméra. En route vers *L'Oursiade* ! Pleins gaz ! »

Elle se tourna vers Eeyou. Celui-ci paraissait soucieux.

« Qu'est-ce qu'il y a ? C'est une bonne nouvelle, non ?

— Les pêcheurs ne pourront plus les suivre après *La Vingt-septième Lettre*. Ils arrivent dans la zone interdite de navigation de la centrale Brisay. Avec l'évacuateur de crues et les prises d'eau du barrage, les courants peuvent s'avérer très dangereux. »

L'attitude triomphale d'Azul s'effaça d'un coup. Elle craignait déjà que Bienvenu n'entraine Barbeau sur une ile, à l'abri des regards, mais voilà maintenant qu'il l'entrainait dans une zone dangereuse, interdite d'accès. *Pourquoi ?*

« Robert, tu prends le chemin le plus court pour Brisay, et vite ! »

L'hélicoptère pivota immédiatement vers la droite de façon à couper à travers les terres. Azul se tourna vers Eeyou. Ce dernier examinait le treuil fixé au plafond de l'appareil, juste au-dessus de la porte.

« À quoi penses-tu ? tutoya-t-elle.

— Je pense que nous devons nous préparer. »

Il se débarrassa de quelques vêtements superflus et saisit un harnais accroché à la carlingue, qu'il enfila rapidement. La manœuvre impressionna Azul. Il lui aurait fallu quelques essais avant d'arriver à introduire les bons membres dans les bonnes ouvertures. Robert, qui jetait régulièrement un œil vers le miroir qui lui montrait la cabine, avait aussi été témoin de la scène.

« Myriam, tu ne vas pas le laisser faire ! C'est bien assez qu'il se trouve dans l'hélicoptère sans autorisation, on ne va pas risquer sa vie dans un sauvetage !

— Et *si* un sauvetage s'avérait nécessaire, que suggères-tu que nous fassions ? Je n'ai pas la force requise pour tirer quelqu'un de l'eau, alors à moins que tu ne veuilles le faire toi-même pendant que je pilote… »

Devant le silence de Robert, elle ajouta :

« Dis-nous plutôt comment opérer ce treuil. »

34.

Barbeau reconnut les installations de Brisay. Elle avait survolé les lieux le jour précédent. Et comme le jour précédent, les environs du barrage semblaient déserts. Elle se demanda où Bienvenu allait pêcher tous ces pêcheurs dont il avait parlé. Le bateau s'approcha davantage du barrage avant que Bienvenu ne coupe les gaz. Elle le rejoignit à la console centrale.

« Alors ? Où sont les pêcheurs ? Je n'ai vu personne depuis que nous avons passé toutes ces bouées orange. D'ailleurs, n'est-ce pas une indication de danger ?

— Oui et non. Un bateau puissant comme le nôtre n'a pas grand-chose à craindre, mais il ne faudrait pas tomber à l'eau si on ne veut pas finir dans un entonnoir. Les prises d'eau de la centrale aspirent plus de mille mètres cubes d'eau par seconde. »

Barbeau remarqua que même sans moteur, le bateau continuait de progresser vers le barrage. Elle se souvenait des explications de Lacroix la veille.

Elle frissonna à l'idée de se retrouver aplatie par les eaux contre les grilles à débris des prises d'eau. Larose continua :

« La pêche se pratique à partir des rives plutôt que sur le plan d'eau lui-même. »

Il lui tendit des jumelles.

« Il suffit de trouver ces endroits. »

Barbeau saisit les jumelles, son sac et son arme avant de retourner se poster à l'avant du bateau. Elle chercha d'abord son téléphone cellulaire. En absence de bruit du moteur, c'était le moment propice pour communiquer avec Azul, d'autant plus qu'ils approchaient de la Transtaïga, et se trouvaient donc dans une zone de service téléphonique. Malheureusement, c'est en vain qu'elle chercha l'appareil.

« Tu as vu mon téléphone ?

— Non, pourquoi ?

— Je crois que je l'ai perdu.

— J'ai mon téléphone satellitaire, on appellera tantôt. »

Larose pointait déjà ses propres jumelles, prétendument à la recherche de pêcheurs cris. Barbeau ne prêta pas attention au fait qu'il regardait uniquement en direction du barrage. Il désirait

s'assurer que personne ne se trouvait là, à observer ce qui se passait en amont. Elle enleva temporairement son gilet de sauvetage et accrocha l'étui de son arme à sa ceinture. Puisqu'on allait approcher des témoins, elle voulait projeter une image d'autorité. C'est au moment où elle allait remettre son gilet de sauvetage que Larose choisit d'intervenir.

« Ce n'est pas la peine de le mettre. »

Barbeau sursauta. Larose avait quitté son poste et se trouvait à quelques pas derrière elle, alors qu'elle faisait face au barrage. Elle se retourna. Une tache jaune citron attira immédiatement son attention : un pistolet à impulsion électrique que Larose tenait à la main, pointé vers elle. Gardant son calme, elle dit :

« Je me demandais pourquoi tu insistais tant pour discréditer la thèse du policier qui sortait son bateau de l'eau. C'était toi, n'est-ce pas ? »

Tout en parlant, elle avait positionné son bras de façon à pouvoir saisir son arme rapidement. Cela n'avait pas échappé à Larose.

« N'essaie pas de jouer les Clint Eastwood. Ton arme est vide. Et oui, c'était moi qui sortais mon bateau de l'eau. Si seulement tu ne tentais pas d'émuler Columbo, nous n'en serions pas là. Je

t'aime bien, tu sais. Je t'ai même aidé dans ton enquête en te donnant D'Amour.

— D'Amour n'a tué personne.

— Tu crois ? Des gens qui véhiculent des absurdités au sujet de mystérieuses forces occultes, de bête de l'Apocalypse ou autres théories du complot sont plus dangereux que n'importe quel tueur en série. Ces idées se propagent comme un virus et corrompent l'esprit. Ces idées avaient contaminé Lessard, et il devait partir. Et ce n'est qu'un début. Ceux qui ont permis à de telles fabulations de circuler doivent aussi payer. Pour ce qui est de D'Amour, il a subtilisé le roman de Hamelin lorsqu'il a découvert le corps de Lessard, cela pour diriger les soupçons sur le Cri. C'est si facile de faire accuser un autochtone. Je ne pouvais pas laisser passer cela. Notre ami D'Amour n'avait pas prévu qu'un des policiers qui enquêtait sur le crime possédait la preuve irréfutable de l'innocence du Cri, puisqu'il avait lui-même commis le meurtre.

— Et moi qui admirais ton potentiel d'enquêteur, alors que tu n'es qu'un vulgaire tueur. Tu penses t'en sortir comme ça ?

— Tu devrais savoir qu'un policier trouve toujours le moyen d'arranger les choses en sa faveur. Mais assez discuté ! Tourne-toi ! »

Barbeau pivota sur elle-même et fit face au barrage. Elle se doutait bien de ce qui l'attendait. Elle n'avait jamais subi une décharge de pistolet électrique, mais en connaissait les effets. Les deux dards à barbillons qui allaient pénétrer sa peau produiraient une décharge électrique pulsée à une fréquence de 19 impulsions par seconde, juste assez pour induire une violente contraction des muscles, sans pour autant atteindre un dangereux niveau de tétanos musculaire. Les nerfs sensoriels seraient aussi stimulés, ce qui provoquerait une douleur aigüe. Elle comprit que Larose voulait éviter de laisser des traces évidentes de violence. Il comptait sur sa désorientation et le laps de temps nécessaire pour reprendre pleinement le contrôle de ses muscles et de sa respiration pour précipiter sa noyade, particulièrement lorsqu'elle aboutirait dans l'orbite du trou noir qui se cachait sous la surface, prêt à avaler tout ce qui se trouvait à proximité.

Elle entendit Larose reculer de quelques pas, sans doute pour s'assurer que les dards ne terminent pas leur course trop près l'un de l'autre, ce qui en réduirait l'effet. Elle se crispa. Elle n'eut même pas le temps d'enregistrer le bruit caractéristique du gaz comprimé qui expulsait les dards. En une fraction de seconde, une douleur intense s'étendit des deux points de contact à tout le reste du corps. Elle hurla

pendant les cinq éternelles secondes de la décharge, période pendant laquelle la contraction répétée de ses muscles déformait la surface de sa peau, comme si elle allait accoucher du monstre de *Alien*. Éprouvant des difficultés à se mouvoir et à respirer librement, elle réalisa vaguement que sa vessie s'était vidée. Le répit fut de courte durée. Larose avait de nouveau appuyé sur la gâchette, amorçant un nouveau cycle de supplices qui lui sembla pire que le premier. Sans attendre, son bourreau s'approcha d'elle, retira les dards sans précaution, et la jeta par-dessus bord.

35.

Azul avait à peine eu le temps de réaliser ce qui se passait. Encore à une certaine distance, l'hélicoptère lui offrait enfin une vue sur les installations de Brisay et sur un bateau suspect à proximité du barrage. Elle avait rapidement focalisé la caméra, juste à temps pour être témoin de l'effroyable scène.

« Il l'a jetée à l'eau ! Vite, Robert ! Fonce ! »

Pendant que le bateau de la SQ s'éloignait du barrage à grande vitesse, le pilote accéléra sa descente et dirigea l'aéronef vers la position où celui-ci se trouvait quelques secondes auparavant. Ils avaient volé au-dessus de la terre ferme et arrivaient du nord. Larose n'avait probablement pas remarqué leur présence.

Eeyou ouvrit la porte avant qu'ils n'atteignent l'endroit où Barbeau avait disparu. Lui et Azul scrutèrent la surface liquide. En vain. Aucun signe de la détective.

« Approche l'hélicoptère du barrage, cria Eeyou.

— Mais pourquoi ? objecta Azul. Tu ne vas pas descendre directement dans la gueule du loup !

— Les courants vont la transporter dans cette direction. Si je plonge derrière elle, je n'ai aucune chance de la rattraper. Je dois plonger devant elle et essayer de la bloquer.

— La bloquer ! Mais qui es-tu ? Carey Price? »

Comme requis, Robert positionna l'appareil à proximité du bâtiment qui abritait les vannes de prises d'eau. Ils s'étaient maintenant rapprochés dangereusement du barrage. Un véhicule de la sécurité de Brisay était apparu à son sommet et des agents surveillaient l'hélicoptère de la SQ qui faisait du sur-place à quelques mètres au-dessus de l'eau. Eeyou donna des instructions à Azul :

« Tu me laisses une dizaine de mètres de câble, pas plus. Le courant pourrait m'aspirer et m'empêcher de remonter par moi-même. Après deux minutes, tu me hisses à la surface. »

Sur ce, il se glissa hors de l'appareil, au-dessus du vide. Azul enclencha la descente du câble rattaché au treuil. Celui-ci possédait un indicateur rotatif qui affichait la longueur déroulée. Elle regarda sa montre au moment où Eeyou disparut sous l'eau et elle lui donna les dix mètres de câbles requis. Elle n'avait plus qu'à attendre et espérer. Deux minutes

constituaient une période relativement longue pour retenir son souffle, mais elle se dit que Eeyou devait savoir ce qu'il faisait. Elle avait lu que les castors pouvaient demeurer sous l'eau jusqu'à quinze minutes. Le Cri était lui aussi une créature des forêts, alors il s'en sortirait. Par contre, Philomène Barbeau était définitivement une créature de la ville.

Dans un effort surhumain, Barbeau avait réussi à gonfler partiellement ses poumons au moment où son corps touchait l'eau. Mais elle n'anticipait pas un choc thermique si important. Les eaux s'avéraient glaciales ! Déjà à demi paralysée par la contraction forcée de ses muscles, elle aurait plutôt eu besoin d'une douche chaude pour récupérer. Elle tenta d'étirer les bras et de balayer l'eau avec ses jambes, dans l'espoir de remonter à la surface. Mais son cerveau ne semblait plus avoir d'emprise sur ses membres. Elle se concentra, redoubla d'efforts. Lorsqu'enfin ses jambes répondirent à l'appel, ce ne fut que pour quelques secondes. De violentes crampes s'emparèrent de ses cuisses, de ses jambes. Elle s'efforça de se relaxer pour diminuer la douleur. Le froid réduisait la demande en oxygène, mais ralentissait aussi ses fonctions vitales. Elle sentait ses forces la quitter.

Elle ne pensait plus très clairement, mais savait que c'était la fin. Elle se voyait aspirée dans

l'entonnoir de la mort. Son temps était venu. Un calme étrange s'empara d'elle. Le paysage se transformait en une mer de sable doré aux abords d'un vortex où disparaissait un à un les grains de sa vie. Elle passerait bientôt le seuil entre deux mondes, et tomberait dans un vide infini.

Deux minutes s'étaient écoulées. Eeyou prit conscience qu'une force le tirait lentement vers le haut. Il n'avait pas réussi à localiser cette femme qu'il ne connaissait pas, mais dont le sort s'était joué alors qu'elle était partie à sa recherche. Il se sentait responsable de ce qui arrivait. S'il avait collaboré avec la police plus tôt, se serait-elle aventurée sur le réservoir ?

Tout à coup, il vit une forme humaine se dessiner à distance, flottant étrangement sur le dos, entre deux eaux. C'était elle ! Elle se trouvait quelques mètres plus haut, devant lui, mais sur sa droite. Il devait l'intercepter avant qu'elle ne dépasse sa position, propulsée par le courant qui menait vers l'abysse, et avant que le câble ne le tire hors de portée. Il ne pouvait se détacher, de peur d'être entrainé par le courant et être ainsi incapable de ramener Barbeau à la surface. Il nagea dans sa direction, faisant de son mieux pour corriger sa trajectoire à mesure qu'il progressait. Ses poumons brulaient dans sa poitrine. Il n'avait qu'une chance. Lorsqu'elle passa près de

lui, il étira le bras et saisit le col de son chandail, mais celui-ci lui glissa des mains. Dans un ultime effort, il agrippa sa cheville et ne lâcha plus prise. Tout en continuant son ascension, il la tira vers lui.

Azul ne put enfin respirer que lorsqu'elle vit Eeyou et Barbeau émerger à la surface. Elle bloqua le treuil. Le Cri terminait de sécuriser un second harnais — aussi attaché au câble — autour de la détective. Cette dernière paraissait inerte. Eeyou commença le bouche-à-bouche immédiatement, sous le vacarme et les rafales générés par l'hélicoptère. Impuissante, Azul retenait son souffle. Enfin, elle crut voir Barbeau réagir. Quelques secondes plus tard, la détective se mit à tousser vigoureusement et Eeyou signala qu'ils étaient prêts à remonter. Les yeux mouillés par l'émotion, elle enclencha de nouveau le mécanisme du treuil pour les ramener à bord.

Azul dépouilla son amie de ses vêtements et l'enroula de couvertures sèches. En proie à l'hypothermie, elle réagissait peu et grelotait sans arrêt. Eeyou, par contre, se rétablit rapidement. L'hélicoptère traversa de l'autre côté du barrage, au sommet duquel se tassaient maintenant plusieurs curieux, et se posa au même endroit que la veille, près de la centrale. Un VUS conduit par Dan Marcelin avait suivi l'appareil jusqu'à ce que celui-

ci se pose. Azul et Eeyou aidèrent Barbeau et tous montèrent dans le véhicule, qui se dirigea immédiatement vers la clinique qui se trouvait dans le complexe résidentiel.

L'appel était entré environ quarante-cinq minutes plus tard sur le téléphone d'Azul, alors qu'elle se trouvait dans une petite salle d'attente à l'extérieur de la clinique, en compagnie de Marcelin, Eeyou et l'agent Pete Moss. Azul avait averti ce dernier de la situation alors qu'il circulait sur la Transtaïga, près de Brisay. Elle avait aussi informé le poste de Radisson, qui allait envoyer du renfort. Elle saisit son appareil :

« Azul.

— Myriam, il est arrivé quelque chose de terrible ! »

Elle n'eut aucune peine à identifier son interlocuteur : Bienvenu Larose. Elle mima son nom au bénéfice des autres occupants de la pièce. Elle s'efforça de trouver le bon ton, entre la surprise et l'appréhension, pour lui répondre.

« Qu'est-ce qui se passe ? Philomène est avec toi ? »

Larose, soi-disant dans tous ces états, expliqua qu'alors qu'ils naviguaient près de l'ile *La Première Nocturne*, en face de *L'Oursiade*, Barbeau l'avait

informé qu'elle allait enlever une couche de vêtements, car c'était devenu très inconfortable avec le gilet de sauvetage. Elle s'était alors retirée vers l'arrière du bateau. À peine trente secondes plus tard, il avait jeté un œil derrière lui et la détective n'était plus là, alors que son gilet de sauvetage gisait au fond du bateau. Il avait fait demi-tour et avait sillonné les eaux à sa recherche, sans succès.

Feignant la panique, Azul répliqua :

« Oh, mon Dieu ! Continue de chercher ! J'alerte les secours et je me rends sur place avec l'hélicoptère. »

Puis, voyant Eeyou qui agitait son émetteur-récepteur devant elle, elle ajouta :

« Je suis avec quelqu'un qui est en contact avec les pêcheurs cris. Je lui demande de communiquer avec eux pour qu'ils se rendent dans ton secteur et participent aux recherches. »

L'appel aux pêcheurs s'avéra fructueux. Dans l'heure qui suivit, une douzaine de bateaux rejoignirent Larose. Sous la direction de ce dernier, et soi-disant à la recherche de Barbeau, les embarcations sillonnèrent les eaux à proximité de *La Première Nocturne*, sans jamais par contre trop s'éloigner du bateau de la SQ. Cela exaspérait Larose. Il avait beau donner des instructions à propos

du déploiement optimal de cette flotte, les bateaux cris finissaient toujours par s'agglutiner autour de lui, ses occupants lui jetant des regards obliques. Il crut à un problème de communication, ou peut-être à une certaine méfiance des Cris envers la police.

L'hélicoptère déboucha finalement à la pointe de *L'Oursiade*. Azul eut une pensée pour la romancière de Bouctouche, qui avait conquis le monde et dont on ne comptait plus les honneurs. L'ile *La Première Nocturne* se dessinait maintenant dans le paysage. Elle se souvenait avoir feuilleté le roman de Jacques Folch-Ribas, *Première nocturne*[15], lorsqu'elle avait exploré l'arrière-boutique de *Pèlerinage au bout du monde*. Alors qu'ils s'approchaient de leur destination, Azul s'affaira à focaliser la caméra sur les bateaux qui se trouvaient devant eux, avec celui de Larose en leur centre. Lorsqu'ils atteignirent le groupe, l'hélicoptère se plaça dans une position stationnaire légèrement à l'écart, plus près de l'ile. Azul ouvrit la porte de l'aéronef et tourna son regard vers Larose, debout derrière le volant de son bateau maintenant à l'arrêt. Ce dernier salua la pathologiste de larges mouvements des bras. Azul ne retourna pas les salutations. Elle fixait le monstre qui avait failli couter la vie à sa meilleure amie. Larose baissa les bras, quelque peu désemparé. Les embarcations cries s'étaient encore rapprochées de son bateau. À ce

moment, Eeyou se joignit à Azul à la porte de l'hélicoptère. Il agita un bras en guise de signal. Telle une chorégraphie bien réglée, les occupants des bateaux cris empoignèrent des carabines jusque-là bien dissimulées, et mirent en joue le policier.

Larose figea sur place. Il afficha une posture qui indiquait l'incompréhension et tourna son regard en direction d'Azul, l'air de dire : « Que se passe-t-il ? Il y a certainement une erreur ». La pathologiste continuait de le fixer sans broncher. *Inutile de jouer la comédie, mon cher*. *C'est terminé*. Finalement, elle étira le bras et pointa derrière lui. Il se retourna. Il ne vit d'abord rien d'autre que les bateaux de pêche. Puis, il distingua au loin un bateau qui s'approchait à grande vitesse. Ce n'est que lorsque celui-ci fut suffisamment près qu'il reconnut les couleurs de la SQ. Le bateau ralentit et se fraya un chemin parmi les embarcations. Larose esquissa un large sourire et sembla se détendre lorsqu'il réalisa qu'il connaissait bien celui qui se trouvait à la barre : Pete Moss. Ce sourire disparut tout aussi rapidement au moment où Philomène Barbeau surgit derrière le policier. À cet instant, Azul se remémora les premiers mots du roman de Folch-Ribas à propos de la déesse Aphrodite qui émerge de la mer.

15. Jacques Folch-Ribas, *Première nocturne*, Paris, Robert Laffont, 1991.

36.

Le lendemain de l'arrestation de Larose et de son transport vers Radisson par des agents de la SQ, Barbeau, après une longue nuit de sommeil bien méritée, en avait profité pour régler un autre problème. Elle s'était présentée avec un policier en uniforme à *Pèlerinage au bout du monde*, et avait confronté D'Amour, en présence de sa conjointe, avec des éléments troublants : les empreintes qui prouvaient qu'il connaissait l'existence de la clé du hangar de Eeyou, et l'innocence maintenant confirmée du Cri qui, de toute évidence, avait été victime d'un coup monté de la part de la seule personne qui avait eu accès au roman de Hamelin après la mort de Lessard.

Elle savait ne pas posséder de preuves en béton pour étayer cette théorie, mais elle n'eut pas à justifier ses accusations. Comme elle l'avait prévu, Phéron se chargea de la suite. La femme piqua une colère lorsqu'elle réalisa que D'Amour était au courant de la liaison et avait tenté de faire accuser

Eeyou pour s'en débarrasser. En retour, l'homme fustigea sa conjointe pour avoir eu cette liaison. Après des échanges acerbes de part et d'autre, D'Amour se rabattit finalement sur l'amour qu'il éprouvait pour elle. Il ne pouvait risquer de la perdre et n'avait pu résister à incriminer le Cri lorsque l'occasion s'était présentée.

Barbeau en avait assez entendu. Elle procéda à l'arrestation de D'Amour pour méfait public. On amènerait celui-ci à Radisson, mais il serait vraisemblablement relâché sous promesse de comparaitre. Gabrielle Phéron suivit son conjoint menotté à l'extérieur, où on l'assit à l'arrière d'un véhicule de police. Contre toute attente, Eeyou choisit ce moment pour se pointer aux abords du chalet. Cela n'échappa pas à D'Amour, qui toisa le Cri avec dédain. Ce dernier s'avança vers l'auto et posa un regard glacial sur celui qui avait tenté de le faire accuser de meurtre. D'amour détourna les yeux et baissa la tête, pendant que Phéron s'approchait du nouveau venu. Barbeau se demanda comment ce triangle allait se résoudre. Elle s'adressa à Eeyou :

« Vous m'avez sauvé la vie et je vous en remercie. Je ne sais pas si j'aurais eu votre courage.

— Remerciez votre collègue, et dites-lui de relire Aristote. »

Elle se tourna ensuite vers Phéron.

« Madame Phéron, vous et votre conjoint devez faire preuve de plus de prudence. Vous jouez avec le feu. Toutes ces histoires de bête, de démons, de vampires et autres superstitions peuvent devenir très dangereuses. Certaines personnes ne peuvent pas faire la part des choses. Lessard s'est enfoncé dans ces croyances, et ce faisant il s'est attiré les foudres d'un justicier malade avec la mission d'éliminer son mal de façon définitive. »

Barbeau voyagea dans le véhicule de police jusqu'à son chalet à la pourvoirie *Les Ursidés*. Alors qu'on amènerait D'Amour au poste de Radisson en voiture, elle et Azul se rendraient au même endroit par les airs. Barbeau devait compléter son enquête à propos de Larose et assister à sa comparution virtuelle devant un magistrat du palais de justice d'Amos.

Azul avait déjà récupéré ses affaires et était prête pour le départ. Elle et Bernard Ledoux se trouvaient à l'extérieur du chalet, assis à la table de piquenique. Elle venait de raconter à Ledoux les péripéties de sa nuit sur *La Banquise-Qui-Chante*, chose qu'elle avait évité de faire avant que l'enquête ne soit conclue, sauf pour l'informer de la visite impromptue d'un témoin important qui justifiait son

départ précipité de l'ile. Dans l'excitation du moment, elle n'avait cependant pas eu l'occasion de s'informer à propos de sa nuit sur *Le Paradis Perdu*.

« J'imagine que ton séjour au paradis a été moins mouvementé que le mien.

— C'est vrai, mais je dois dire que tu m'as manqué. L'introspection dirigée est beaucoup plus intéressante avec une amie. »

Azul sourit, un peu gênée, et enchaina :

« Alors, comment était cette finale du pèlerinage sur l'ile n° 101 ?

— C'était chargé en émotions. Cette idée de poème géographique se voulait une célébration des vingt ans de la loi 101 — le projet de loi 1 du gouvernement Lévesque —, qui a complètement changé la face du Québec, et cela pour le mieux. La création du poème deux ans après la défaite du référendum, alors que Lucien Bouchard était premier ministre, nous force à chercher un message politique dans le choix de l'œuvre associée à la dernière ile. »

Azul nota qu'en qualifiant le référendum de défaite, Ledoux révélait ses préférences politiques. Jusque-là, leurs conversations s'étaient limitées principalement à des observations à propos de la nature.

« Et tu as trouvé ce message politique ?

— Je crois que le titre de la pièce de théâtre de Dubé constitue ce message : *Paradis perdu*. Difficile de faire mieux en si peu de mots. Je ne sais pas si la pièce elle-même cache un message politique. Il y a bien Jimmy, l'artiste musicien traqué par un tueur. Il passe bien près de s'en sortir, mais est finalement éliminé. Mon introspection dirigée a plutôt porté sur le texte de *Paradis perdu* de Jean Leloup[16], qui parle d'un pays impossible.

— Je connais. Et les derniers couplets nous rappellent aussi que la route vers le paradis est semée d'embuches difficilement surmontables. »

Barbeau émergea du chalet avec ses effets. Il était temps de partir. Azul et Ledoux échangèrent leurs coordonnées :

« Si tu désires encore introspecter en ma compagnie, n'hésite pas à m'appeler », offrit Azul.

Les deux femmes marchèrent jusqu'au chalet voisin pour rejoindre le pilote et Pete Moss. Le policier allait les mener à l'aéroport dans sa voiture de patrouille. Lorsque l'hélicoptère s'envola enfin, laissant derrière la région de Caniapiscau, Azul et Barbeau purent admirer une dernière fois l'immensité du réservoir, avec en son centre la gigantesque presqu'ile *Le Point de Mire*, qui

rappelait l'émission d'information animée par Renée Lévesque dès 1958.

Bien que Bourassa méritât une place de choix dans la saga hydroélectrique du Québec, Lévesque l'avait précédé, comme Cartier avait précédé Frontenac. Le défricheur précède toujours le bâtisseur. Barbeau se souvenait avoir regardé une vidéo de l'homme qui s'adressait à la population au début des années 60, alors qu'il était ministre dans le gouvernement libéral de Jean Lesage. Elle avait retenu une phrase en particulier, celle qui se rapprochait le plus de la vision du futur premier ministre du Québec : « C'est au peuple du Québec à prendre dans ses mains, librement et fièrement, la première et la plus importante de toutes les clés d'une économie moderne : la nationalisation de l'électricité.[17] »

16. Jean Leloup, *Paradis perdu*, album *La Vallée des réputations*, Audiogram, 2002.

17. https://www.youtube.com/watch?v=rQLN3WejR9U

37.

Barbeau déposa devant elle le dernier des trois cahiers qui constituaient le journal personnel récupéré dans l'appartement que louait Bienvenu Larose à Radisson. De toute évidence, ce n'était pas son journal, mais celui de son père. Même si Larose était resté muet à la suite son arrestation, ce document, qu'il gardait sur sa table de chevet, exposait la cause probable de son animosité envers tout ce qui touche à l'occultisme ou l'ésotérisme : encore enfant, il avait perdu sa mère aux mains d'une secte. Une simple vérification des journaux de l'époque confirma qu'effectivement, le 4 octobre 1994, cinquante-trois adeptes périrent au Québec et en Suisse, victimes d'empoisonnement ou de coups de feu, suivi d'une destruction des lieux dans un incendie. On dira par la suite que les dirigeants avaient envisagé de faire cinquante-quatre victimes, commémorant ainsi la mort de cinquante-quatre templiers sur le bucher, à Paris en 1310.

Azul était repartie à Montréal avec le pilote.

Barbeau rentrerait plus tard sur un vol commercial. La détective avait passé les derniers jours à interroger les amis et connaissances de Larose, dont plusieurs d'entre eux étaient des policiers. Tous s'accordaient pour dire que ce dernier amorçait une brillante carrière. Sociable, sympathique, il était apprécié de tous. Il avait aussi gagné le respect des autochtones, un atout important pour un agent qui travaillait sur le territoire de la Baie-James. Bref, tout comme elle, personne n'avait soupçonné l'existence de cette blessure profonde qui devait tenailler le jeune policier.

Le poste de Radisson bourdonnait d'activité ces temps-ci. En plus de l'enquête subséquente à l'arrestation de Larose, des policiers responsables de la protection des dignitaires, dont le premier ministre, avaient investi l'endroit. C'est que ce dernier était sur le point de participer, le surlendemain, à une cérémonie à la centrale Robert-Bourassa pour célébrer le quarantième anniversaire de la mise en service du dernier des seize groupes turbines-alternateurs. Barbeau planifiait quitter la région le lendemain, évitant ainsi la cohue. Un coup de téléphone allait modifier ces plans.

Robert Lacroix, le directeur de la centrale de Brisay, la contacta sur son cellulaire. Ayant appris les détails de l'arrestation de Larose, et cela non loin de

sa centrale, il désirait la remercier d'avoir appréhendé le meurtrier de Lessard. Il acceptait difficilement le fait qu'il avait hébergé l'homme à la résidence de Brisay, ce qui avait entrainé la mort de son ami et possiblement mis en danger les autres employés. Barbeau ne put que partager sa propre indignation d'avoir elle-même été flouée par le policier. Au cours de la discussion qui suivit, Lacroix réalisa que la détective se trouvait à Radisson. Il indiqua alors que lui et les autres directeurs de centrales de la région se rendraient à la centrale Robert-Bourassa pour assister à la célébration. Il insista pour que Barbeau accepte de se joindre à lui. Elle considéra refuser, prétextant devoir quitter la région le lendemain. Puis, elle se dit qu'il était absurde de se trouver à quelques kilomètres de la plus grosse centrale souterraine au monde, d'y être invitée, et de décliner l'invitation. Elle devait apprendre à saisir les occasions qui se présentaient.

« D'accord, j'y serai. Après m'être baladée parmi les turbines de Brisay, et ensuite avoir approché les prises d'eau d'un peu trop près, je me sens maintenant comme chez moi dans une centrale hydroélectrique ! »

Deux jours plus tard, Barbeau se retrouvait sur la passerelle qui surplombait le plancher des alternateurs, avec Lacroix et d'autres cadres

d'Hydro. Si sa visite de Brisay lui avait inculqué les rudiments du fonctionnement d'une installation hydroélectrique, elle ne l'avait pas préparé aux dimensions surhumaines de la centrale Robert-Bourassa. Lacroix l'avait accueilli personnellement au poste de contrôle à l'entrée de la centrale souterraine. Dans un véhicule de la société, ils avaient alors littéralement pénétré à l'intérieur de la montagne qui se dressait devant eux, via une sorte d'immense porte de garage. Cela rappela à Barbeau les installations militaires de Cheyenne Mountain au Colorado — qu'elle n'avait vues que dans les films —, enfouies à six-cents mètres de profondeur. Dans le cas présent, la galerie d'accès, un large tunnel long d'environ un kilomètre, débouchait au niveau du plancher des alternateurs, à plus de cent mètres de profondeur.

Barbeau avait immédiatement reconnu les cubes qui dépassaient du plancher à intervalles réguliers, et qui correspondaient à l'axe des groupes turbines-alternateurs situées à un niveau inférieur. Mais alors que Brisay ne possédait que deux de ces groupes, la centrale Robert-Bourassa en possédait seize, alignés l'un à la suite de l'autre, chacun éloigné de ses voisins de vingt-cinq mètres. Le plancher des alternateurs s'étendait sur près d'un demi-kilomètre

de longueur, jusqu'à cinq fois les dimensions d'un terrain de football !

Au centre de cet espace, entre les groupes huit et neuf, non loin du puits d'ascenseur menant à la surface, le premier ministre s'apprêtait à prendre la parole devant un groupe de journalistes, de photographes et d'employés de la centrale. Une impressionnante brochette de dignitaires se pressait sur l'estrade érigée pour l'occasion : le ministre de l'Énergie et des Ressources naturelles, la ministre responsable des Affaires autochtones, le ministre de l'Environnement et de la Lutte contre les changements climatiques, le président de la société d'État, et l'hôte de l'évènement, le directeur de la centrale Robert-Bourassa.

Le choix des ministres illustrait le discours de leur chef. Le premier ministre insista sur la fierté des Québécois face au travail colossal accompli à la Baie-James, non seulement d'un point de vue technique, ce qui avait permis la reconnaissance de l'expertise du Québec en matière d'hydroélectricité sur la scène internationale, mais aussi de bien d'autres points de vue. Bien peu d'installations du genre avaient vu le jour dans des lieux aussi inhospitaliers en ce qui concerne l'accès et le climat. Cela témoignait de la résilience et de la détermination des Québécois qui, depuis l'époque

des coureurs des bois, n'avaient pas hésité à se mesurer à ce territoire parfois redoutable qui est le nôtre. Ces mêmes coureurs des bois s'étaient alliés avec les autochtones, comme l'avait fait le Gouvernement du Québec à l'aube de ce grand projet. La *Convention de la Baie-James et du Nord québécois* et les ententes qui avaient suivi constituaient des exemples uniques qui avaient permis et permettent toujours la participation des Cris et des Inuits dans le développement du Québec, tout en leur conférant l'autonomie politique et administrative nécessaire à l'épanouissement de leur peuple, dans le respect de leur tradition. Les bouleversements du territoire avaient bien sûr suscité des questionnements, surtout du point de vue de l'environnement et de la biodiversité. De concert avec les autochtones, la société d'État avait, et cela depuis le début, engagé des ressources très importantes pour étudier et mitiger les effets néfastes des travaux proposés. Et ce travail se continuait maintenant, chaque jour. Dans le contexte actuel, où il devenait de plus en plus clair que l'avenir de la race humaine passait par les énergies renouvelables, on devait se réjouir que les dirigeants de l'époque aient fait preuve de clairvoyance en nous léguant ce joyau d'ingénierie.

Le premier ministre venait de faire le lien avec la

deuxième partie de son discours : un hommage à Robert Bourassa. Il souligna d'abord que celui-ci était surtout connu pour son implication dans la saga de *l'Accord du lac Meech*, destiné à faire adhérer le Québec à la loi constitutionnelle de 1982. L'accord, qui consentait certains pouvoirs au Québec, fut signé en 1987, mais toutes les législatures provinciales se devaient de l'adopter par la suite. L'utilisation de la disposition de dérogation de la Charte canadienne des droits et liberté dans une loi québécoise de 1988, ordonnant l'utilisation unique du français dans l'affichage à l'extérieur des commerces, déplut à certaines provinces et retarda le processus de ratification. Finalement, en 1989, Terre-Neuve refusa d'entériner l'accord, ce qui explique qu'aujourd'hui le Québec demeure la seule province qui n'a pas accepté la constitution de son propre pays. C'est suite à ce revers que Robert Bourassa prononça son historique déclaration à l'Assemblée nationale : « Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, le Québec est, aujourd'hui et pour toujours, une société libre et capable d'assumer son destin et son développement. »

Le premier ministre souligna alors que tous ces évènements eurent lieu pendant le deuxième passage de Robert Bourassa à titre de premier ministre, entre 1985 et 1994. Mais Bourassa avait été premier

ministre du Québec pendant près de quinze ans, une marque qu'aucun autre premier ministre n'avait égalée depuis ce temps. En effet, il fut aussi premier ministre de 1970 à 1976. Le jeune Bourassa — trente-six ans —, déjà convaincu du potentiel des Québécois et de leur capacité à assumer leur développement, engagea le Québec dans le projet le plus audacieux de son histoire, un projet dont nous récoltons tous les bénéfices aujourd'hui. « Merci, monsieur Bourassa ! »

38.

Après la cérémonie, Lacroix et Barbeau échangèrent brièvement avec les autres cadres. Tous voulaient connaitre le détail des péripéties des derniers jours. Tout en restant dans le vague, Barbeau consentit tout de même à fournir quelques précisions, avant que Lacroix ne l'invite à le suivre dans le bureau du directeur de la centrale.

« Malgré ce qui vous est arrivé, vous avez acquis une certaine notoriété dans la région avec cette enquête, dit-il. Je suis sûr que le directeur aimerait vous rencontrer après en avoir terminé avec la photo. Ça ne devrait pas tarder. D'ailleurs, vous vous souvenez peut-être que je vous avais parlé d'un désaccord que Lessard avait eu avec la direction de LG-2 lors de sa visite. Eh bien, c'était à propos de cette photo.

— Quelle photo ?

— Une proposition du directeur. La fermeture d'un groupe turbine-alternateur, ainsi que la fermeture de la vanne correspondante au niveau de la

prise d'eau, de façon à pouvoir prendre une photo du premier ministre et de Jean Lemaitre, le président d'Hydro, à l'intérieur même de la bâche spirale, drainée pour l'occasion. J'avoue que ce sera une photo assez spectaculaire. »

Il fit une pause avant de poursuivre, sur le ton de la confidence.

« Lessard avait exprimé des réticences à l'égard de cette proposition. Selon lui, on ne devait pas modifier les opérations techniques de la centrale pour plaire à des politiciens. Il s'était donné quelques jours pour rendre sa décision.

— Je vois qu'il avait fini par accepter. »

Lacroix parut embarrassé, hésitant à offrir plus de précision.

« Quoi ? demanda Barbeau.

— Euh… je préfèrerais que ce qui suit demeure entre nous. Assécher un groupe est une opération majeure. À moins d'une urgence, cela requiert que le bureau de Montréal donne son aval. L'autorisation est alors transmise officiellement au Centre d'exploitation régionale. Dans ce cas-ci, Lessard représentait la haute direction. Or, lors de sa visite à Brisay, celui-ci m'a confié qu'il allait finalement refuser cette approbation.

— Je ne suis pas certaine de vous suivre. Le directeur a donc procédé sans approbation ?

— Je ne possède aucune preuve de ce que j'avance, mais j'ai l'impression qu'à la suite de la mort de Lessard, il a communiqué avec Montréal pour obtenir cette approbation, prétextant qu'Armand avait cautionné l'opération, mais n'avait vraisemblablement pas eu l'occasion d'en informer le bureau central.

— Je vois. En tout cas, ce n'est pas moi qui irais me balader dans une bâche spirale ! »

Au moment où Barbeau s'apprêtait à s'assoir sur l'unique siège devant le bureau du directeur, elle entrevit du coin de l'œil quelque chose de familier sur ce même bureau, parmi la multitude de documents qui l'encombraient. Cela lui prit quelques instants pour focaliser son regard sur ce qui avait attiré son attention : *Philomène !*

Sur un coin du bureau se trouvait une pile de cahiers de bandes dessinées, imprimées sur du papier journal.

« Vous permettez, dit-elle en pointant la pile de cahiers.

— Mais oui, bien sûr. »

Elle saisit le document sur le dessus de la pile. Il

s'agissait d'un exemplaire du cahier de bandes dessinées de *La Patrie du dimanche*, daté de la semaine du 5 au 11 juillet 1962. La page couverture de ce cahier de seize pages était consacrée à *Philomène*. Les huit cases de la bédé racontaient une courte histoire qui se voulait plutôt ordinaire, mais qui plut tout de même à Barbeau, heureuse de retrouver son homonyme. Elle feuilleta le reste du cahier, ce qui lui permit de renouer avec de vieilles connaissances : *Blondinette*, une traduction de *Blondie* ; *Le Fantôme*, une traduction de *The Phantom* ; *Le Gars de la marine*, une traduction de *Popeye*.

Elle leva les yeux et vit que Lacroix la regardait avec un sourire.

« Je sais, ce n'est plus de mon âge, mais j'aime bien les bandes dessinées.

— Oh, vous n'êtes pas la seule. Paul Dubois, le directeur de la centrale, en fait la collection depuis des années. Particulièrement celles qui apparaissent dans les journaux. Il doit avoir relu celles-ci des centaines de fois ! », s'exclama-t-il en pointant la pile.

C'était la deuxième fois en quelques jours que Barbeau entendait parler d'un collectionneur de bandes dessinées. Elle fouilla sa mémoire pour

retrouver les circonstances entourant la première fois. Elle réalisa que c'était lors de son arrivée à Caniapiscau, alors qu'elle discutait avec Bienvenu Larose de l'origine de son diminutif « Phil ». Il lui avait dit que son père collectionnait les bandes dessinées, qu'il découpait des journaux pour les ranger dans des boites au sous-sol. Elle avait d'ailleurs été en mesure de constater elle-même, dans le journal personnel de son père, que ce dernier semblait effectivement s'intéresser aux bandes dessinées.

Elle remit en place le cahier et s'assit, pensive. Son métier lui avait appris à se méfier des coïncidences. Elle repassa dans son esprit les discussions qu'elle avait eues avec Larose. Elle s'arrêta sur les paroles qu'il avait prononcées avant de tenter de la noyer dans le réservoir de Caniapiscau : « Et ce n'est qu'un début. Ceux qui laissent se propager de telles idées devront aussi payer ». Lessard était-il le premier d'une série de victimes destinées à venger la mort de sa mère ? Ce qui la tracassait dans la mort de Lessard était qu'on avait affaire à un crime d'opportunité. Le discours de la victime et son tatouage aurait soudainement déclenché la folie de Larose alors qu'il se trouvait à Brisay. Cela ne ressemblait pas à une vengeance planifiée. *À moins que…*

« Considérant ce que vous venez de me dire à propos de Paul Dubois, la disparition de Lessard tombait à point pour lui.

— Euh… oui… non… enfin, je ne suis pas certain de ce que vous insinuez. »

Barbeau avait déjà saisi le téléphone sur le bureau de Paul Dubois et appelait le policier du poste de la SQ de Radisson qui avait colligé les détails concernant la mort de la mère de Larose. Il confirma de nouveau le décès de Solène Larose en octobre 1994, le résultat des activités d'une secte.

« Larose doit être le nom de son mari, commenta Barbeau, puisque Bienvenu se nomme aussi Larose.

— Justement non. Il se trouve que le nom complet de notre suspect au dossier de la SQ est Bienvenu Larose-Dubois, mais il n'utilisait que le nom de sa mère. J'imagine que son père est un Dubois, mais je n'ai pas encore mis la main sur ses coordonnées.

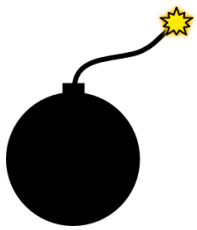
— Oh, mon Dieu ! »

Elle raccrocha sans saluer son interlocuteur. Soudainement, tout devenait clair. Larose n'avait pas tué Lessard uniquement en raison de ses croyances bizarres, mais surtout parce qu'il menaçait de faire déraper un plan machiavélique que son père avait élaboré. Un plan destiné à punir les coupables que les deux hommes avaient identifiés pour subir les

conséquences d'une vengeance planifiée depuis longtemps : le président de la société d'État, Jean Lemaitre, et le premier ministre du Québec, qui devaient maintenant se trouver à l'intérieur de ce qui allait devenir leur tombeau.

« Guidez-moi jusqu'au lieu de la photo ! Vite ! »

Barbeau sortit du bureau à la hâte et se tourna vers Lacroix, lui lançant un regard pressant. Celui-ci comprit qu'il devait s'exécuter et poser des questions plus tard. Il passa devant Barbeau et, poussé par la détective, s'élança au pas de course.



39

À une dizaine de mètres sous le plancher des alternateurs, Paul Dubois déboucha dans le corridor menant à la porte étanche qui donnait accès à la bâche spirale du groupe numéro 16. Il était accompagné de Jean Lemaitre, du premier ministre, d'un policier assigné à la protection de ce dernier, ainsi que d'un photographe. Plutôt que de se diriger vers la bâche, il tourna dans la direction opposée et pénétra dans une pièce fermée par deux larges portes. Celle-ci abritait divers équipements, dont une grue hydraulique. Il s'empara de deux lampes de poche, en garda une et offrit l'autre au policier. Une échelle semblable à celles utilisées pour accéder à une piscine était accrochée au mur. Il saisit l'échelle et invita les visiteurs à le suivre vers la porte étanche.

Dubois tourna le volant qui déverrouillait la porte et l'ouvrit. Une odeur humide envahit le corridor, annonçant qu'ils allaient s'introduire dans un monde différent, un monde sombre où l'eau régnait souveraine. La bâche spirale était essentiellement un

cylindre métallique de six mètres de diamètre, pesant deux-cents tonnes, dont l'entrée était connectée à la conduite forcée et qui s'enroulait, telle la coquille d'un colimaçon, autour de la turbine. Le cylindre était ouvert sur toute la longueur de la face exposée à la turbine, et soudé aux composantes fixes de celle-ci. Cela assurait que l'eau ne puisse s'échapper qu'en pénétrant dans la turbine et en étant expulsée sous celle-ci, pour être ensuite dirigée en aval de la centrale.

La porte étanche s'ouvrait à mi-hauteur de la bâche, ce qui laissait un espace important entre cette ouverture et le fond du tunnel métallique. L'échelle, spécialement conçue pour la tâche à accomplir, s'appuyait sur le plancher du corridor et avait exactement la longueur nécessaire pour rejoindre le fond de la bâche. Après avoir installé celle-ci, Dubois s'y engagea le premier et attendit les autres à sa base.

L'anneau exposé de la turbine ne faisait qu'environ un mètre et demi de largeur et se trouvait à la hauteur de la porte étanche, bien au-dessus de leur position. Dubois les invita à marcher dans l'étrange tunnel. Considérant le diamètre de la turbine et de la bâche, le corridor circulaire devait mesurer une trentaine de mètres de circonférence. Ils parcoururent environ la moitié de cette distance, sous

le seul éclairage de leurs lampes de poche, une expérience plutôt troublante pour quiconque souffrait de claustrophobie. En préparation pour la photo, on avait descendu dans la bâche une plateforme élévatrice électrique, de toute évidence à l'aide de la grue hydraulique vue précédemment. L'appareil devait faire deux mètres de longueur par un peu plus d'un mètre de largeur. De petites roues étaient fixées sur sa base, qui consistait en une simple boite rectangulaire grise. Quatre supports déployés à partir de cette base stabilisaient l'ensemble. Une nacelle orange surmontait le tout. Celle-ci était entourée sur trois côtés d'une barrière composée de cylindres métalliques, alors qu'un panneau solide fermait le dernier côté. Une boite de contrôle attachée à la barrière doublait celle qui se trouvait sur la base de l'appareil. Un support fixé à la nacelle supportait une lampe flood, reliée à la base par un fil électrique. On avait aussi installé une caméra à proximité de la lampe.

« Messieurs, si vous voulez prendre place », dit Dubois en ouvrant un passage dans la barrière de sécurité, permettant ainsi l'accès à l'étroite nacelle.

Lemaitre et le premier ministre s'avancèrent sur la plateforme, suivis de Dubois. Ce dernier poussa un bouton sur la boite de contrôle et manipula un joystick. Un ingénieux mécanisme se déploya sous

la nacelle : un bras articulé s'éleva lentement, tout en approchant la nacelle de l'ouverture sur la turbine. Une fois en place, Dubois enleva les goupilles métalliques qui retenaient la section solide de la barrière, permettant à celle-ci de s'abattre à l'horizontale et de s'appuyer, tel un pont-levis, sur le rebord de la partie extérieure de la turbine. Il invita ses deux invités à prendre place avec lui entre deux aubes de l'immense anneau qui se trouvait devant eux. Tous affichèrent alors leur plus beau sourire pour la caméra, contrôlée à distance par le photographe demeuré en bas. Celui-ci prit plusieurs clichés, s'assurant de vérifier chacune des photos, retransmises instantanément de la caméra vers un iPad qu'il tenait à la main. Lorsqu'il eut terminé, Dubois s'adressa à lui :

« Mike, tu peux aller préparer des copies de ces photos pour nos invités. Pendant ce temps, je vais expliquer au premier ministre les rudiments de la turbine Francis.

— C'est impressionnant, commenta le premier ministre. J'avais déjà vu des photos, mais je n'étais pas préparé aux dimensions colossales de cet équipement.

— Vous avez raison, monsieur le premier ministre, c'est très impressionnant. Et c'est pourquoi

j'ai insisté pour que vous veniez vous-même vous rendre compte de l'immensité du travail accompli. Le niveau du réservoir se trouve à quelque cent-quarante mètres plus haut. Lorsque le groupe fonctionne, la bâche spirale est donc soumise à une pression d'eau énorme — jusqu'à quinze atmosphères. Les différents éléments de la turbine forment des cercles concentriques. Nous sommes actuellement à l'intérieur de l'anneau situé en périphérie : l'avant-distributeur. Il s'agit d'une roue fixe horizontale, d'une hauteur d'environ 1,4 m et d'un poids de cent-cinquante tonnes, portant une vingtaine d'aubes fixes — les avant-directrices — sur sa circonférence. L'angle fait par les aubes oriente l'eau vers le second anneau de la turbine : le distributeur. Celui-ci comprend une vingtaine de plaques mobiles — les directrices —, chacune pesant trois tonnes, et pouvant s'ouvrir ou se fermer comme des stores verticaux, assurant ainsi un contrôle précis de l'angle et donc de la force hydraulique appliquée à l'élément suivant : la roue Francis. La roue constitue l'élément central, accouplé à l'arbre de transmission, celui-ci accouplé au rotor de l'alternateur situé sept mètres plus haut. Elle pèse une centaine de tonnes et a un diamètre de cinq mètres et demi. La forme de ses quinze aubes permet un effet de réaction, un peu comme la poussée

verticale qu'on retrouve sous une aile d'avion. L'eau est entrainée vers son centre et est évacuée sous la turbine. »

Le premier ministre semblait fasciné par ce qu'il voyait. Les plaques des directrices étaient ouvertes au maximum. La distance entre ces plaques, ainsi que la distance entre les aubes de l'avant-directrice, s'avérait amplement suffisante pour permettre à une personne de circuler entre ces divers éléments. Il posa encore quelques questions, certaines de nature technique, d'autres à propos de l'origine des différentes composantes, toujours à l'affut du « Made in Québec ». Lorsque la curiosité de ses invités sembla satisfaite, Dubois fit descendre la plateforme et enchaina :

« Il y a un autre élément de la turbine que j'aimerais vous montrer : la vanne fourreau. Et le plus facile est d'en faire la démonstration. Pour cela, je dois appeler la salle de contrôle. Ne bougez pas, je ne serai pas long. »

Sur ce, il s'éloigna vers la sortie, ne laissant d'autre choix à ses invités que d'attendre son retour. Aucun d'entre eux n'osa manifester son inconfort à l'idée de se retrouver dans les entrailles de la centrale sans leur guide, alors que celui-ci allait activer une

quelconque vanne. Finalement, le policier posa la question :

« Une vanne, c'est pour contrôler le débit d'eau, non ? »

Personne ne répondit.

Dubois quitta la bâche spirale, verrouilla la porte étanche et rangea l'échelle où il l'avait prise. Il se dirigea ensuite d'un pas rapide vers l'escalier menant du plancher des bâches spirales au plancher des turbines. À peine avait-il gravi les marches que l'écho d'un bruit de pas qui résonnait sur un escalier métallique attira son attention. Quelqu'un descendait les marches en courant, en provenance du plancher des alternateurs. Il se faufila derrière une pièce d'équipement et attendit, tout en surveillant la situation. Quelques secondes plus tard, il vit Lacroix emprunter les escaliers qu'il venait de quitter. Une femme l'accompagnait, probablement cette détective que le directeur de Brisay avait invitée, celle-là même qui avait procédé à l'arrestation de son fils.

40.

Barbeau et Lacroix s'arrêtèrent devant la porte étanche.

« Trop tard, conclut Lacroix. On a dû les manquer. Puisqu'on ne les a pas croisés, j'imagine qu'ils ont pris un autre escalier pour monter du plancher des turbines au plancher des alternateurs.

— Comment savez-vous qu'ils ne se trouvent pas toujours dans la bâche ?

— On a retiré l'échelle et fermé la porte. Ils ne pourraient avoir fait cela de l'intérieur. Une fois le porte verrouillée, il est impossible de sortir de là.

— Vous ne comprenez pas, s'écria Barbeau avec impatience. Paul Dubois est tout probablement le père de Bienvenu Larose, ou plus exactement de Bienvenu Larose-Dubois. J'ai des raisons de croire que la vie du premier ministre est en danger. Dubois aurait pu quitter la bâche seul et enfermer le reste du groupe, non ?

— Quoi !?... Alors vous pensez qu'il veut… »

Lacroix avait soudainement saisi la gravité de la situation. Il s'élança sur le volant qui permettait de déverrouiller la porte.

« Attendez ! commanda Barbeau. Dubois pourrait déjà avoir inondé la bâche.

— Le volant ne tourne pas si la différence de pression devient trop importante », répondit Lacroix en continuant d'actionner le mécanisme.

Aussitôt la porte ouverte, Barbeau passa sa tête dans l'ouverture et cria :

« Il y a quelqu'un ? »

Une voix masculine résonna dans le tunnel :

« Oui, nous sommes là. »

Barbeau eut du mal à déterminer la direction d'où venait la voix. La raison de cette confusion tenait au fait que la bâche spirale s'enroulait autour de la turbine pour revenir se fusionner avec elle-même à son point de départ. La voix lui parvenait donc de deux directions opposées. Elle fut cependant rassurée de constater que cette voix semblait calme et ne présentait aucun signe de détresse.

« Je vais chercher l'échelle », dit Lacroix.

L'homme courut jusqu'à la pièce à l'autre bout du couloir et revint avec l'échelle et deux lampes de poche. Il donna l'une des lampes à Barbeau, installa

l'échelle, et descendit au fond de la bâche. Le cœur battant et après quelques secondes d'hésitations, Barbeau fit de même. Cette colonoscopie des entrailles de la centrale était loin de la ravir.

Ils optèrent pour marcher dans le sens antihoraire. Peu après, ils se retrouvèrent devant une scène inusitée : Jean Lemaitre et le policier chargé de la protection du premier ministre discutaient tranquillement à quelques pas de la plateforme élévatrice, alors que le premier ministre, juché sur cette plateforme quelques mètres plus haut, prenait des photos des éléments de la turbine avec son iPhone. Avec l'éclairage de la lampe flood et la caméra toujours attachée à la nacelle, on se serait cru dans un décor de cinéma.

Barbeau ne perdit pas de temps. Elle s'identifia et s'adressa au policier :

« Le premier ministre est en danger. Nous devons sortir d'ici, vite ! »

Celui-ci réagit rapidement, sans poser de questions. Il se précipita sur la boite de contrôle située à la base de la plateforme et amorça la descente de la nacelle. Heureusement, le premier ministre n'avait pas abaissé le pont-levis. Centimètre par centimètre, sous le regard impatient de tous, le bras hydraulique se replia. Le chef de l'État

québécois finit par rejoindre le sol. Aussitôt fait, le policier l'agrippa et le tira à la course vers la sortie, suivi de près par Barbeau et de Lemaitre. Lacroix fermait la marche.

Quelques instants plus tard, le policier s'arrêta net et tourna un regard hébété vers Barbeau.

« Nous sommes passés tout droit », bredouilla-t-il.

Barbeau comprit rapidement la raison de l'étonnement du policier. Ils se trouvaient à une intersection ! À cet endroit, la bâche spirale se fusionnait avec la conduite forcée, le point de départ de son circuit autour de la turbine. Ils devaient retourner en arrière. Barbeau réalisa à ce moment que Lacroix ne les suivait plus. Ils rebroussèrent chemin et retrouvèrent le directeur de Brisay peu après. Celui-ci, immobile, pointait sa lampe de poche vers une section plus élevée de la bâche spirale. Tous les yeux se tournèrent vers ce point, devinant déjà ce qu'ils allaient voir… et ne pas voir : les rayons lumineux qui frôlaient la surface lisse à un angle faible révélaient à peine la cicatrice qui indiquait la présence de la porte étanche, maintenant fermée et verrouillée. Ils étaient prisonniers !

« Est-ce qu'on peut m'expliquer ce qui se passe ? » tonna le premier ministre, irrité de la situation.

« Nous n'avons pas le temps pour des explications, répondit sèchement Barbeau. Tout ce que vous devez savoir, c'est qu'on s'apprête probablement à inonder cet endroit. »

Elle se tourna vers Lacroix.

« Vous connaissez le fonctionnement de la centrale, alors je compte sur vous pour obtenir des réponses. Le porte étanche n'est plus une issue à considérer, mais en temps normal l'eau entre par la conduite forcée et sort sous la turbine. En théorie, il existe donc deux autres issues. Commençons par la première. Peut-on sortir en remontant la conduite forcée ?

— La conduite forcée a une longueur d'environ cent-quatre-vingts mètres. Elle mesure huit mètres de diamètre et fait un angle de soixante degrés avec la surface, sauf pour les vingt-sept derniers mètres qui mènent à la bâche spirale, où la conduite devient horizontale et mesure seulement six mètres de diamètre. Il est physiquement impossible d'escalader cette conduite.

— Mais si c'était possible, y a-t-il une issue une fois parvenu au sommet ?

— Eh bien, on se buterait contre la vanne de prise d'eau qui ferme la conduite. C'est un énorme panneau qui s'abaisse pour bloquer le passage de

l'eau. À ce point, la conduite forcée redevient horizontale, mais vous vous trouvez à l'entrée des prises d'eau, donc encore une vingtaine de mètres sous la surface. La vanne est actionnée par des câbles attachés à un treuil situé dans un bâtiment au-dessus de la surface. Pour sortir, vous devriez escalader la vanne elle-même, et ensuite les câbles dans le puits qui abrite la vanne lorsqu'elle se trouve en position ouverte, pour finalement atteindre le niveau du treuil. Mais même là, je ne crois pas que vous pourriez atteindre le plancher en treillis d'acier amovible qui recouvre les treuils. Ce serait plus facile si le puits de vanne était inondé.

— Pourquoi ça ?

— Vous n'auriez pas à grimper, seulement à nager vers la surface dans le puits de la vanne. Lorsque la vanne est ouverte, tout ce qui se trouve en amont, incluant l'endroit où nous nous trouvons actuellement, se remplit d'eau. Lorsque la conduite forcée est finalement pleine, le principe des vases communicants fait que le puits de vanne commence à se remplir jusqu'à atteindre un niveau identique à celui de la surface. Mais même avec un équipement de plongée normal, vous ne pourriez pas remonter une conduite forcée submergée. La pression des cent-quarante mètres d'eau qui nous séparent de la surface dépasse de très loin la limite où la narcose à

l'azote — l'ivresse des profondeurs — aurait raison de votre système nerveux. Alors que ce soit en présence ou en absence d'eau, nous devons oublier cette issue.

— Bon, d'accord. Alors il nous reste la turbine. Retournons à la plateforme élévatrice. »

Tout en marchant, Barbeau continua à questionner Lacroix.

« Comment Dubois va-t-il procéder ? S'il ordonne aux employés de la salle de contrôle d'ouvrir la vanne de prise d'eau, ne vont-ils pas poser des questions ?

— Il ne fera pas ça. La salle de contrôle peut fermer la vanne à distance, mais ne peut l'ouvrir. C'est une question de sécurité. La vanne ne peut être levée qu'à partir du treuil. C'est probablement la raison pour laquelle rien ne s'est encore passé. Dubois doit d'abord se rendre au bâtiment qui abrite les treuils, bâtiment qui se trouve à une certaine distance de la centrale. De plus, le système ne permet qu'une ouverture de la vanne de dix centimètres. Une plus grande ouverture n'est permise qu'après vingt minutes, si le niveau d'eau à l'intérieur du puits de vanne a atteint celui de la surface. »

Barbeau considéra ce scénario. Au lieu d'être

écrasés à mort en un instant par les tonnes de liquide qui allaient s'engouffrer dans la prise d'eau, ils bénéficieraient de quelques minutes pour voir venir leur fin, à mesure que la bâche spirale se remplirait. Mince consolation.

« En parlant de vanne, intervint le policier, Dubois nous a dit en partant qu'il allait entrer en contact avec la salle de contrôle pour activer une vanne fourreau. Est-ce la vanne dont on parle ?

— Non, répondit Lacroix. La vanne fourreau fait partie de la turbine. Je vais vous montrer. »

Barbeau et Lacroix utilisèrent la plateforme élévatrice pour se hisser au niveau de la turbine. Lacroix identifia rapidement les divers éléments, comme l'avait fait Dubois précédemment : avant-directrices fixes, directrices mobiles et roue Francis. Il ajouta que la vanne fourreau se trouvait entre les avant-directrices et les directrices. Il s'agissait d'une vanne cylindrique qu'on pouvait abaisser au besoin pour isoler complètement la turbine de la bâche spirale. Cela permettait d'assécher la roue sans vider la conduite forcée.

En passant entre les avant-directrices et les directrices, ils s'approchèrent jusqu'à la roue. Lacroix s'avança prudemment, glissa sa tête entre les pales de la pièce de cent tonnes et pointa sa lampe de

poche vers le bas, sous la turbine. Barbeau, demeurée un peu à l'écart, s'imaginait la puissance meurtrière du courant d'eau qui allait bientôt inonder la bâche spirale, une force suffisante pour entrainer ce mastodonte en acier.

« Je crois voir de l'eau, dit Lacroix. Ils ont probablement abaissé le niveau sous la porte étanche qui donne accès à l'aspirateur. L'aspirateur dirige l'eau vers la chambre d'équilibre, un immense réservoir de quelques dizaines de mètres de hauteur, qui permet d'équilibrer les pressions avant que l'eau ne soit retournée à la rivière par une galerie de fuite. La vanne qui se trouve entre l'aspirateur et la chambre d'équilibre est fermée, ce qui empêche l'eau de monter jusqu'au niveau de la turbine.

— Donc, se laisser tomber entre les pales de la roue ne nous avancerait à rien.

— Non, on se retrouverait dans plusieurs mètres d'eau devant une autre porte étanche verrouillée. Une fois que l'eau dans la bâche spirale atteindra le niveau des avant-directrices, elle s'engouffrera jusqu'à la roue et commencera à remplir l'aspirateur.

— Alors si nous voulons survivre le plus longtemps possible, nous devons rester au niveau de la turbine.

— Oui, mais cela ne fera que sursoir à notre noyade pour quelques minutes de plus.

— On ne sait jamais, pendant ces quelques minutes quelqu'un pourrait intervenir pour mettre fin à ce cauchemar. Vous avez bien dit que la salle de contrôle pouvait fermer la vanne de prise d'eau.

— Normalement, la salle de contrôle devrait constater immédiatement que la vanne s'ouvre, et la fermer d'urgence, considérant que des visiteurs se trouvent à l'intérieur de la bâche spirale. Mais je doute que Dubois n'ait pas prévu cette éventualité. Il est ingénieur en électricité. Couper le lien entre la salle des treuils et la salle de contrôle ne lui aurait pas posé problème. »

Il devenait de plus en plus évident qu'ils ne sortiraient probablement pas vivants de cette aventure. Ils rejoignirent les autres au fond de la bâche et expliquèrent la situation. Lemaitre demanda :

« Mais pour l'amour du ciel, pourquoi Dubois voudrait-il nous tuer ?

— Il blâme la société d'État, et donc aussi le gouvernement, pour la mort de sa femme aux mains d'une secte en 1994. Un haut dirigeant d'Hydro l'avait recruté.

— Mais cette histoire date de plus de vingt ans !

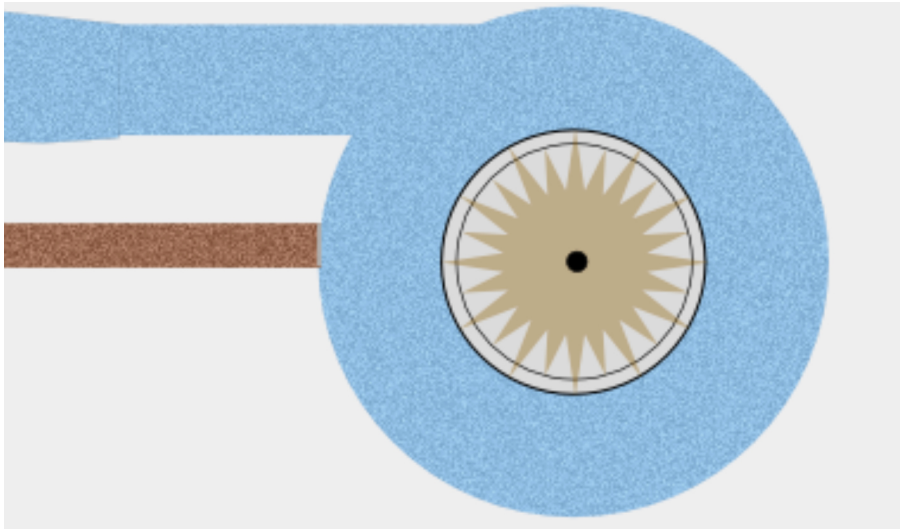
Si des personnes en autorité avaient leur part de responsabilité à l'époque, ils ne font plus partie de l'organisation aujourd'hui. Vous êtes sûre qu'il ne veut pas simplement nous faire peur, et qu'il n'ouvrira pas la porte pour nous laisser sortir.

— On ne peut que l'espérer », conclut Barbeau.

Ils se résignèrent finalement à adopter la recommandation de Barbeau d'attendre la mort au niveau de la turbine, dans l'espoir qu'un miracle survienne à temps pour les sauver. Utilisant la plateforme élévatrice, Lacroix emmena Lemaitre, le premier ministre et son garde du corps au niveau de la turbine et invita ses passagers à traverser entre deux avant-directrices de l'immense anneau que constituait l'avant-distributeur. La nacelle ne pouvait accommoder plus de quatre personnes. Sur la plateforme, Lacroix était sur le point de relever le pont-levis pour venir prendre Barbeau, lorsqu'un grincement métallique se fit entendre. Barbeau leva les yeux vers la turbine, qui semblait être à l'origine de ce bruit. Ses quatre compagnons s'étaient retournés et regardaient tous vers le haut. Lacroix se tourna vers elle et cria :

« La vanne fourreau se ferme ! »

Le gigantesque rideau cylindrique d'acier avait



commencé sa descente et allait isoler l'avant-distributeur du reste de la turbine.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi Dubois fait-il cela ? cria Barbeau en direction de Lacroix.

— Peut-être pour nous noyer plus rapidement. Il n'aura pas à inonder l'aspirateur sous la turbine. Peut-être aussi pour protéger la turbine des débris. Cette plateforme élévatrice va se faire réduire en pièces. »

Barbeau réalisa soudainement l'opportunité qui se présentait. La vanne fourreau arrivait à la moitié de sa course.

« Traversez du côté de la roue ! Vite ! »

Voyant l'hésitation de ses compagnons, elle ajouta :

« C’est la seule façon de sauver le premier ministre ! »

Cela suffisait pour convaincre le garde du corps. Il entraina le premier ministre avec lui sous la vanne. Lemaitre suivit. Lacroix continuait de fixer Barbeau.

« Je ne peux quand même pas vous laisser derrière !

— Vous le devez ! Ces gens comptent sur vous pour les guider ! Vite ! »

Lacroix tourna son regard vers la vanne, puis de nouveau vers Barbeau. Finalement, avec seulement une cinquantaine de centimètres restant avant sa fermeture complète, il traversa le pont-levis, se lança par terre et roula sous le mur métallique. La vanne scella définitivement la deuxième des deux issues possibles identifiées par Barbeau.

41.

Dans le bâtiment qui abritait les treuils, au-dessus des prises d'eau, Paul Dubois raccrocha le téléphone interne qui assurait la communication avec la salle de contrôle. L'endroit était désert. Les quelques employés normalement présents assistaient à la petite fête qui avait suivi l'allocution du premier ministre à la centrale. Il avait averti le personnel de la salle de contrôle qu'il les contacterait pour faire descendre la vanne fourreau, histoire d'offrir aux visiteurs une vue d'ensemble du système. En effectuant cet appel à la dernière minute, on ne s'inquièterait pas de leur absence prolongée. Dubois s'assura de mentionner que le premier ministre posait beaucoup de questions et qu'ils en avaient encore pour un certain temps. Évidemment, l'employé à l'autre bout du fil avait cru que l'appel provenait du plancher des turbines.

Il ouvrit un panneau électrique à proximité de l'un des treuils. Il lui suffisait de court-circuiter quelques connexions pour que la salle de contrôle reçoive en

permanence un signal qui indiquait que la vanne de prise d'eau était fermée. Cela ne serait pas très long. Il avait aussi pensé s'attaquer au système qui bloquait l'ouverture de la vanne à dix centimètres pour un certain temps, mais cela s'avérait plus compliqué. De plus, ouvrir la vanne toute grande d'un seul coup risquait de sérieusement endommager l'équipement. La fin tarderait à venir, mais il avait tout son temps.

Il regrettait que Robert Lacroix se soit retrouvé dans la bâche spirale avec les véritables cibles d'une opération qu'il avait méticuleusement planifiée depuis des semaines. Il savait que peu importe le problème, quand quelque chose dérape dans une entreprise, les dirigeants s'en sortent en général assez bien. Pas cette fois-ci. Des gens haut placés allaient payer pour la mort de Solène. Dans le cas des deux policiers, il aurait préféré leur éviter cette conclusion fâcheuse, comme il l'avait fait pour le photographe, mais il n'avait pas eu le choix. Ces photos allaient d'ailleurs certainement faire le tour du monde : le premier ministre souriant dans son tombeau, dans l'heure qui précédait sa mort. Les gens comprendraient qu'occuper une position importante dans la hiérarchie sociale ne permettait pas d'agir en toute impunité.

Seule au fond de la bâche spirale, Barbeau

demeura immobile un moment, à l'écoute du moindre clapotis qui annoncerait l'arrivée de l'eau dans la conduite forcée. Cela ne tarderait pas. La fermeture de la vanne fourreau n'était que le prélude à l'enfer qui allait suivre. Comme rien ne se passait, elle opta pour la poursuite du plan original : se réfugier au niveau de l'anneau de l'avant-distributeur.

Après avoir expérimenté avec les contrôles de la plateforme élévatrice pendant quelques minutes, elle avait finalement ramené la nacelle à son niveau et s'apprêtait à y prendre place, lorsqu'elle remarqua la présence d'un panneau à charnières sur un côté de la base de l'appareil. Sans trop savoir pourquoi, elle décida de l'ouvrir. En plus de donner accès aux batteries et aux divers éléments mécaniques nécessaires à l'opération de la plateforme, un compartiment abritait quelques outils, des chiffons, ainsi que des lubrifiants. Rien qui lui permettrait de s'extirper de la situation précaire dans laquelle elle se trouvait. Elle referma le panneau.

Elle avait déjà dû affronter la température glaciale des eaux de la région et savait à quoi s'en tenir. Cette fois, le choc d'un pistolet à impulsion électrique ne l'avait pas à demi paralysée, mais cela ne changerait rien. *À moins que…*

Elle ouvrit de nouveau le panneau et s'empara d'un contenant de graisse et d'un chiffon. Elle avait lu quelque part que les nageurs s'enduisent parfois le corps de graisse pour réduire la perte de chaleur en eau froide. Elle réalisait qu'il était futile de se préoccuper de la température de l'eau qui allait à coup sûr la noyer, mais son instinct de conservation la poussait à tout faire pour limiter la souffrance.

Elle enleva ses pantalons et son chandail. À l'aide du chiffon, elle se badigeonna les jambes, le ventre et la poitrine de graisse blanchâtre, ne laissant que les mains et les bras libres de lubrifiant. Elle se flagella le dos pour y déposer la graisse et en appliqua une épaisse couche sur la tête, qu'elle savait susceptible de perdre plus de chaleur que tout autre endroit.

Alors qu'elle effectuait cet étrange rituel, son esprit se concentrait sur la suite. Une fois que l'eau atteindrait le niveau de l'avant-distributeur, le courant risquait de l'emporter. L'idée de tourner à grande vitesse dans la bâche spirale et de venir s'écraser sur une aube d'acier ne lui plaisait pas tellement, d'autant plus que la plateforme élévatrice suivrait le même parcours avant de se désagréger en pièces meurtrières. Idéalement, pour lui assurer une fin pas trop violente, elle devait trouver le moyen de

sécuriser sa position entre les aubes de l'avant-distributeur et immobiliser la plateforme.

C'est alors qu'elle considérait la façon de procéder qu'un plan inusité commença à germer dans son esprit. Une approche un peu tirée par les cheveux qu'elle aurait bien aimé pouvoir discuter avec Lacroix, mais dans la situation où elle se trouvait, elle n'avait plus grand-chose à perdre. Elle releva les quatre supports qui stabilisaient la plateforme et activa les roues motrices à l'aide d'un bouton sur la boite de contrôle. Elle guida l'appareil lentement dans le tunnel, jusqu'à l'intersection avec la conduite forcée, et s'engagea à l'intérieur de ladite conduite. Lacroix avait parlé d'un trajet horizontal de vingt-sept mètres avant que la conduite ne passe d'un diamètre de six mètres à un diamètre de huit mètres pour poursuivre son ascension vers la surface. Elle devait se rendre à ce point d'étranglement.

Après de longues secondes qui lui parurent une éternité, le faisceau de la lampe flood éclaira enfin le coude où cette transition s'effectuait. Sur une distance de quelques mètres, le tunnel s'élargissait lentement, puis dessinait une courbe vers le haut tout en continuant à s'élargir, pour finalement atteindre huit mètres de diamètre lorsqu'à un angle de soixante degrés. Elle avança la plateforme élévatrice

jusqu'à la limite de la section horizontale, à un endroit où le diamètre de la conduite dépassait déjà les six mètres, et installa de nouveau les quatre supports stabilisateurs.

À l'aide d'une bande de tissu provenant d'un autre chiffon, elle parvint à fixer sa lampe de poche à son avant-bras. Avec une certaine hésitation, elle débrancha la lampe flood de la base de la plateforme, plongeant la conduite forcée dans une lourde pénombre que sa lampe de poche n'arrivait pas à dissiper. Elle décrocha la caméra et la jeta au sol. Elle décrocha la lampe flood, dénicha une pince coupante dans le compartiment de la plateforme et sectionna le long fil électrique. Elle se débarrassa de la lampe, mais conserva le fil. Le moment de vérité arrivait. Elle prit place dans la nacelle et actionna le mécanisme qui amorçait l'élévation. Elle s'accroupit sur la plateforme, s'assurant que sa tête ne dépassait pas le niveau des cylindres supérieurs de la barrière métallique. Elle espérait seulement que l'appareil ait une portée suffisante.

Les secondes s'égrenèrent une à une, jusqu'à ce que la barrière atteigne le sommet de la conduite. Le régime du moteur électrique changea. Celui-ci exerçait maintenant une force contre un obstacle infranchissable. Barbeau pouvait deviner la tension qui s'accumulait dans les montants métalliques de la

nacelle. Puis, soudainement, le moteur s'arrêta, le résultat probable de l'action d'un disjoncteur destiné à protéger l'appareil. Le plan de Barbeau avait fonctionné, du moins jusqu'ici.

Cette partie du plan visait trois objectifs. Elle désirait sortir de la bâche spirale pour se protéger du fort courant que l'eau en rotation autour de la turbine allait engendrer. Ensuite, elle voulait atteindre la partie la plus élevée de la conduite forcée, la dernière section à être inondée, et donc le dernier endroit où elle pourrait respirer librement. L'avant-distributeur, qui se trouvait à mi-hauteur de la bâche spirale, n'aurait pas permis cette possibilité. Et enfin, elle devait trouver un endroit où immobiliser la plateforme élévatrice et attendre le moment propice pour agir. Avancer à l'intérieur de la conduite forcée sur une distance de quelque vingt-cinq mètres allait non seulement la rapprocher de son but, mais coincer la plateforme élévatrice dans la conduite à l'emplacement où cette conduite se rétrécissait en direction de la bâche spirale allait, elle l'espérait, empêcher le courant de l'emporter.

Barbeau ne pourrait agir avant que la section horizontale de la conduite ne se remplisse. Avant cela, le courant risquait de l'entrainer vers la bâche spirale. Pour éviter cette éventualité, elle utilisa le fil électrique de la lampe flood pour s'attacher à un

montant métallique de la nacelle. Elle s'assura cependant que son visage pouvait atteindre le sommet de la conduite, ce qui lui permettrait de respirer jusqu'au dernier moment.

Elle n'eut pas à patienter très longtemps. Un bouillonnement sinistre résonna dans la conduite, suivi d'un bruit d'écoulement. Quelques secondes plus tard, tel un tsunami, la vague meurtrière s'engagea dans le dernier coude. Barbeau ferma les yeux et serra les paupières, en attente de ce qui allait arriver. Elle sentit la plateforme élévatrice se braquer sous la force du courant, mais celle-ci ne bascula pas. Elle ouvrit les yeux et pointa sa lampe de poche vers la rivière qui coulait maintenant à grande vitesse au pied de la plateforme élévatrice. Plus loin, la bâche spirale avait commencé à se remplir. Elle vit bientôt le niveau d'eau grimper lentement dans la conduite.

Si la plateforme élévatrice demeurait en place suffisamment longtemps, elle avait une chance, mais ça ne serait pas une mince affaire. La deuxième partie de son plan était somme toute assez simple. On ne pouvait escalader la conduite vide à cause de l'angle important, et on ne pouvait supporter la pression lorsque celle-ci était remplie d'eau. Elle devait donc procéder entre ces deux extrêmes. Tant que la bâche spirale et la section horizontale de la conduite ne seraient pas complètement submergées,

Barbeau se trouverait à la pression atmosphérique, puisqu'il existait une ouverture à l'air libre via le puits de la vanne de prise d'eau. Par contre, une fois cette étape complétée, la section de la conduite qui s'élevait vers la surface commencerait à se remplir et la pression augmenterait rapidement aux niveaux inférieurs. Elle n'avait pas le choix : elle devait arriver à suivre le niveau d'eau dans la conduite à mesure que celui-ci grimperait.

Après plusieurs minutes, l'eau atteignit enfin la nacelle et se mit à monter le long de ses jambes. Elle réalisa que la capacité de la graisse à prévenir les pertes de chaleur était grandement surestimée.

Elle commença à ressentir les effets du courant. Le coude qui se trouvait à proximité redirigeait l'eau qui dévalait la pente à l'horizontale. Heureusement, le fil électrique qui la rattachait à la plateforme l'empêcha de perdre pied. Son cœur se mit à battre plus vite lorsque le niveau de liquide atteignit son cou. Toujours accroupie, elle inclina la tête vers l'arrière et se releva légèrement, jusqu'à pratiquement embrasser le sommet de la conduite. Lorsque complètement submergée par l'eau glaciale, elle retint son souffle et entreprit de se libérer du fil électrique. Elle devait patienter encore un moment. La section horizontale de la conduite était remplie, mais l'eau qui tombait avec force pénétrait toujours

profondément dans le coude. Elle sentit les courants se calmer après une minute, à mesure que le niveau montait dans la section ascendante de la conduite. Elle lâcha prise et nagea de toutes ses forces vers la partie supérieure du coude.

Elle avait anticipé le problème qui se présentait maintenant à elle. Dans la section ascendante, faisant un angle de soixante degrés avec l'horizontale, un véritable torrent dévalait la conduite sans interruption, pour s'engouffrer sous la surface. Elle devait nager vers le haut pour demeurer à flot, et cela en luttant continuellement pour ne pas se laisser engloutir par l'effet de succion créée au point de chute. Heureusement que la conduite faisait huit mètres de diamètre, ce qui se traduisait, considérant l'angle, en un diamètre encore plus grand pour la surface liquide.

Épuisée, elle faillit abandonner à quelques reprises et se laisser avaler par ce vorace œsophage ; elle serait morte avant d'atteindre le stage de la digestion. Puis, comme pour annoncer un dénouement tragique à sa situation précaire, sa lampe de poche s'éteignit. Tout devint d'un noir d'encre. Si cela était survenu plus tôt, elle aurait probablement cédé à la panique, mais elle était maintenant mue par les réflexes, spectatrice aveugle

de ses propres actions, comme dans un rêve. *La nuit est tombée. Je dois me relaxer, me reposer…*

Alors que le froid l'engourdissait doucement, une alarme retentit dans les profondeurs de son esprit. Elle détecta un changement et revint d'un coup à la réalité. Le bruit de la chute d'eau s'estompait et elle ressentait un courant d'eau transversal plus important. Elle comprit immédiatement : elle arrivait au coude supérieur de la conduite, celle-ci devenant horizontale au niveau de la vanne. Elle avait atteint le niveau d'eau de l'ouverture de dix centimètres sous ladite vanne et la nouvelle section horizontale de la conduite forcée commençait à se remplir. Contrairement à la situation au premier coude, Barbeau n'avait plus le loisir d'attendre ce remplissage à l'abri des eaux. Elle devait lutter de toutes ses forces pour se maintenir à la surface jusqu'à ce que la conduite soit pleine. Dans la noirceur totale, animée d'un nouvel espoir, elle réussit tant bien que mal à survivre les quelques minutes nécessaires. Complètement submergée, elle parcourut alors les quelques mètres qui la séparaient de la vanne. Arrivée à proximité de celle-ci, elle détecta le courant ascendant qui résultait du remplissage du puits de vanne au-dessus d'elle. Quelques instants plus tard, elle émergeait dans ledit puits. Elle avait gagné ! Elle n'avait plus à affronter

un torrent d'eau qui tentait de la noyer, seulement à se laisser flotter pendant que le puits se remplissait, suivant le principe des vases communicants. Telle une cage d'ascenseur, le puits de vanne était une immense boite dans laquelle de longs câbles d'acier reliaient les vannes à leur treuil. Une vingtaine de mètres plus hauts, elle voyait déjà poindre la lumière à travers le plancher en treillis métalliques du bâtiment qui abritait lesdits treuils. Son cauchemar allait enfin se terminer.

Le niveau d'eau se stabilisa à l'intérieur du puits quand celui-ci atteignit le même niveau que le réservoir extérieur. Ce niveau se trouvait cependant à quelques mètres sous le plancher des treuils. Heureusement, une échelle métallique le long du mur du puits permettait de franchir ce dernier obstacle. Elle grimpa jusqu'au treillis, et s'affaira pendant quelques secondes à en repousser une section amovible. Elle allait se hisser sur le plancher lorsqu'une main saisit son avant-bras. Elle sursauta et fixa le nouveau venu : Paul Dubois.

« Laissez-moi vous aider. »

Barbeau faillit se débattre et se lancer de nouveau à l'eau, mais quelque chose dans le regard de Dubois lui fit croire qu'elle ne courrait aucun danger. L'homme la tira hors de l'eau. Barbeau se retrouvait

là, à demi nue, le corps luisant et les cheveux à rendre Elvis jaloux, devant celui qui venait de tenter de tuer cinq personnes, dont elle-même. Elle grelotait et n'arrivait pas à articuler un son. Sans rien dire, Dubois marcha jusqu'à une armoire située à proximité et y retira deux bleus de travail en coton qu'il tendit à Barbeau. Alors qu'elle se séchait et enfilait l'une de combinaisons, il s'adressa à elle calmement, avec admiration.

« Je croyais que seuls les castors pouvaient circuler impunément entre l'air libre et leur tanière protégée par des sorties immergées ».

42.

À travers le hublot de l'avion qui la ramenait à Montréal, Barbeau regardait s'éloigner la terre sauvage du Nord québécois. Contre toute attente, l'arrestation de Dubois s'était déroulée sans anicroche. Celui-ci n'avait opposé aucune résistance et avait simplement accompagné la détective jusqu'à la centrale, où des policiers hébétés avaient pris la relève. Il avait bien affiché une réaction de surprise lorsqu'il avait entendu Barbeau communiquer d'urgence aux autorités que quatre hommes, dont le premier ministre, se trouvaient prisonniers derrière la vanne fourreau de la turbine, alors que la bâche spirale avait été inondée. Par contre, la détective ignorait si cette réaction masquait la colère, le dépit, ou le soulagement. Il lui semblait qu'une fois sa soif de vengeance assouvie, après des années à nourrir une haine envers ceux qui l'avaient entrainé avec sa conjointe dans l'enfer d'une secte, Paul Dubois était soudainement redevenu lui-même : l'homme

raisonnable que Barbeau avait connu à travers la lecture de son journal personnel.

Des pompes connectées à la bâche spirale avaient permis de drainer celle-ci et la conduite forcée. On avait par la suite ouvert la vanne fourreau et rescapé les survivants, abandonnés bien malgré eux sur leur ile métallique. Le premier ministre avait insisté pour rencontrer Barbeau, et ne tarissait pas d'éloges à son égard :

« Si ce complexe ne portait pas déjà le nom d'un grand premier ministre, je le nommerais en votre honneur ! »

Lemaitre, qui accompagnait le premier ministre, avait ajouté :

« Une chose est sûre : ce groupe turbine-alternateur portera dorénavant le nom de *Groupe Barbeau*. »

Barbeau se voyait mal prendre une place parmi les grandes réalisations hydroélectriques du Québec, à l'instar des Lévesque (Manic-3), Bourassa, Landry et Johnson (Manic-5). D'autant plus que seuls les noms de personnes décédées depuis au moins un an étaient considérés pour les désignations commémoratives. Par contre, elle pouvait indiquer une préférence pour le futur.

« Je n'ai fait que mon travail. Mais lorsque les

conditions seront réunies, j'espère qu'on se souviendra plutôt du nom de celle dont les initiales la destinaient à devenir la première femme à occuper le poste de premier ministre du Québec. Pauline Marois, comme la Grande Rivière qui relie Lévesque à Bourassa, affiche certainement un parcours politique digne d'un tel honneur. »

Alors que l'avion prenait de l'altitude, la détective ouvrit le premier cahier du journal personnel de Paul Dubois, qu'elle transportait avec elle. Elle relut la première entrée, écrite au moment où celui-ci quittait la Baie-James en 1991. Elle s'arrêta sur un passage : « La vie est comme ce CD : un alignement de quelques mélodies, certaines inoubliables, d'autres plus éphémères ». Cette enquête lui avait fait découvrir tout un monde dont elle ignorait l'existence. Elle se trouvait maintenant dans ce vide entre deux mélodies.

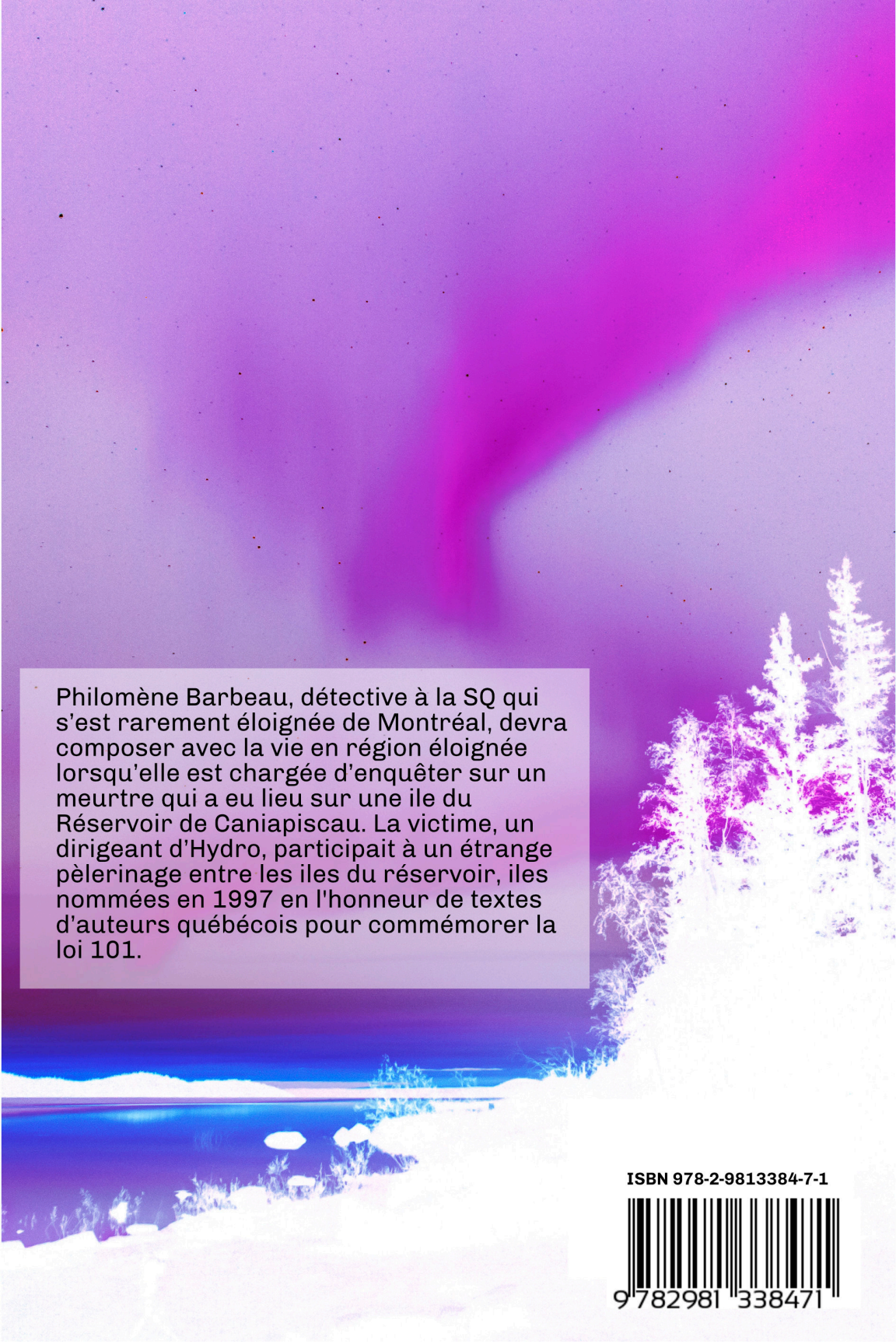
NOTE DE L'AUTEUR

La secte décrite dans ce roman est évidemment inspirée des activités de l'Ordre du Temple Solaire (OTS) et du drame survenu au Québec en 1994. La principale référence utilisée est un article de David Frapet, disponible sur internet :

L'Ordre du Temple Solaire (O.T.S), Un drame initiatique — 1976-1997 (https://docplayer.fr/33535443-L-ordre-du-temple-solaire-o-t-s-un-drame-initiatique.html)

Les éléments techniques associés aux installations hydroélectriques sont en grande partie tirés du livre suivant, un ouvrage remarquable qui arrive à expliquer de façon claire les immenses défis d'ingénierie posés par le projet de la Baie-James :

Le complexe hydroélectrique de La Grande Rivière — Réalisation de la première partie, Société d'énergie de la Baie James, 1987.



Philomène Barbeau, détective à la SQ qui s'est rarement éloignée de Montréal, devra composer avec la vie en région éloignée lorsqu'elle est chargée d'enquêter sur un meurtre qui a eu lieu sur une ile du Réservoir de Caniapiscau. La victime, un dirigeant d'Hydro, participait à un étrange pèlerinage entre les iles du réservoir, iles nommées en 1997 en l'honneur de textes d'auteurs québécois pour commémorer la loi 101.

ISBN 978-2-9813384-7-1